



Cinquante jours au désert

Charles Didier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Cinquante jours au désert

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec

ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression

"appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à

expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont

autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont

trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir

du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver

entre vos mains.

Consignes d'utilisation

dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de:

F. THEREMIN,

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C

RUE PIERRE-SARRAZJH, K» 14

Drcit de traduction réserva

Dr

Il y a peu de mois que fauteur publiait sous le titre de Séjow chez le GrandrGhèrif de la Mekke, un voyage en Arabie exécuté par lui en 1854. Le voyage au Soudan, qu'il publie aujourd'hui, en est la suite, et commence où Fautre s'est arrêté. Parti du Caire le 16 janvier, le premier volume a conduit le lecteur jusqu'au H mars suivant, et l'a laissé à Djeddah, comprenant par conséquent un espace de cinquante-cinq jours. Ce second volume, comme son titre l'indique, n'en comprend que cinquante, du 12 mars à la fin d'avril, et va de Djeddah à Khartôum, c'est-à-dire de la Mer Rouge au Nil, pays peu connu, et dont la plus grande partie n'a jamais été décrite. L'auteur a donc Fespoir d'avoir enrichi la géographie d'un certain nombre de noms, qui ne se trouvent ni sur les cartes, ni dans les livres.

Une navigation de cinq cents lieues sur le Nil ramènera le lecteur au Caire et formera un troisième volume.

Ecrite sur place et jour par jour, la relation qu'on va lire est, si Ton peut parler ainsi, une monographie du désert, un tableau fidèle et véridique des phénomènes qu'il présente, de la vie qu'on y mène, des rencontres qu'on y fait, des impressions qu'on en reçoit, des événements grands ou petits dont il est chaque jour le

II AVANT-PROPOS

théâtre. L'auteur n'a rien inventé; il n'a fait, comme toujours, que raconter ce qu'il a vu.

On lui a reproché, à propos du premier volume, de l'avoir écrit avec un parti pris contre les Turcs. C'est tout le contraire. Il était, à son départ d'Europe, fort prévenu en leur faveur. Ce n'est pas sa faute si, en les voyant de près dans les trois parties du monde où s'étend leur empire, son opinion s'est modifiée, et si une longue fréquentation l'a conduit à cette conclusion, qu'il n'y a plus en eux la vitalité nécessaire à l'existence d'un peuple indépendant et, à plus forte raison, d'un peuple conquérant. Sans être parfaites, il s'en faut, les populations auxquelles ils s'imposent, chrétiens, Grecs, Arabes, leur sont toutes supérieures à des titres divers, et l'abus de la force peut seul maintenir une domination que rien aujourd'hui ne justifie et qui n'a plus sa raison d'être.

L'auteur ayant exposé dans le précédent volume les motifs de son jugement, il serait superflu de les répéter ici. Il ne peut qu'y

renvoyer le lecteur. Son seul but, en écrivant ces lignes, est de protester contre l'accusation de partialité , d'hostilité systématique portée contre lui, et de témoigner une fois de plus de sa sympathie pour les nationalités sacrifiées.

Paris, 10 mai 1857.

Le sambouk frété par nous pour nous conduire de Djeddah à Souakin, sur la côte d'Afrique , leva l'ancre le 12 mars 1854, à huit heures du matin, au lieu de quatre, comme la chose avait été convenue; la ponctualité n'étant pas la vertu des Arabes, un retard de quatre heures peut passer de leur part pour de l'exactitude. Le vent était favorable, mais violent, la mer menaçante, si menaçante même que le pacha, craignant, comme tous les Turcs de sa condition, jusqu'à l'apparence d'un danger, m'avait engagé avec insistance à différer mon départ; comme je ne partageais pas ses craintes et ne m'étais point

g SOUAKIN.

rendu à son conseil, il avait déploré mon obstination et m'avait taxé de témérité. J'eus à la fois à me féliciter et à me repentir d'avoir persévéré dans ma résolution, car si d'un côté la traversée fut rapide , je souffris cruellement pendant les trente mortelles heures qu'elle dura.

Souakin, placé sous le 19° degré de latitude nord, est à une soixantaine de lieues de Djeddah, situé entre le 21° et le 22°. Toute la mer Rouge les sépare. Il ne s'agissait donc plus de longer la côte comme je l'avais fait précédemment de Suez à Djeddah , toujours à portée des mouillages, afin de s'y remiser à la première rafale ; il fallait se lancer résolument dans la haute mer, ce que les marins arabes ne font jamais sans appréhension : leurs

bâtiments, mal grées et non pontés, sont peu propres, il est vrai, à affronter la grande mer Et à inspirer de la confiance aux patients qui les montent, à ceux surtout arrivés d'Europe sur les vastes et solides paquebots de la Méditerranée.

Les hommes de l'équipage , le Reïs à leur tête, coiffé d'un gros turban de mousseline blanche , et que j'entendis appeler le Mahmouda, étaient tous Africains et d'un beau noir de palissandre, grands, forts, bien découplés , et ne portaient sur le visage aucun des traits qui caractérisent les races inférieures de la Nigritic : leur nez était droit, leurs lèvres minces, leur angle facial plus ouvert que celui de beaucoup

SOUAKIf. 3

de blancs. Tous étaient mahométans et stricte observateurs des pratiques de leur culte : à défaut du muezsin , le soleil leur indiquait les heures de la prière, et ils accomplissaient ce devoir avec une ponctualité tout à fait édifiante. Je n'en saurais dire autre chose, n'ayant eu ni pu avoir avec eux, comme on le verra bientôt, aucune relation. Toutes les manœuvres s'exécutaient en cadence , comme cela se pratique partout en Orient ; elles furent d'ailleurs fort peu compliquées, attendu que le vent, ainsi que je l'ai dit plus haut, était si favorable que, les voilos une fois déployées, on n'eut qu'à s'en remettre à lui de la conduite du navire.

U vola toute la journée dans la direction du sudouest avec une rapidité toujours croissante. La lame, dé plus en plus haute et par moments furieuse, imprimait à cette frêle machine des mouvements saccadés où le roulis se combinait avec le tangage, ou point que les matelots eux-mêmes, malgré leur pied marin, ne pouvaient se tenir nulle part debout. Couchés au fond du sam-

bouk pêle-mêle avec leurs rames inutiles, ils fumaient ou dormaient, sauf uti seul, celui qui gouvernait la barque, j'ignore avec quelle aide, car il ne consultait jamais le grossier compas enfermé devant lui dans une boîte. Pendant 66 temps trois vagues sur quatre passaient sur nous, et le vent sifflait dans les cordages.

Confiné dans la cabine ménagée à l'arrière, le

seul point du bord qui fût habitable, et encore quelle habitation! étendu piteusement sur un matelas qui, avec celui de mon compagnon de voyage, en composait tout le mobilier et en remplissait tout l'espace, j'eus beau conserver dès le départ la position horizontale, précaution qui jusqu'alors m'avait toujours préservé du mal de mer, je fus atteint cette fois par ce mal affreux, la plus insurmontable, la plus humiliante, la plus abrutissante des infirmités humaines, celle de toutes qui ôte le plus complètement à l'homme l'usage de ses facultés physiques et morales. Je passai la journée tout entière dans ces angoisses. Mon compagnon n'était pas dans un meilleur état que moi.

Cette journée fut horrible , et la nuit plus horrible encore ; c'eût été folie que de songer seulement à fermer l'œil. Loin de s'apaiser, l'impétuosité du vent avait pris par degrés les proportions d'une véritable tempête, et, ballotté en tous sens au milieu des ténèbres, le malheureux sambouk faisait, sur les flots bouleversés, des bonds prodigieux. Sa proue et sa poupe tour à tour en l'air, aux trois quarts incliné tantôt à droite, tantôt à gauche, il semblait à tout moment prêt à chavirer, et chaque coup de mer faisait craquer sa membrure, comme s'il allait s'ouvrir, s'abîmer et nous abîmer avec lui au fond des gouffres béants. La lame avait tout envahi et se précipitait dans la cabine par les

deux sabords pratiqués aux parois latérales, en sorte que nous étions littéralement couchés, mon compagnon et moi, dans une mare d'eau salée.

Je vous donne à deviner sur quel. dada mon esprit chevaucha toute la nuit. Par une association d'idées assez naturelle en pareil lieu, mais quelque peu étrange dans un tel moment , il me revint tout à coup en tête un hémistiche d'Homère qui dormait au fond de ma mémoire depuis plus de trente ans : 7toXucpXoLo6oio 6aXa<y<j7j<; , la mer aux grands mugissements. Dès que ce souvenir se fut réveillé , il s'empara de moi tout entier et me tyrannisa au point que je répétais mentalement ces deux mots des huit à dix fois de suite, les articulant même quelquefois à voix basse, comme on marmotte des oraisons. Jamais homme , il est vrai , ne fut mieux en situation pour admirer et pour sentir cet hémistiche retentissant.

Le lendemain fut un peu moins rude. Quoique toujours violent, le vent fléchit sur le matin, et la mer, moins courroucée , parut vouloir s'apaiser. J'aurais enfin respiré, si une nouvelle souffrance, la faim , n'était venue s'ajouter à toutes les autres. Nos provisions de première nécessité avaient été inondées et mises hors d'usage par l'eau de mer. Les autres avaient été chargées avec si peu de soin, qu'elles étaient ensevelies au fond de la barque sous une montagne de caisses et de ballots qu'il était impossible de déplacer dans une pareille conjoncture.

6 SOU A K I N.

Nos gens, d'ailleurs, étaient tous malades et hors d'état de nous rendre aucun service. Force était donc de jeûner, et nous jeûnâmes. Le premier jour nous n'avions rien pris , absolument

rien ; le second jour, il fallut se contenter d'une pastèque sauvée du désastre, mets peu substantiel dans la circonstance, et d'un flacon de rhum tenu par nous en réserve pour les grandes occasions. Le ciel enfin mit un terme à tant de tortures, et, après une agonie de trente heures , on jeta l'ancre à deux heures après midi dans la port de Souakin, au pied même de la maison du gouverneur. Nous avions donc, par une juste compensation de nos misères , fait en un tour et quart de soleil une traversée qui exige quelquefois huit, dix et jusqu'à quinze jours.

Les Sawa de Djeddah m'avaient donné une lettre pour le représentant de leur maison à Souakin , un Grec comme eux , nommé Philippe ; je la lui envoyai sur-le-champ , afin qu'il fit honneur à la recommandation de ses associés en me venant ou faisant chercher à bord. Tout en l'attendant, j'assistais à la toilette de nos matelots, qui la faisaient en plein vent avant de descendre à terre. Ils se plongeaient dans la mer, y nageaient quelque temps comme des poissons* puis, remontés à bord, ils s'enveloppaient d'une pKye de calicot nommée totm dans la région du Sud, et qui constitue Tunique vêtement des inrfi\$taes* Ils en tiraient «Tailleurs un fort bon parti.

SOUÀKIN. 7

et se drapaient dans ses plis avec un art qui n'était pas sans grâce. La blancheur de l'étoffe faisait paraître leur peau noire plus noire encore. Le signor Philippe me vint chercher en personne , et nous ne fîmes pour ainsi dire qu'une enjambée du sambouk à la maison du gouverneur Nourreddin-Pacha , pour lequel j'avais des lettres.

Je le trouvai dans un grand vestibule au rez-dechaussée, meublé d'une ottomane des moins confortables , de quelques chaises grossières, et qui n'avait pas mal l'air d'une grange ; mais il y régnait une fraîcheur qui sans doute le faisait préférer aux autres parties de la maison. Le pacha s'y tenait d'ordinaire, y faisait sa correspondance, y recevait tout le monde indistinctement, et avec tant de facilité, qu'il n'y avait pas même une garde à la porte. Beaucoup de domestiques , de jeunes et jolis esclaves noirs et blancs, en veste rouge, allaient et venaient avec curiosité. Après la pipe et le café, la conversation s'engagea, mais sur des sujets insignifiants, et dont aucun ne mérite une mention quelconque.

Nourreddin était un petit homme gros et trapu , plus vif et plus agile que son épaisse encolure et ses jambes courtes ne semblaient devoir le lui permettre. H passait pour honnête , quoique sorti des bureaux de la Sublime-Porte, et pour ne point, comme ses confrères, dévorer sa province; l'exception est assez rare en pays turc pour être signalée. Il avait

— chose non moins rare — quelques idées d'administration, expédiait promptement les affaires, et avait institué, pour l'assister dans ses fonctions, une sorte de conseil municipal , Medjlis, composé d'un chérif établi à Souakin, du cadi de la ville et de quelques notables. J'eus l'honneur de voir siéger ces messieurs : coiffés de turbans blancs, vêtus de robes rouges ou bleu de ciel , ils discutaient avec solennité les questions les plus futiles.

Contrairement à l'usage des Turcs qui n'ont guère aujourd'hui qu'une femme, Nourreddin en avait deux ; mais ces dames vivaient en si mauvaise intelligence, que pour avoir la paix il avait dû les séparer : l'une habitait avec lui ; l'autre occupait une maison louée pour elle dans l'intérieur de la ville, et l'époux conci-

liant se partageait également entre ses deux ménages. Ceci me rappelle la confession d'un pacha de Constantinople : « J'ai eu plusieurs épouses et beaucoup d'esclaves, disait-il à un de mes amis, et ma maison était un enfer : j'ai vendu les unes et répudié les autres ; depuis ce temps-là seulement j'ai connu le repos , et vivant seul , je suis le plus heureux des fils du Prophète. »

Nourreddin nous retint chez lui avec une si gracieuse hospitalité , qu'il fallut bien accepter. Une chambre ayant vue sur la mer fut disposée pour nous et couverte, en notre honneur, de cinq ou six tapis de Smyrne étendus les uns sur les autres. Ces pré-

SOUÀKIN. 9

paratifs terminés, on nous y servit, et c'était l'important, un excellent dîner composé de plats turcs, et qu'une diète de quarante-huit heures me fit paraître encore meilleur. Une bonne nuit passée sur cette épaisse couche de tapis superposés acheva de dissiper les fatigues de la traversée.

Le pachalik de Souakin touche aux possessions égyptiennes du Soudan par des frontières mal déterminées, et le gouvernement égyptien accuse à tort ou à raison les gouverneurs turcs d'exciter contre lui les Bédouins limitrophes qui dépendent de son autorité. Ce pachalik relève directement de la Porte ; mais quoique envoyé de Constantinople, le pacha dépend en partie de celui du Hedjaz, avec lequel il correspond aussi régulièrement que les vents le permettent. Souakin est l'unique ville , et quelle ville ! de ce maigre pachalik, presque entièrement peuplé par les Bicharis, grande famille arabe répandue du

Nil à la mer Rouge, et qui, divisée en plusieurs tribus ayant chacune son nom et son cheik particuliers, vit dans ces déserts du

produit des troupeaux. Ceux de ces Bédouins, et c'est le petit commerce, qui se sont fixés le long des côtes ou y séjournent momentanément, rançonnent par la force les barques qui s'en approchent à portée du mousquet, et leur vendent fort cher le droit de faire de l'eau sur leurs terres. On comprend que l'autorité turque est à peu près nominale sur ces enfants du

désert, que leur vie errante rend insaisissables au fond de leurs solitudes, et que leur pauvreté d'ailleurs met à l'abri des exactions. Aussi ne payent-ils à la Porte que selon leur bon plaisir le tribut qu'ils sont censés lui devoir; c'est-à-dire qu'ils ne le payent pas du tout. En revanche, ils en exigent un des caravanes trop faibles pour le refuser, et se font payer par elles plus exactement qu'ils ne payent eux-mêmes le Sultan. Une grande montagne bleue se dresse au seuil de leur territoire, comme pour en signaler au loin les dangers.

Quant à Souakin, c'est un mélange d'indigènes, d'Arabes, de Turcs, d'Indiens même, tous bons musulmans et parlant tous la langue du Prophète. La population est incertaine, cinq ou dix mille habitants; on va jusqu'à quinze, même plus: mais qui le sait ? Loin d'être en mesure d'en préciser le chiffre, le gouvernement turc lui-même ne peut avoir à cet égard que des données approximatives. Il n'y a point d'état civil en Orient : les harems étant impénétrables, les naissances ne sont ni déclarées ni même connues ; il est donc impossible de procéder à un recensement tant soit peu exact. On fait à la ville de Souakin l'honneur un peu gratuitement, à ce que je crois, de la regarder comme l'héritière de r*Op|Ao<; tuiv ôeSv camfywv, Port des dieux sauveurs, de Ptolémée Philadelphie. Quoi qu'il en soit, elle faisait partie de l'ancienne Nubie. Elle est bâtie en

grande partie dans une île et séparée par un bras de mer de ce qu'on pourrait appeler son faubourg. A l'exception de quelques maisons en pierre récemment construites, et de ce nombre est celle du gouverneur, ornée , pour le dire en passant , de jalousies vertes un peu bien champêtres , toutes les autres ne sont que des huttes en nattes défendues par des enclos bordés d'épines et qui ressemblent plus à des cages qu'à des habitations humaines. Hommes et bêtes , y compris les volatiles , vivent pêle-mêle dans ces réduits sans nom , et ce sont, je le déclare, à en juger par quelques échappées saisies au passage, d'étranges intérieurs. Une grossière mosquée, surmontée d'un minaret encore plus grossier, s'élève au milieu d'une place raboteuse, poudreuse, et donne une pauvre idée de l'architecture sacrée des musulmans modernes.

L'idée fixe de Nourreddin-Pacha était d'attirer toute la ville dans l'île , et il y a fait Mtir dans ce but un vaste bazar en pierre alors peu fréquenté et encore plus mal approvisionné. Il ne règne un peu d'activité que sur le port, sous l'œil même du Divan qui le ferme d'un côté, tandis que la Douane le ferme de l'autre. Voilà, certes, un port bien gardé. Les principaux, ou, pour mieux dire, les seuls articles de commerce, sont la gomme et les esclaves , transportés jusque-là du fond du Soudan par les caravanes; à quoi il faut ajouter une immense

quantité de beurre fabriqué par les pasteurs nomades des environs, et qui va se consommer à Djeddah ; tout un quartier de cette ville est exclusivement consacré à cette marchandise, dont les musulmans se montrent très-friands, et n'est habile que par ceux qui la vendent. Tous les hommes occupés aux travaux du port sont noirs, sans aucun des caractères qui distinguent les nègres des régions plus méridionales du continent africain, si ce

n'est pourtant la chevelure, qui est crépue chez la plupart, et d'une épaisseur extraordinaire; ils en paraissent très-fiers, et la séparent au milieu de la tête en deux touffes énormes soigneusement enduites de graisse de chameau. Grands, forts, taillés en athlètes, souples et vigoureux, ils sont absolument nus , sauf la toba, cette pièce de toile qu'ils roulent autour des reins en manière de pagne, pour ne gêner la liberté ni de leurs bras ni de leurs jambes. Je ne me rappelle pas avoir aperçu dans toute la ville une seule femme.

J'ai négligé de dire que, le soir même de notre arrivée, le pacha avait fait tirer le canon pour célébrer je ne sais quelle nouvelle vraie ou fausse venue du théâtre de la guerre ; or, la population ignorant la nouvelle, mais voyant des étrangers logés chez le pacha, s'était imaginé que les coups de canon étaient en notre honneur; ce qui nous avait valu de la part de tout le monde une considération marquée. Les

passants se rangeaient devant moi et me saluaient avec déférence. Un surtout que j'avais rencontré plusieurs fois se distinguait de tous les autres par l'empressement de ses civilités et la profondeur de ses saluts. C'était un homme assez bien vêtu, d'une physionomie assez bonasse, et qui pour canne portait à la main un léger roseau. Il avait de tous points l'air d'un bon bourgeois, et je ne fus pas médiocrement étonné en apprenant que ce particulier si poli avait rempli à Tunis les fonctions de bourreau.

La plus belle maison de la ville, sans en excepter celle du gouverneur, venait d'être bâtie par le premier écrivain de la douane , lequel avait fait assez bien ses affaires au détriment, j'en ai peur, du trésor public, pour se donner ce luxe monumental. Il en était si fier, que, s'il avait su le latin , il se fût volontiers écrié comme

Horace : Exegi monument uml Il me fit prier par le signor Philippe de l'aller visiter, et me reçut avec de grandes cérémonies dans une salle immense , haute de trente pieds, mais assez pauvrement meublée ; les fenêtres donnaient sur la mer, et, à défaut de vitres, étaient défendues par des grilles en bois artistement découpées. Le demi-jour et la fraîcheur de ce salon gigantesque en faisaient, je dois le dire, une retraite fort agréable.

Après les salamalecs d'usage, je mis sur le tapis le sujet qui seul alors m'intéressât. Il s'agissait pour

14 SoUAK1N.

moi d'atteindre le Nil, afin de regagner le Caire par cette voie ; mais le fleuve est séparé de la mer Rouge par un désert de deux cents lieues , un peu plus, un peu moins , et j'avais besoin , pour fixer mon itinéraire, de renseignements que les gens du pays seuls pouvaient me donner. On appela au conseil l'émir Othman, le chef suprême de tous les chameliers de la contrée, lesquels ne reconnaissent d'autre autorité que la sienne. Toute personne , quelle qu'elle soit, et le pacha lui-même, qui veut se procurer des chameaux, doit s'adresser & lui pour en obtenir. Je connaissais l'émir pour l'avoir vu chez Nourreddin, où il m'avait rendu visite. Son âge avancé lui étant l'activité nécessaire à l'exercice de ses fonctions, son fils Grilany le suppléait, en attendant de lui succéder. Ce dernier vint donc» au nom de son père , pour traiter avec nous l'affaire des chameaux. C'était un jeune homme fort doux en apparence, quoiqu'il portât en bandoulière un long sabre qui lui battait les jambes , et n'avait, je le gage, jamais battu autre chose.

Il existe deux routes de Souakin au Nil. La plus courte et la plus directe aboutit à Berber ; mais elle est pénible , monta-

gneuse , et passe à travers des tribus suspectes, toujours prêtes à détrousser les voyageurs : c'est du moins ce qu'affirmait Grilany ; aussi se refusa- 1- il formellement à nous laisser prendre cette route. Il se peut que les motifs allé-

SOUAKIN. i;>

gués par lui fussent les véritables ; mais il est plus probable qu'il en avait de secrets, dont il ne jugeait pas à propos de nous faire confidence. Toutes les actions des Arabes, même les plus indifférentes, cachent toujours quelque mystère quand elles ne cachent pas des ambages, ce qui n'arrive que trop souvent dans leurs relations avec les Européens.

Restait la route par Khartoum, plus longue de moitié 1 , mais plus sûre, au dire de Grilany, laquelle traverse le désert de Taka, le pays de Gadarif, et qui exige vingt-cinq à trente jours, pour peu qu'on fasse diligence. Comme je n'étais point pressé, que d'ailleurs je n'étais pas fâché de m'enfoncer dans le Soudan et de visiter la ville de Khartoum , je me rendis sans discussion à l'avis de Grilany , qui nous promit pour le lendemain tous les chameaux et les dromadaires dont nous avions besoin jusqu'à Kassala, ville égyptienne située au cœur du désert, à quinze jours environ de Souakin.

Linant-Bey m'avait donné, à mon départ du Caire, des lettres pour trois cheiks bichari de sa connaissance, pour le cas où la suite de mon voyage me conduirait dans leur tribu. L'un d'eux était Mahumed, cheik des Amad-Gourab, établis autour du mont Elba; les deux autres, Souek et Nasr Abou-Goublé, celui-ci cheik des Amerab, l'autre des Mansour Mélicab , deux tribus campées aux environs de la même montagne, la

première à Nassri, la seconde vers l'ouadi Allague. Or, le mont Elba, situé à une journée environ dans l'intérieur, se trouve sous la même latitude que Djeddah, c'est-à-dire à une cinquantaine de lieues au nord de Souakin, et comme il nous fallait prendre la direction du sud pour nous rendre à Khartoum, les lettres que je devais à l'obligeance de Linant-Bey me devenaient inutiles, au moins pour le moment. L'affaire des chameaux une fois conclue, et fixés désormais sur notre itinéraire, nous quittâmes la maison du pacha, non sans avoir payé dix fois en bakschiche aux serveurs l'hospitalité du maître, et nous passâmes sur la terre ferme, afin d'y être tout portés le lendemain à l'heure du départ. Le bras de mer qui sépare l'île du continent n'est qu'un étroit canal ayant l'apparence d'un fleuve; on le traverse en quelques minutes sur des pirogues longues, effilées, pointues aux deux bouts, et gouvernées par un seul aviron terminé en forme de disque à celle de ses extrémités qui plonge dans l'eau. Les bateliers indigènes manient cette rame avec beaucoup de dextérité. Des chevaux du pacha, dont les écuries sont à cent pas du rivage, nous attendaient tout sellés au lieu du débarquement. J'en montai un fort beau, richement enharnaché, et m'acheminai au pas, pour ne rien perdre sur mon passage, vers la demeure de l'émir Othman, qui nous avait offert l'hospitalité pour la nuit.

SoIJAK1N. 17

Étroitement serré entre les flots de la mer et par les sables du désert, ce quartier ou plutôt ce faubourg de la ville est entièrement formé d'enclos garnis d'épines, et toutes les habitations sont en nattes. Des sentiers poudreux serpentent entre les clos, et sont censés représenter des rues. Tout cela sent furieusement son Tombouctou. Une espèce de place sablonneuse, sur laquelle se

tient le souk ou marché, s'ouvre au milieu du faubourg et sert de rendez-vous à une population tout aussi noire et aussi peu vêtue que celle de l'île. Autant le bazar de la ville est désert, autant le marché du faubourg est populeux. On y vend quelques denrées de première nécessité, du pain, du beurre, du maïs, des dattes , de la mélokia et du réglé, deux légumes indigènes dont le dernier est une espèce de pourpier, et dont l'autre est fade comme nos épinards.

On y trouve aussi des outres à mettre l'eau, ghirbé, renommées pour leur bonne qualité et la solidité des coutures, ainsi que des nattes, des cordes, des paniers de diverses formes, le tout fait en feuilles de palmier. Les marchands m'intéressaient plus que la marchandise, car je voyais en eux plusieurs types distincts , depuis l'Arabe , fils des conquérants du pays, jusqu'au noir aborigène qui a conservé presque intacts les caractères primitifs de sa race. Conquérants et conquis font d'ailleurs fort bon ménage, et leur union est resserrée, cimentée

18 SoUAK1N.

par la haine commune qu'ils portent aux Turcs, ces conquérants d'une époque plus récente, qui ne signalent ici , comme partout, leur domination que par leurs violences et leurs rapines*

Le titre d'émir, c'est-à-dire prince, donné au vieil Othman, doit faire supposer que j'allais trouver dans sa maison, que dis-je ? dans son palais, le luxe oriental des Mille et une Nuits* Or, ce palais, situé à la lisière du désert, n'était qu'une cabane couverte de chaume, dont l'intérieur répondait parfaitement à l'extérieur; on entrait de plain-pied dans une pièce aux murailles brutes, ayant la terre nue pour tapis, pour meubles quelques bahuts rus-

tiques, et qui ne recevait que par la porte l'air et la lumière. A côté de cette pièce s'en trouvait une autre absolument nue et qui avait dû servir de harem aux femmes,- lesquelles , avant notre arrivée , avaient déserté avec armes et bagages. Quelque chose qui ressemblait à une cuisine complétait cette résidence princière, et derrière était une étable découverte destinée aux troupeaux. Un auvent de nattes, placé devant la porte, formait un vestibule ombragé où Ton recevait les visites, et pourvu à cet effet de plusieurs angarebs. Ce mot exige une explication.

L'angareb est un meuble en usage dans toute la Nubie et jusqu'au fond du Soudan, où il sert de divan pendant le jour et de lit pour la nuit. Sa

SOUÀKÎN. 19

forme est un carré long , sa hauteur de huit à dix pouces. Il se compose d'un châssis de bois soutenu par quatre pieds tournés et couvert d'étroites lanières de cuir brut, tendues fortement, passées à jour les unes par-dessus les autres , comme dans nos sièges de canne, et fixées solidement aux quatre côtés du châssis. C'est un meuble commode, trèsfrais, puisque l'air circule par-dessous, et parfaitement approprié au pays. Tous ne sont pas aussi simples que celui que je viens de décrire : j'en ai vu en ébène incrusté de nacre ou d'ivoire, et rien ne saurait mieux donner l'idée des lits dont les Romains se servaient à table. C'est donc là que je m'installai, après avoir jeté, suivant l'usage, sur mon angareb un des tapis que nous portions avec nous. Après m'avoir souhaité la bienvenue, le maître du logis me vint offrir lui-même le lait de l'hospitalité dans un grand gobelet de fer-blanc.

Quoique éloignés du centre, ces parages reculés étaient assez fréquentés. Beaucoup d'allants et venants passaient et repassaient devant moi, les uns vaquant à leurs affaires, le plus grand nombre attiré par la curiosité. De gros tas de doura, maïs du pays, qui sert à la nourriture des animaux et des hommes, étaient amoncelés devant la cabane, où des domestiques le mesuraient, puis le mettaient en sac. Des troupeaux de moutons et de chèvres, conduits par des bergers noirs et nus, revenaient du

pâturage, d'où les hyènes les chassent pendant la nuit. Les moutons ressemblent assez aux nôtres, mais les chèvres ont le poil si long, les oreilles et les cornes si exorbitantes, des formes si bizarres, qu'elles n'ont de commun que le lait avec celles de nos climats. Pendant ce temps, l'émir tenait conseil en plein vent : assis, les jambes en croix, sur une natte, il présidait gravement une troupe de chameliers rangés en cercle autour de lui et accroupis par respect sur leurs talons. J'ignore quels intérêts se débattaient dans ce champ de maïs du désert ; peut-être était-il question de nous, et l'émir nous recommandait-il à ceux de ses sujets destinés à nous accompagner. Quoi qu'il en soit, ils l'écoutaient tous avec une profonde attention et lui répondaient avec une déférence visible. La fin du jour s'écoula au milieu de ces scènes patriarcales, rendues plus pittoresques par le lieu où elles se passaient, et qui, éclairées des derniers feux du soleil, se prolongèrent longtemps à la fraîcheur du soir.

Le lendemain, j'étais debout à l'aube et je commençai la journée par une longue promenade solitaire autour des cases, d'où sortaient un à un, comme autant de sombres fantômes chassés de leurs antres nocturnes par les premiers rayons du jour, des hommes noirs et presque nus, des enfants non moins noirs et

nus tout à fait, des femmes voilées, 'à des troupeaux, qui appelaient en bêlant

SoUAK1N. 21

les pâturages. J'étais là déjà en pleine Afrique/ quoique à peine au seuil de ce mystérieux continent. Une jeune fille, dont les grands yeux brillaient sous son bourko comme deux escarboucles , et qui était occupée à traire ses chèvres, me présenta une jatte de bois remplie de lait écumant , et ne voulut recevoir en échange qu'un simple merci : Kattar- Kherak ! littéralement : « Dieu augmente tes prospérités ! » ce qui est le remerciement ordinaire des Arabes. Nous voici bien loin des bergères de Mme Deshoulières, mais encore plus loin des laitières cupides et du lait frelaté de la banlieue parisienne.

J'avais espéré partir de bonne heure, mais j'avais compté sans mon hôte, non que l'émir Othman et son fils Grilany n'eussent mis tout le zèle et toute la diligence désirables pour satisfaire mon impatience; mais leur bonne volonté ne pouvait que le possible. On n'a point les chameaux sous la main : ils se tiennent naturellement dans les parties du désert qui offrent des pâturages et des puits, et c'est là qu'il faut les aller chercher, souvent très-loin des lieux habités. Lorsqu'on en veut beaucoup, il faut plusieurs jours pour réunir le nombre requis. Ce n'était point notre cas, attendu qu'une dizaine nous suffisait. Toujours estil que le messenger, parti la veille, ne fut de retour le lendemain que fort avant dans la journée. Je profitai de ce retard forcé pour faire une visite d'adieu au pacha et une dernière excursion dans la ville, où

ma première rencontre fui l'inévitable bourreau de Tunis, toujours aussi obséquieux. A midi j'étais de retour sous la natte

d'Othtnan.

L'hospitalité de Nourreddin nous avait suivis jus* que-là. Notre souper de la veille nous était venu de chez lui, et notre dîner, ce jour-là, en vint également. Il vint lui-même dans l'après-midi nous rendre visite in fiocehi, monté sur une mule grise, couverte d'une peau de léopard ; plusieurs de ses officiers et des employés du divan l'accompagnaient achevai. Toute une compagnie de bachi-bozouks lui servait d'escorte, et galopait à sa suite au son du petit tambour, tablé, sans lequel ils ne sauraient faire un pas. Le coup d'œil était des plus pittoresques : les armes étincelaient au soleil, les chevaux secouaient leurs longues crinières, en creusant le sable sous leurs pieds ; les vestes bariolées des cavaliers, leurs caleçons flottants, leurs larges ceintures chargées de pistolets et de yatagans, avaient un cachet singulièrement original et donnaient bien l'air de ce qu'ils étaient à ces farouches partisans, dignes en tout point de figurer dans les paysages de Salvatore Rosa, qui, on le sait , affectionnait les bandits. Le pacha faisait, à côté de sa sauvage escorte, une assez piètre figure sous l'affreux tarbouche et l'étroite redingote imposés par le sultan Mahmoud à tous les fonctionnaires de l'empire.

Nous reçûmes l'illustre visiteur sous notre rusti-

que auvent, et lui offrîmes, à notre tour, la pipe et le café. Il venait, lui, nous offrir autant de soldats que nous en jugerions nécessaires à notre sûreté pour nous escorter jusqu'à Kassala, ou du moins jusqu'aux frontières de son pachalik, et il insistait fortement pour nous les faire accepter, disant que sa responsabilité y était engagée et qu'il ne voulait pas, s'il nous arrivait malheur, qu'on pût lui reprocher de nous avoir mal protégés. Considérant que ces soldats ne seraient autres que des bachi-bozouks, que ces

aventuriers porteraient sans nul doute le trouble et le désordre dans notre petite caravane, sans compter qu'ils dévoreraient en vingt-quatre heures nos provisions d'un mois ; qu'ils étaient gens d'ailleurs à nous voler eux-mêmes, et qu'à la première rencontre suspecte ils seraient les premiers à tourner les talons ; qu'en un mot, nous aurions tous les inconvénients de leur présence sans aucune compensation, nous refusâmes poliment, mais d'une façon péremptoire, l'offre du pacha, qui s'en montra singulièrement contrarié, et nous accusa de témérité. Alors il nous demanda une décharge écrite, afin qu'il fût bien établi qu'il avait voulu nous faire escorter, mais que nous avions préféré partir à nos risques et périls , et qu'il était par conséquent dégagé, quoi qu'il pût nous arriver, de toute responsabilité. Sa requête était trop juste pour qu'on n'y fit pas droit. La décharge fut donc rédigée séance te-

nante en langue italienne, et lui fut remise aussitôt, dûment revêtue de nos deux signatures. Cette formalité terminée, et à vrai dire l'insistance du pacha ne laissait pas d'être inquiétante, il prit congé de nous pour aller visiter un jardin qu'il possédait dans les environs, et dont un bouquet d'arbres, les seuls visibles dans tout le pays, marquait la place au milieu des sables. La brillante cavalcade s'élança dans le désert au bruit du tambour et des coups de fusil. A peine avait-elle disparu, que nous fûmes honorés d'une seconde visite : c'était le cuisinier du pacha, un Turc de Constantinople, qui venait réclamer un bakschiche supplémentaire en raison des deux repas envoyés de la maison de son maître. Cette démarche était une inconvenance des plus choquantes, car en Orient, plus que partout ailleurs, on attend le cadeau d'un supérieur, on ne le sollicite point. Le drôle ne s'en tint pas là : il s'assit familièrement à côté de nous sans y être invité,

et prit place effrontément sur le tapis que son maître venait de quitter. Jamais il n'eût agi de la sorte avec des musulmans, mais avec des chrétiens il avait cru pouvoir se permettre cette impudence. Elle lui coûta du reste le bakschiche qu'il venait chercher avec tant d'insolence, et qui était déjà préparé. Bien loin de le lui donner, nous le fîmes distribuer à ses marmitons, et le signor Philippe lui fit observer en manière de consolation qu'il s'était payé

SoUAKIN. 25

lui-même par l'honneur de s'asseoir sur notre tapis.

Les chameaux n'arrivèrent qu'à l'Asr, c'est-à-dire vers trois heures. Je fus tout d'abord frappé de l'exiguïté de leur bosse, si petite chez quelquesuns, qu'elle paraissait à peine. Ils ne payaient pas de mine, malgré la réputation dont la race bichari jouit dans le Soudan. On chargea immédiatement. Pendant ce temps nous réglions nos comptes, en payant d'avance, comme c'est l'usage, entre les mains de Grilany, le prix convenu la veille chez l'écrivain de la douane, à savoir un talari et demi, environ 8 francs, par chameau. Un guide se paye comme un chameau, et son dromadaire en sus, savoir, pour les deux, trois talaris. Si l'on considère que le voyage de Souakin à Kassala, où nous devons trouver d'autres chameaux, est de quinze jours, et qu'on ne paye point le retour; que les chameliers ne reçoivent aucun salaire, et doivent, en outre, pourvoir à leur nourriture et à celle de leurs chameaux, on reconnaîtra que ce moyen de transport n'est pas bien coûteux, et qu'à peu de frais on peut mener grand train au désert. En comptant ses talaris, Grilany en trouva cinq de plus ; il comprit qu'ils étaient pour lui, et les mit dans sa poche sans mot dire. J'avoue que j'avais trouvé l'offrande un peu maigre; mais le signor

Philippe m'avait rassuré, affirmant qu'Olhman et son fils, tout émirs

qu'ils étaient» s'en montreraient fort satisfaite. C'est en effet ce qui arriva, tant l'argent monnayé a de valeur dans ces contrées, primitives encore à beaucoup d'égards.

Les chameaux chargés, la caravane prit les devants, vu que nous attendions encore les deux dromadaires, ou prétendus tels, qui nous étaient destinés, et qui n'arrivèrent que deux heures après. C'étaient de tristes montures» comparées surtout aux magnifiques dromadaires du Grand-Ghérif de la Mekke; mais il n'y fallait plus songer, non plus qu'à ces belles selles du Hedjaz, si sûres, si commodes, auxquelles je m'étais si vite accoutumé de l'autre côté de la mer Rouge. En voyant la selle bichari que mon dromadaire portait sur sa bosse, elle me parut si haut perchée, si étroite, si peu solide, que je désespérai de m'y tenir jamais d'aplomb. Pourtant j'essayai , mais à peine l'avais-je enfourchée qu'elle se cassa sous moi, ou pour mieux dire acheva de se casser, vu qu'elle était déjà fortement endommagée. Comme il fut impossible de s'en procurer une autre, je dus me rabattre sur un misérable bat fort inconmode et fort dur, malgré les deux ou trois tapis dont on l'avait couvert. Tous ces arrangements et dérangements avaient consumé la fin du jour.

Voici, pour en finir une bonne fois avec ces interminables préliminaires, comment notre caravane

était composée. Indépendamment des deux dromadaires montés par nous , nous avions dix chameaux pour transporter nos bagages, tentes, lits, eau, vin, provisions, et nos domestiques, au nombre de quatre, dont deux Européens, tous armés de fusils

et de carabines. Un tromblon 9 arme fort redoutée des Arabes, un revolver américain à neuf coups et plusieurs paires de pistolets, complétaient cet arsenal ambulant.

Les chameaux étaient conduits par cinq chameliers bicharis, tous à pied, noirs, crépus et sans autre vêtement que la toba dont ils se ceignent les reins. Tous les cinq étaient jeunes , robustes , marcheurs infatigables, et tenaient à la main une lance et un bouclier rond en peau d'hippopotame, qu'une balle n'aurait pas percé. Us portaient de plus au bras, outre un petit couteau à gaine , des versets du Coran, écrits par quelque santan vénéré dans leur tribu, et religieusement enfermés dans d'énormes étuis de cuir suspendus à des courroies. Une amulette semblable se balançait à leur cou. Un guide ou kabir, monté sur son propre dromadaire et armé d'une lance, était chargé de la direction de la caravane ; choisi parmi les plus expérimentés, Hamed, c'était son nom, devait nous conduire jusqu'à Kassala, et nous lui avions été recommandés d'une façon toute particulière non-seulement par l'émir Othman, mais par le pacha lui-même. Cette petite armée de

28 SoUAK1N.

douze hommes valait tous les bachi-bozouks que ce dernier voulait nous donner. Nous et nos serviteurs étions décidés à faire bonne contenance en cas de mauvaise rencontre, et les chameliers eux-mêmes auraient sans nul doute fait leur partie, sinon pour nous, du moins pour leurs chameaux.

Enfin nous partîmes, mon compagnon et moi, vers le coucher du soleil, pour aller rejoindre, sous la conduite du guide Hamed, la caravane qui avait sur nous deux heures d'avance. Quoique mal monté, mal en selle, comme on Ta vu plus haut, commençant

ainsi sous d'assez méchants auspices un voyage si long, et qui, d'après tout ce qu'on nous disait, paraissait n'être pas sans péril, je quittai Souakin avec une inexprimable satisfaction : j'avais soif de solitude, de mouvement, d'espace, et j'aspirais de toutes les forces de mon âme à la liberté du désert.

Ici je demande au lecteur la permission de publier tel quel, ou peu s'en faut , le journal que j'écrivais ou dictais chaque soir, suivant une habitude d'enfance à laquelle je n'ai pas manqué un seul jour depuis trente-cinq ans , ce qui ne laisse pas de faire uji total de douze mille sept cent quatre-vingts tours de soleil, y compris les années bissextiles. Un voyage du genre de celui-ci ne vit que par les détails, et ce serait, à mon sens , lui ôter tout l'intérêt qu'il comporte que de le borner à un coup d'œil général, à quelques tableaux d'ensemble. Un journal quotidien est un daguerréotype qui, prenant sur le fait les sites , les hommes , tous les objets qui se présentent, les reproduit avec une exactitude que la plus sûre mémoire livrée à elle-même ne saurait jamais atteindre.

Je sais bien qu'en relatant ainsi, jour par jour,

heure par heure, les lieux et les faits, on court deux dangers inévitables, la minutie et les répétitions. Mais lorsqu'il s'agit de pays si nouveaux, d'hommes si différents de nous, d'habitudes si contraires aux nôtres, la minutie est un avantage plutôt qu'un inconvénient; il en résulte des données plus précises, plus claires, des renseignements plus positifs, une connaissance plus approfondie et plus intime de toutes les choses que l'auteur prétend inculquer au lecteur. La vérité a tant de charmes, qu'elle se fait aimer jusque dans son excès.

Et quant aux redites, je passe condamnation; je me répète comme la nature se répète, comme l'homme se répète , comme tout se répète dans la création. Les astres passent par les mêmes phases et décrivent la même orbite depuis des myriades de siècles. Chaque mois la lune naît , grandit , atteint sa plénitude, puis décroît et disparaît, pour recommencer le mois suivant; cela depuis l'origine des choses et jusqu'à la consommation des âges. Tout les matins le soleil se lève, et tous les soirs il se couche ; ces alternatives de jour et de nuit se répètent par conséquent toujours les mêmes trois cent soixante-cinq fois par an. Comptez combien il y en a dans la vie d'un homme. Chaque année le printemps suit l'iver, l'été suit le printemps, l'automne l'été, l'hiver l'automne, et chaque saison offre invariablement les mêmes phénomènes. Cha-

que année encore, arbres et plantes verdissent, fleurissent, puis donnent leur fruit, pour se dépouiller ensuite , se flétrir, et c'est chaque année la même répétition.

L'immense variété des créatures est soumise despotiquement à la même loi ; depuis l'animal gouverné par l'instinct et relégué au plus bas de l'échelle, jusqu'à l'être pensant monté stir le plus haut échelon de la civilisation, toutes indistinctement exécutent chaque jour les mêmes actes, mangent, boivent, dorment ; la vie est à ce prix ; et si l'homme a la liberté, la parole, l'intelligence, c'est pour faire, dire et penser tous les jours la même chose. Les nations elles-mêmes répètent sans cesse, sous des noms divers, les mêmes révolutions, et les générations ne se succèdent, ne passent un instant sur le globe que pour jouer, les unes après les autres et chacune à son tour, le même rôle dans une pièce et sur un théâtre toujours les mêmes : car l'humanité, l'homme, le

règne animal et le règne végétal, la terre , les deux, l'univers tout entier, n'est qu'un rabâchage immense et sublime.

Gela dit, lecteur, monte en croupe sur mon dromadaire , non comme Y air a cura d'Horace , mais comme un compagnon passif et patient, prêt à partager mes aventures, mes fatigues, mes joies, mes ennuis, et, comme je me ferais un scrupule de te prendre en traître, je t'avertis dès le début que fa-

buserai souvent, très-souvent de ta complaisance; arme-toi donc de résignation , de courage, et maintenant partons.

Le 15 mars 1854.

On prit dès le départ la direction du sud , sans s'éloigner de la mer. À peine avais-je le dos tourné aux dernières huttes et aux derniers habitants de Souakin, que le soleil se coucha derrière le mont Ouaratab, que nous semons de près; une large bande de nuages noirs était comme suspendue audessus et ne laissait entre eux et lui qu'une étroite zone lumineuse d'où le soleil , avant de disparaître, pût faire ses adieux à la terre, déjà grisâtre, et à la mer embrasée en ce moment d'une longue traînée de feu. Le crépuscule est si court sous les tropiques, que bientôt la nuit eut tout envahi , et le firmament alluma un à un ses flambeaux radieux. Nous marchions, mon compagnon et moi, sans autre escorte que le vieux guide Hamed, armé de sa lance et dont la silhouette noire se dessinait devant nous.

On allait au pas, c'est-à-dire fort lentement ; mais je me sentais si peu solide sur mon bât rembourré de tapis , que , loin de presser la marche de mon dromadaire, je lui laissais la bride sur le cou, bonne fortune inespérée dont il profitait naturellement

pour ne pas marcher du tout. J'avais un apprentissage à faire , et
» en attendant que je fusse devenu

son maître, c'est lui qui était le mien. Le sol était tout hérissé d'herbes dures et résistantes qui craquaient sous les pas des chameaux et rendaient, en se brisant sous leur large sabot, un bruit semblable au pétilllement clair du sarment enflammé.

Enfin , après quelques heures de cette marche de tortue, on rejoignit la caravane déjà campée pour la nuit dans une grande plaine ouverte et sans arbres. Nos tentes étaient dressées ; les chameliers, pendant que leurs chameaux erraient et paissaient à l'aventure, bivouaquaient autour d'un feu d'herbes sèches à défaut de bois, et, penché sur ses fourneaux improvisés à la belle étoile, notre cuisinier, l'honnête Florentin Gasparo Mazzanti , préparait notre dîner, notre souper, dois-je dire, attendu qu'il était dix heures. La lune s'était levée et jetait des clartés si vives que les bougies dont nous avions fait provision au Caire étaient inutiles : on put vaquer à tout et manger même sans autre lumière. Les moindres objets étaient visibles à une distance considérable. Les sombres rochers du mont Ouaratab fermaient d'un côté l'horizon ; la mer brillait de l'autre au bord de la plaine comme un ruban d'argent.

Une soirée si limpide et si paisible n'était faite que pour inspirer des idées calmes et rêveuses ; pourtant les chameliers parlaient de voleurs, peut-être pour nous faire regretter l'escorte refusée au pacha, et sans doute aussi pour se donner de l'im-

34 JOURNAL DU DÊSEfcT.

portance : dans tous les pays du monde, au désert comme ailleurs, on spéculé sur la pusillanimité des voyageurs ; c'est un

mode d'exploitation domme un autre; tant pis pour les polirons qui se laissent prendre au piège.

La tactique des chameliers avait une autre cause, et cette cause, la voici. Ils auraient voulu ne partir que le lendemain, qui était un jeudi, parce que ce jour est regardé comme le plus favorable de la semaine pour se mettre en voyage. Ce n'est pas que le mercredi soit mauvais; il est indifférent; mais enfin , s'il ne porte pas malheur, il ne porte pas bonheur. Or, en cherchant à nous inquiéter sur un danger probable, nos Bédouins voulaient nous faire entendre que, s'il nous arrivait ce soir-Iâ quelque aventure funeste, ce serait par notre faute, pour n'avoir pas attendu le lendemain , ce jour propice entre tous les jours , dont l'heureuse influence se fait sentir de la première â la dernière heure d'un voyage.

favoue , quant à moi, que je ne croyais point au danger ; mais comme , après tout , il n'était pas impossible que des maraudeurs rôdassent aux environs, on fit la garde autour des bagages pendant la nuit. Les sentinelles en furent pour leur peine ; pas un visage suspect ne se jnontra ; bagages et tentes furent parfaitement respectés ; mon sommeil ne fut pas même troublé par Faboitement d'un chacal.

Le 10 mars.

Je fus réveillé dès le point du jour par le roucoulement plaintif des tourterelles, nichées en grand nombre dans les grosses touffes d'herbes vivace* dont la plaine est jonchée dans toute son étendue. Comme je quittais ma tente, k soleil sortait dan» toute sa gloire du sein de la mer alors transformée en or liquide. Les rochers nos du mont Ouaratab prenaient, l'uft après Vautre, les

plu» hauts d'abord, ks plus bas ensuite , des teintes volcaniques , et en quelques instants le mont tout entier fut embrasé. Bientôt la plaine le fut à son tour ; et, roucoulant de plus belle en battant des ailes, les tourterelles se baignaient avec joie dans les tiède» rayons dont l'air était inondé* On nous avait annoncé des voleurs : ce furent des bergers qui vinrent poliment et de fort loin nous offrir du lait dans des peau*, sans vouloir en accepter aucun prix. Voilà certes des voleurs comme il y en a peu. Ces bergers ressemblaient Mût pour trait à nos chameliers, et appartenaient visiblement à la même race : ils étaient noirs et crépus comme eux, tout aussi peu vêtus, et tenaient en guise de houlette une kmce à la main.

J'étais sur pied de grand matin ; mais on partit fort tard. Ce n'est pas une petite affaire que de rassembler douze à quinze chameaux, errant en

liberté dans la campagne ; quoique , en général , ils ne s'écartent pas beaucoup des tentes, quelques-uns cependant ont l'humeur voyageuse et font des excursions lointaines, si Ton néglige de leur lier les pieds de devant dans des entraves. Et puis ils ne sont pas tous de bonne composition : sachant bien qu'on ne les rappelle que pour leur remettre le collier de misère, ils ne se laissent pas tous reprendre sans difficulté et ne viennent pas tous bénévolement au-devant du bât. On ne réduit pas sans peine les récalcitrants, et tout cela exige du temps. Autre chose encore. Les chameaux ne mangent pas dans l'obscurité ; ils restent toute la nuit couchés dans le meilleur pâturage sans toucher une feuille , une herbe, jusqu'à ce que le jour leur permette de choisir leur nourriture. Lorsqu'on arrive le soir, il faut donc bien leur laisser le lendemain quelques heures pour pâturer. Il résulta de ces deux

causes combinées qu'il était neuf heures quand partit la caravane.

J'avais pris les devants sur elle avec Hamed, qui trottait devant moi la lance au poing. Je le suivais de mon mieux , me familiarisant peu à peu avec le bât qui me servait de selle, et n'étant déjà plus autant que la veille à la merci de ma monture. Parvenu au bout de la plaine , qui est parfaitement unie et toujours couverte d'herbes épaisses, je fis mes adieux à la mer Rouge ; car, bien qu'on en fût encore près,

elle cessa d'être visible, et dès lors je ne l'ai plus aperçue.

Elle m'avait fait assez souffrir quelques jours auparavant pour que je fusse autorisé à lui garder rancune , sans compter qu'elle avait failli m'engloutir comme Pharaon dans ses abîmes. Mais je lui avais pardonné ses rigueurs en considération des jours sereins, des soirées divines dont elle m'avait favorisé, et des magnifiques paysages que ses bords avaient tant de fois offerts à mes yeux. Je la voyais depuis si longtemps tous les jours et sous tous ses aspects, qu'elle était devenue pour moi une habitude, et je sentis en me séparant d'elle combien elle m'allait manquer. L'horizon me parut tout d'un coup vide et morne dès que je cessai de l'y voir briller si multiple, si variée dans sa sublime uniformité , revêtue tour à tour des tons les plus divers , depuis le vert sombre, précurseur des tempêtes, jusqu'aux pourpres éclatantes du soleil levant.

Le désert > cet autre océan dont j'abordais alors l'immensité, me promettait-il d'aussi puissants effets, des sites aussi grandioses , des scènes aussi émouvantes dans leur inépuisable variété ? C'est ce que j'allais bientôt savoir.

La plaine aboutit à un défilé de granit qui marque la limite entre le mont Ouaratab, que j'avais à ma droite depuis Souakin , et le mont Atédob , dont je n'apercevais que les dernières pentes»
La première

de ces montagne! court du nord au sud, parallèlement à la mer Rouge ; quant à l'autre, je n'en «aurais déterminer exactement la direction , ne l'ayant vue qu'en raccourci : je suppose qu'elle descend à la mer de l'ouest à Test. Toutes les deux, d'ailleurs, sont sœurs par l'aridité : l'œil y cherche en vain une apparence de végétation, il ne rencontre partout que le roc vif.

Le défilé s'ouvre et descend dans un petit vallon sablonneux, étroit, encaissé de toutes parts et encombré d'énormes blocs de granit , débris informes de quelque montagne écroulée en des temps inconnus. De vigoureux arbustes , des arbres épineux de la plus grande espèce, croissent parmi ces décombres antédiluviens, et toutes sortes d'animaux de proie , chacals, hyènes, vautours, y font élection de domicile. Malheur à l'imprudente gazelle qui vient se fourvoyer dans ces terribles ruines !

Je mis pied à terre en cet endroit pour attendre la caravane restée en arrière , et je m'établis sur mon tapis à l'ombre d'un arbre impénétrable aux rayons du soleil le plus ardent. Hamed se coucha sur le sable et s'endormit, car à peine un Arabe est-il couché qu'il dort aussitôt. Les dromadaires profitèrent de l'occasion pour brouter des épines dures et acérées comme des pointes d'acier ; j'ignore de quelle matière sont faits leurs palais pour n'être pas déchirés par ces aiguillons. Je réveillai Hamed pour

lui donner sa part d'une pastèque dont je m'étais prudemment pourvu et qui était bien de saison , attendu qu'il faisait déjà très-

chaud, L'écorce échut aux chameaux , qui s'en montrent friands. Tout le monde ainsi fut content de son lot.

Au lieu de la caravane que j'attendais, il en parut une autre du côté opposé, laquelle arrivait des contrées où je me rendais moi-même , c'est-à-dire de Taka, Elle était fort peu nombreuse et assez mal équipée. Après les salués d'usage, un marchand arabe qui en faisait partie se plaignit à moi , avec les gestes les plus expressifs, d'avoir été volé en route par un parti de Bédouins, et dépouillé par eux de tout ce qu'il possédait* Mais son récit, si pathétique qu'il fût, ne put ébranler mon incrédulité à l'endroit des voleurs, et son discours ne m'émut pas plus que .ceux dont nos Bicbaris avaient voulu m'effrayer la veille» En vertu de l'adage ; « A beau mentir qui vient de loin, » je me figurai que notre voyageur. voulait se rendre intéressant h mes yeux , et prélever un tribut sur ma sensibilité, peut-être aussi sur ma bourse. Je n'ai pas honte d'avouer qu'il manqua ce double but.

On avait marché toute la matinée sur un terrain plat et facile ; ici le sol s'accidente, et semble avoir été bouleversé profondément par l'action des tremblements de terre. A l'extrémité de cette nouvelle plaine, et comme pour en marquer la limite, se

dressent, Tune à côté de l'autre , deux pyramides en granit, d'un rouge sombre, et taillées si régulièrement parla nature, qu'on les dirait construites par un architecte consommé. Entre elles est un cimetière dont elles signalent seules la présence , car il est sans clôture , et les tombes sont couvertes de pierres brutes ou grossièrement équarries, peu différentes des débris de rochers semés alentour.

Loin de choisir, comme nous , pour leurs morts , des retraites éloignées du passage des hommes, les Bédouins , au contraire , les enterrent dans les lieux les plus fréquentés*, sur le chemin même des caravanes, comme s'ils craignaient que l'isolement ne pesât trop lourdement sur leurs sépulcres, et comme si les mânes des enfants du désert devaient se plaire encore après la mort aux scènes de la vie qu'ils ont à jamais quittées. On traversa dans toute son étendue ce champ mortuaire, sans que les chameliers y fissent la moindre attention ni saluassent d'aucune prière leurs frères couchés dans leur lit de sable , en attendant qu'eux-mêmes aillent s'y coucher à leur tour.

A quelques pas de là, on entre brusquement et sans transition dans l'ouadi Ouob , vallée riante , au moins relativement , si on la compare à la désolation de tout ce qui l'entoure. La première chose qui frappe l'œil en y pénétrant est un groupe de trois nouvelles pyramides, également en granit

rouge, isolées Tune de l'autre, quoique rapprochées à leur base, en tout semblables aux deux précédentes par la couleur, par la forme , mais beaucoup plus hautes et plus imposantes. Ce géant à trois têtes s'appelle Tamarin , et forme à l'horizon le plus étrange aspect. On se demande quelles révolutions géologiques, quel agent puissant et capricieux ont pu donner à une matière si dure des formes si régulières à la fois et si bizarres.

Sillonné d'eaux courantes qui y entretiennent une fraîcheur éternelle , le fond de la vallée est couvert d'une immense variété d'arbustes verts et touffus; mais les grands arbres y sont rares, du moins dans la partie que j'ai parcourue. Des nids ronds , trèsartistement construits, mais déjà vides dans cette saison , pendaient aux branches comme des fruits desséchés. Des troupeaux

de vaches à bosse, noires et blanches pour la plupart, et pas beaucoup plus grandes que nos vaches bretonnes , paissaient pacifiquement le long des ruisseaux , sous la garde de quelques enfants noirs et nus des deux sexes, les seuls habitants que j'aie aperçus dans tout le pays; je n'y ai même pas découvert une tente , une hutte, rien, en un mot, qui ressemblât à une habitation.

On est encore ici sur le territoire des Bicharis ; niais je ne saurais parler par moi-même ni en bien ni en mal de ces Bédouins mal famés , n'ayant rencontré sur ma route, comme je viens de le dire,

kt JOURNAL DU DÉSERT.

que des troupeaux pacifiques et des enfante quelque peu sauvages.

L'occasion était belle pour faire de l'eau ; aussi en remplit-on toutes les outres , les seuls vases employés au désert pour la transporter. Mais en partant du Caire 9 nous nous étions pourvus de deux longs barils fortement cerclés en fer , et qui formaient une charge commode pour un chameau.

Cette innovation nous offrit plusieurs avantages : d'abord elle préserva l'eau destinée à notre usage du mauvais goût que lui communiquent trop souvent les peaux, surtout lorsqu'elles sont neuves; ensuite, comme ils étaient fermés par un cadenas dont nous avions la clef, précaution nécessaire contre les Bédouins , qui volent sans scrupule l'eau des voyageurs et en boivent sans prévoyance des quantités prodigieuses , sauf à n'en pas avoir une goutte le lendemain , il nous était possible de faire à nos gens des distributions régulières , proportionnées h la distance des puits et à la longueur des traites,

Ils nous rendirent des services plus signalés encore : il advient parfois que le simoun, en passant sur les caravanes , dessèche entièrement les outres par l'évaporation, et l'on risque alors de mourir de soif, si l'on se trouve loin de toute aiguade ; pareille chose nous arriva , comme on le verra plus tard , dans le vaste désert de Korosko, au centre de la Nu-

/ÔUaUfAL DU DÉSERT, 43

bw ; de quarante-cinq outres d'eau que nous portions avec nous , trente-sept furent desséchées en une seule nuit de kham-sin. Que l'on juge combien 001» dûmes bénir nos bienheureux barils , remplis alors de la meilleure eau du Nil et demeurée parfaitement intacts !

Nous étions restés en arrière, mon compagnon de voyage et moi , afin de jouir plus longtemps de cette verte et fraîche oasis; quand nous rejoignîmes la caravane , les chameaux étaient déjà déchargés et l'on était en devoir d* dresser les tentes dans un endroit , je dois en convenir, parfaitement choisi ; mais il était encore de fort bonne heure, quatre heures à peine : or, comme nous n'étions partis qu'à neuf, cela ne faisait que sept heures de marche, et, en allant de ce train, ce n'est pas un mois, mais deux, que nous fussions restés en route» De plus , c'étaient les chameliers qui avaient jugé à propos de clore la journée de leur propre autorité» initiative que nous ne devons pas leur laisser prendre , surtout au début , sous peine d'être & leur merci durant tout le reste du voyage. Par ces causes, et d'autres semblables , nous les obligeâmes à recharger les chameaux et à continuer la route ; ce qui ne s'exécuta pas sans résistance.

Mon compagnon avait sur moi , ainsi que je l'ai déjà dit, l'avantage de parler arabe, et , à ce titre» il était naturellement chargé du gouvernement maté-

riel de la caravane; nous avions raison dans le fond, mais il eut tort dans la forme et, en véritable Anglais qu'il était, il souleva , par sa maladresse , son arrogance, un orage qui éclata le lendemain matin dans toute sa violence , comme on ne le verra que trop quelques lignes plus bas.

Ce soir donc, au grand mécontentement de nos Bicharis, on fit quelques lieues encore, en remontant l'ouadi qui va se rétrécissant jusqu'à n'être plus qu'une gorge étroitement serrée entre deux murailles de rochers escarpés et stériles. L'eau y devient très - abondante , s'échappe et ruisselle de partout, tantôt fuyant et se brisant à travers les cailloux, tantôt s'épanchant en larges nappes, au point d'envahir tout l'espace et d'intercepter le passage; obligés de marcher au milieu, les chameaux et les chameliers en avaient jusqu'à mijambe. On chemina ainsi jusqu'à sept heures; il était nuit close lorsqu'on s'arrêta, cette fois pour tout de bon.

Le camp fut dressé, non sans peine , sur un terrain inégal et peu approprié à la circonstance , tout hérissé de pierres pointues et de racines saillantes. Les montagnes latérales se rapprochaient tellement leurs bases qu'elles semblaient prêtes à nous rattrapper entre elles , et leurs noirs sommets élevaient au-dessus de nos têtes leur profil abrupt et menaçant, et, on avait essayé de troubler mon repos

par la chimérique appréhension de voleurs imaginaires; j'eus ce soir-là une inquiétude plus sérieuse et mieux fondée : la ran-

cune de nos Bédouins était si visible, que j'étais autorisé à redouter, pour la nuit , les effets de leur humeur vindicative ; on pouvait craindre en effet qu'ils ne profitassent de notre sommeil pour tenter un mauvais coup, soit en s* emparant de nos armes à feu afin de nous dicter la loi , soit en s'en retournant avec leurs chameaux , ce qui nous eût jetés dans un cruel embarras, et ce qu'ils pouvaient faire sans léser en rien leurs intérêts , puisque le prix en était payé d'avance. J'ordonnai donc qu'on fit bonne garde ; mais j'en fus quitte pour la peur : la nuit se passa sans événement.

Lelî.

Le matin, je profitai des premières lueurs du jour pour reconnaître les objets que l'obscurité m'avait dérobés, et pour me rendre compte du site où nous étions campés. Nous occupions une espèce d'Ilot sablonneux , baigné par les eaux du ruisseau , et si étroit , que nous et nos chameaux nous le couvrions tout entier; une seconde caravane, survenant par hasard , n'aurait passé qu'avec la plus grande difficulté, et non sans compromettre notre établissement nocturne. Tout autour gisaient d'énormes quartiers de rocs précipités des hauteurs par on ne

sait quelle convulsion du globe. D'épais arbustes, des boisson» impénétrables, couvraient le pied des montagnes ; le reste du paysage était non-seulement dénué de toute végétation, mais de toute apparence de terre végétale. Le soleil inondait depuis longtemps les hautes cimes, que nous, dans notre basfond ,• nous étions plongés encore dans les demiteintes du crépuscule, et il était déjà fort tard qaaad les premiers rayons nous atteignirent.

Cependant les chameliers n'avaient pas plus l'air de songer au départ que si nous eussions dû camper là toute la journée : tandis que leurs chameaux broutaient tout à leur aise les broussailles d'alentour, ils étaient tous les cinq accroupis sur le sable et* fumaient tranquillement leur pipe de corne ; la pipe est , en voyage , la compagne inséparable du Bédouin. Il est vrai qu'étant arrivés de nuit, il était juste de laisser faire aux animaux leur repas du matin ; mais ils avaient eu grandement le temps d'en toire deux plutôt qu'un , et nos hommes ne bougeaient pas. Il» avaient l'intention manifeste de prendre leur revanche en nous faisant perdre le lendemain le temps que nous avions gagné la veille. Nous eûmes beau donner et redonner l'ordre dn départ, ils n'en tinrent nul compte et firent semblant de n'avoir pas entendu.

Or, comme il n'y a pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre, celui de nos serviteurs euro»

péens qui remplissait les fonctions de factotum ou d'intendant, comme on voudra l'appeler, perdit & la fin patience; ayant habité l'Egypte, où Ton mène â coups de bâton les misérables fellahs , il menaça les récalcitrants de la cravache qu'il tenait à la main. A ce mot la révolte éclata, car les Bédouins ne sont pas des fellahs, et, profondément imbus de la loi du talion , qui est le droit commun du désert, ils rendent cent coups pour un qu'ils reçoivent ; ce dont je les approuve, bien loin de les en blâmer.

L'exaspération fût bientôt à son comble. Le plus animé était un grand beau noir de vingt-cinq à vingtsix ans, fort et taillé comme un gladiateur, un véritable Hercule africain* Il exerçait sur ses camarades une autorité qu'aucun d'eux ne songeait à lui disputer, et marchait toujours en tête de la caravane en brandissant fièrement sa lance. Au mot de cravache, il s'élança sur ses

pieds comme un tigre blessé, et, faisant trois pas vers l'imprudent qui l'avait menacé, il darda sur lui des regards si flamboyants , si terribles, que la cravache lui tomba des mains. Làdessus, il alla droit aux chameaux, suivi de ses quatre compagnons, et déclara résolument qu'ils retournaient chez eux à l'instant même , puisqu'on les traitait comme des esclaves, non connue des hommes libres.

La querelle s'était jusqu'alors concentrée entre eux et nos gens ; en ce moment mon compagnon

de voyage s'en mêla : s'armant d'un pistolet, il déclara qu'il casserait la tête au premier chameau qu'on tenterait d'enlever. Nos Bédouins étant nonseulement les conducteurs mais les propriétaires de ces animaux , une pareille menace les touchait au vif, et leur colère, déjà si violente, ne fit qu'augmenter encore. Il était évident que la querelle allait dégénérer en rixe , et que , des paroles passant aux actes, on allait en venir aux mains.

J'intervins alors à mon tour, recommandant à mon compagnon et commandant à nos domestiques de suspendre les hostilités et de laisser faire le guide Hamed, lequel avait joué pendant toute cette scène le rôle de médiateur, et redoublait en ce moment d'efforts pour ramener au devoir le grand noir et ses compatriotes. Il leur parlait avec véhémence ; mais que leur disait-il? Je l'ignore, et mon compagnon, quoique parlant arabe, ne comprenait pas un mot , car ils parlaient l'idiome corrompu des tribus africaines. Quoi qu'il en soit, et quelque moyen que Hamed employât pour apaiser l'ennemi , il y réussit. Le grand noir fut le premier à se rendre à ses raisons ; son exemple entraîna le reste de l'armée, sans que, de notre côté, l'on eût fait aucune démon-

tration nouvelle. Les chameaux furent ramenés, chargés en silence, et l'on partit sur-le-champ.

Au plus fort de l'altercation , un vol de grues ,

disposées en triangle > était passé sur nos têtes et nous avait salués en passant d'un cri moqueur, comme si elles avaient voulu nous dire, en manière de défi : < Humains présomptueux, vous prétendez franchir l'immensité du désert ; mais avez-vous nos ailes ? Suivez-nous, si vous pouvez. »

Je me promis, pour ma part, de faire mon profit de la scène qui venait d'avoir lieu. La première cause du mal était l'Anglais , qui, par sa morgue et sa gaucherie , avait exaspéré les Bédouins , et nous aurait mis en guerre avec le monde entier ; j'étais donc bien résolu à ne pas souffrir qu'à l'avenir il nous compromit ainsi , et à laisser aux chameliers , dans notre propre intérêt , toute la liberté compatible avec les nécessités du voyage et notre propre dignité. Aussi ne s'éleva-t-il plus avec eux le moindre conflit, et la paix conclue ne fut troublée par aucun nuage. Mais le coup était porté , et les souvenirs de l'ouadi Ouob ne s'effacèrent point de leur mémoire ; ils restèrent froids avec nous durant tout le voyage , et remplirent leur devoir strictement, sans nous témoigner ni attentions ni prévenances.

Le grand noir, en particulier, se montra fort réservé : il continua de marcher, comme par le passé, en tête de la caravane avec son air fier et décidé > sans nous adresser jamais la parole, et, aux stations du soir, il se tenait à l'écart avec ses camarades, sans entrer en communication avec nous ni même avec

nos gens. Je lui savais gré de sa réserve ; son attitude me plaisait : j'aime les hommes qui se tiennent et qui, pleins d'un juste

sentiment d'eux-mêmes, ne laissent ni fouler ni entamer leur personnalité. J'en peux être quelquefois victime ; mais je préfère les inconvénients qui en doivent résulter pour moi au spectacle de la bassesse et de la servilité. Tels n'étaient ni les sentiments ni les idées de l'Anglais : il ne s'exprimait sur le compte du grand noir qu'en termes haineux ou méprisants, ne pouvant absolument comprendre qu'il eût conquis mon estime et que j'en parlasse avec considération.

Cet Anglais m'en rappelle un autre avec lequel je me rendais à cheval de Halaga à Grenade. Devant nous trottait lestement un jeune palefrenier, dont la mission était d'avoir soin de nos montures pendant le voyage et de les ramener ensuite de Grenade à Malaga, L'Anglais avait la prétention de l'appliquer & son service personnel et l'appelait à chaque instant, tantôt pour une chose , tantôt pour une autre. Mais notre Andalous faisait la sourde oreille, et ne détournait pas même la tête , quoiqu'il entendit parfaitement, et l'Anglais de pester contre l'Espagne et les Espagnols. Le jeune drôle en usait tout différemment à mon égard : toutes les fois que je réclamais de lui n'importe quel service , il tournait bride à l'instant et venait à moi au grand galop. Pourquoi cette différence ? Parce qu'au lieu de l'appeler im~

JOUUNAL DU OKSËHT. 51

périeusement : Mozo ! c'est-à-dire garçon ! comme faisait mon compagnon, je lui donnais du caballero y appellation éminemment nationale, qui chatouille agréablement l'oreille de tout Espagnol, quelle que soit sa condition. Les Anglais sont partout les mêmes : le mépris insultant qu'ils affichent pour les inférieurs les fait détester dans tous les pays du monde. Il semble qu'ils

veillent ainsi se dédommager d«s exigences populaires, pour ne pas dire populacières, de leurs élections parlementaires.

Quant au vieux cabir Hamed , dont l'esprit conciliant avait apaisé l'orage du matin, c'était mi bon homme dont je n'eus longtemps qu'à me louer. Son obligeance rivalisait avec son égalité d'humeur, et je trouvai en lui jusqu'au dernier, ou du moins jusqu'à l'avant-dernier jour, non-seulement un guide expérimenté , mais un cicérone complaisant autant qu'instruit. C'est à lui que je dois tous les renseignements géographiques consignés dans ce journal, et qui ne se trouvent, que je sache, nulle part ailleurs.

Il était donc tard quand nous partîmes, neuf heures au moins. Marchant comme la veille dans l'eau même du ruisseau, toujours aussi limpide, aussi abondant, je me plaisais à le voir bondir et scintiller au soleil. On atteignit ainsi, d'assez bonne heure encore, l'extrémité de la vallée, et l'on peut se croire là aux confins du monde, car le mont Atabayah, au pied duquel elle expire, n'est qu'une vaste

muraille à pic, où l'œil ne découvre aucun passage. D'énormes cactus à cinq et six jets , hauts de dix pieds , s'élancent à sa base entre les rochers et laissent échapper, lorsqu'on les blesse, une liqueur blanche qui ressemble à du lait. C'est là aussi que je vis pour la première fois un arbre singulier, dont les feuilles, roides et pointues comme celles de l'ai o es, s'épanouissent en étoiles le long des branches. Je l'ai entendu nommer dans le pays tombah, et je crois qu'il appartient à la famille africaine des euphorbiacées.

L'Atabayah est une montagne de première formation, comme toutes celles que nous avons rencontrées depuis Souakin, et dé-

vouée, comme elles, à la stérilité, à la mort. Ne cherchez pas un arbre sur ses flancs décharnés , vous n'y trouverez pas même une herbe. Nulle semence n'y peut germer \ la vie ne mordit ni ne mordra jamais sur sa dure écorce. Squelette immuable de la création primitive, il est là comme au premier jour. Les siècles ont passé sans jeter aucun voile sur sa froide nudité; des siècles passeront encore sans y laisser plus de trace de leur passage. Les immenses décombres dispersés à ses pieds prouvent qu'il ne fut pas plus que les autres à l'abri des révolutions formidables qui, à d'immémoriales époques, ont bouleversé jusque dans leurs entrailles toutes les régions du globe.

Pourtant il fallait franchir cette infranchissable barrière. On aura l'idée des difficultés de cette entreprise, quand on saura que l'usage est de décharger les chameaux au pied de la montagne et de transporter à dos d'hommes leur chargement, de peur qu'il ne les entraîne au fond des précipices. Mais cette précaution nous fut interdite. On ne put trouver les Arabes qui font, moyennant salaire, ce métier de bêtes de somme ; on eut beau les chercher aux environs, les appeler à grands cris, aucun ne parut. Force donc fut de s'en remettre aux chameaux du transport des bagages , malgré les dangers que présentait ce terrible passage. On n'en vint fc bout qu'en décrivant, pour éviter la roideur des pentes et les corniches par trop étroites, des si-* nuosités infinies. Les animaux peinèrent beaucoup pendant cette montée en zigzag , et les conducteurs peinèrent davantage encore, constamment obligés qu'ils étaient de soutenir les caisses, toujours au moment de rouler, les chameaux avec elles, au fond des abîmes.

Essentiellement approprié par sa conformation aux terrains plats et sablonneux, le chameau se tire fort mal d'affaire sur un

sol montagneux et rocailleux; il s'y montre très- maladroit : les moindres aspérités le déconcertent, et son large sabot, si ferme en plaine, si solide et si sûr au milieu des sables les plus mouvants, n'a aucune

Zk JOURNAL ftU DÉSERT.

prise, glisse et butte à chaque pas sur les rochers.

Mon dromadaire n'était pas plus habile que les autres à se tirer des mauvais pas, et j'en suis encore à me demander comment j'ai pu, perché sur sa bosse, exécuter cette ascension périlleuse sans me casser vingt fois le cou. Bien m'en prit, certes, d'avoir eu deux jours pour m'accoutumer au bât incommode qui me servait de selle; si une pareille épreuve s'était offerte à moi au début de mon apprentissage, mes os, sans nul doute, blanchiraient à cette heure sous le ciel africain. Enfin, l'armée entière atteint, saine et sauve, le sommet du col , et les bagages mêmes n'avaient subi, chose miraculeuse, chose incroyable, aucune avarie*

Cette rude, cette effroyable montée, aboutit à une arête supérieure assez unie, assez facile, mais si étroite qu'on y marche, pour ainsi dire, en équilibre entre deux précipices, deux abîmes, qui tombent à pic des deux côtés à des profondeurs vertigineuses. Au moindre faux pas, vous êtes un homme mort.

A gauche, la vue plonge au loin sur un immense chaos de montagnes de toutes hauteurs, de toutes formes, entassées les unes par-dessus les autres, comme Ossa sur Pélion, et de l'aspect le plus sauvage, le plus désolé. Pas un pouce de verdure n'adoucit l'aridité de ce panorama gigantesque, image

JOURNAL DU oËBEHT; 55

de la désolation. A droite, l'horizon est fermé à une portée de carabine par une autre muraille à pic, en tout semblable à celle que nous Tenions d'escalader, et qui, séparée d'elle par un précipice, forme comme le second étage de cette redoutable montagne. Ainsi, à droite, à gauche, devant, derrière, de quelque côté que l'œil aborde ce paysage âpre et terrible, on ne découvre partout que granit, Dante Alighieri ! que n'as-tu pu contempler cette nature implacable! tu aurais ajouté à ton Enfer un cercle de plus, le cercle de pierre.

Après être monté, il fallait descendre ; or, la descente est plus rude, plus laborieuse encore que la montée, mais, grâce à Dieu, beaucoup plus courte. On passe d'abord à travers un défilé si resserré, que mes mains étendues en touchaient k la fois les deux parois, La pente devient ensuite tellement rapide, que mon dromadaire et moi nous faisions avec l'horizon un angle de quarante degrés, pour ne pas dire quarante-cinq. J'ignore par quel artifice musculaire, par quelle attraction providentielle le malheureux animal parvenait à se tenir sur ses pieds, dans une position si contraire à toutes les lois de la gravitation ; il s'y tenait cependant, malgré ses continuelles glissades et la maladresse de tous aps mouvements. Renversé en arrière, au point que le flot de mon tarbousch lui touchait la queue , je n'en craignais pas moins, & chaque pas, d'être lancé

par-dessus sa tête. S'il en était ainsi pour un dromadaire dont j'étais l'unique charge, qu'on juge ee que ce devait être pour les pauvres chameaux embarrassés de caisses et de barils.

Toutefois on sortit de cette seconde épreuve avec autant de bonheur qu'on était sorti de la première , et la caravane atteignit le fond du précipice en bon état, sinon en bon ordre. La satisfac-

tion était générale, mais nul ne manifesta plus ouvertement et plus naïvement la sienne que le cabir Hamed. Nous lui étions si particulièrement recommandés par l'émir Othman et par Nourreddin-Pacha, qu'il n'avait pas suivi sans une vive inquiétude les phases de cet effrayant passage , sachant trop bien que , s'il nous arrivait quelque accident , la responsabilité en retomberait tout entière sur lui : aussi sa joie était-elle proportionnée aux terreurs par lesquelles il avait passé. Il nous assura, par forme de compensation, que le plus fort était fait, et que, sauf une dernière montée fort bénigne qu'il nous indiquait du doigt, tout le reste du chemin jusqu'à Kassala était uni comme la main. Je pris acte de sa déclaration afin de la lui rappeler au besoin.

Pour prix de tant de fatigues, de tant de dangers, on se trouvait tout d'un coup et comme par enchantement dans un charmant petit vallon, ombragé de beaux arbres, rafraîchi par des sources limpides, et qui semblait nous sourire avec aménité. Quelques

familles arabes y étaient alors campées ; mais il me fut impossible d'apercevoir leurs tentes, cachées sans doute dans les fourrés, et je ne découvris d'au* très habitants que des enfants noirs et nus comme ceux de la veille, et occupés à garder des chèvres et des moutons.

Ce lieu était si frais, si inattendu, que je cédai à la tentation d'y faire une halte ; je m'établis commodément sous un de ces arbres-aloès dont j'ai parlé plus haut, et, tandis que mon dromadaire prenait un repas bien mérité, en tondant de sa large langue les arbres et les arbustes, je me permis la sensualité d'une collation pythagorique , dont je portais toujours avec moi le menu dans un sac de cuir pendu à ma selle. Une eau fraîche et savou-

reuse l'assaisonna mieux que n'aurait pu le faire, en ce moment, le vin le plus généreux,

A peine avais-je exhibé mes petites provisions , que je vis paraître un soldat arrivé du côté opposé, et qui descendit de dromadaire à quelques pas de moi. Il me salua fort poliment; sur quoi je l'invitai à partager mon frugal fröhstiick, offre qu'il accepta avec empressement. Il paya d'ailleurs son écot par une poignée de dattes et en allant traire sans façon une chèvre que son humeur aventureuse avait conduite à sa portée. La rencontre d'un soldat est presque toujours une bonne fortune en voyage, principalement au désert; ce sont des gens de res-

source, aussi fertiles en expédients que peu scrupuleux, il faut bien le reconnaître, dans le choix des moyens.

Mon convive improvisé était originaire de Tunis ; il venait de traverser seul le désert de Taka, porteur d'un message du mudir de Kassala pour le pacha de Souakin. Il me raconta tout cela par signes, langue universelle qui a cours dans tous les pays du monde , et dans laquelle on devient fort expert par l'habitude. La collation terminée, il remonta sur son dromadaire et me quitta pour aller à son tour exécuter en sens inverse la gymnastique dont j'ai raconté plus haut les détails.

J'aurais volontiers passé tout le reste du jour dans ce charmant réduit; mais il me fallut le quitter aussi : la caravane avait sur moi beaucoup d'avance ; j'étais resté seul en arrière , sans même garder Hamed auprès de moi. Je fis donc agenouiller mon dromadaire, que je gouvernais maintenant comme un véritable Bédouin , et, sautant sur son dos aussi lestement que le permet-

tait le grossier engin qui figurait Ja selle, je fis mes adieux, non sans regret , à cette délicieuse oasis.

La nouvelle montée annoncée par Hamed était en effet fort douce, mais fort longue. Je la fis tranquillement sans songer même à presser le pas de ma monture ; je n'étais pas pressé d'arriver. Le ciel était pur, l'air léger; toute la nature était en paix ; et

puis j'étais seul, plongé, sans que rien vint m'en distraire, dans une de ces ineffables rêveries dû voyage, que les voyageurs seuls peuvent comprendre, parce qu'ils les ont seuls connues. Des débris granitiques étaient répandus de tous côtés, mais ne gênaient point le passage , et leur vue n'avait rien d'attristant , car la végétation s'est emparée d'eux ; de vigoureux arbustes en couvrent la nudité.

Parvenu au point culminant de la montée, une magnifique perspective s'offrit à moi tout d'un coup : c'était une «vaste enceinte de montagnes admirables de formes, imposantes par leur masse, et entre lesquelles s'étendait circulairement une plaine profonde, solitaire, silencieuse, à demi noyée dans la double brume du soir et du lointain. Ce paysage, on le voit, était bien peu compliqué; mais sa simplicité même faisait sa grandeur. Il respirait une majesté calme, une solennité mélancolique , ce je ne sais quoi de mystérieux qui ébranle l'imagination et captive la pensée. Désert comme au premier jour, dénué de toute végétation , sans autres habitants que les animaux sauvages qui ont précédé l'homme sur la terre , il réapparaissait comme un épisode, un monument encore intact de la création primitive , quand le globe à peine sorti du néant n'était foulé ni contemplé par aucun être humain.

J'ai vu certes des sites plus beaux ; mais, soit que

l'heure y prêtai, soit que celui-là fut en harmonie avec ma disposition du moment , aucun n'a fait sur moi une si forte impression. Ce ne fut qu'une échappée rapide, un tableau disparu aussitôt qu'entrevu; cependant il est resté gravé dans ma mémoire en traits ineffaçables, et, par un phénomène psychologique difficile à expliquer, il est plus vivant encore au fond de mes souvenirs, plus présent toujours à mes yeux que maints sites admirés, étudiés , détaillés des jours entiers, des mois, des années. C'est un des points lumineux de tous mes voyages, un de ceux qui appellent le plus souvent mes regards dans les ténèbres du passé.

Le pays que nous venons de traverser se nomme Baramou, et il est bien nommé, puisque ce mot signifie en arabe chaos. Mais ici la nature change d'aspect ; on a devant soi une plaine immense , ou pour mieux dire un plateau, qui doit être fort élevé, à en juger par la longueur et la roideur des montées comparées à la brièveté des descentes. Ce plateau est environné d'une double chaîne de montagnes, dont les lignes tour à tour sévères et gracieuses se prolongent à perte de vue jusqu'aux dernières profondeurs de l'horizon. Le nom des principales, dans l'ordre de leur position, est Okom, ib. Un plan doucement incliné conduit :, où, grâce à un sol ferme et uni, mon e init de lui-même au trot. J'eus bien-

tôt rejoint la caravane, non sans en avoir rencontré plusieurs chargées de nattes de palmier qui se fabriquent au Soudan et vont approvisionner le marché de Souakin.

Si pressés, la veille, de s'arrêter, les chameliers , ce jour-là, prolongèrent d'eux-mêmes la marche bien avant dans la soirée,

quoique la journée eût été certes fort rude et fort laborieuse. Après une traite de douze heures , on vint camper à l'abri de quelques bouquets d'arbres dans un lieu nommé Gabab, ou peut-être Ghaba, nom qu'on donne en Afrique au désert boisé. On ne dîna qu'à minuit. Une heure après je me retirais dans ma tente , encore tout ému , tout palpitant des événements , des sites, des mille impressions de ces douze heures si bien remplies.

Il était difficile, à coup sûr, qu'elles le fussent mieux ; et c'est précisément cette multiplicité, cette variété d'émotions de tous genres concentrées en un tour de soleil , qui m'ont fait dès ma première jeunesse aimer si passionnément la vie nomade, vie d'aventure et d'imprévu que j'ai préférée toujours à toute autre. L'existence sédentaire est contre nature : elle énerve tous les organes, amollit toutes les fibres, détend tous les ressorts. L'homme n'est pas fait pour prendre racine comme un végétal, ni pour s'engraisser à l'étable comme un animal. L'esprit s'éteint dans l'immobilité, comme un flam-

beau privé d'air; le cœur s'y pétrifie sous épaisse rouille des habitudes.

Ah ! combien sont plus salutaires au corps comme à l'âme le mouvement, l'activité du voyage , ses incidents toujours renaissants, ses impressions toujours nouvelles, ses privations même , ses tristesses, car il en a, ses fatigues et jusqu'à ses dangers ! Où éprouve-t-on mieux ses forces physiques et ses forces morales? Où développe-t-on mieux par un exercice continuel toutes ses facultés? Où sent-on mieux, en un mot, la vie dans toute sa plénitude ? Ausai le confessé-je avec sincérité, aujourd'hui que ma vue aux trois quarts éteinte , et qui le sera de* main tout à fait, me condamne au repos et me ferme tous les horizons , mon regret le

plus poignant, dans les ténèbres qui me pressent, n'est pas de ne pouvoir plus lire, plus écrire, condition pourtant bien dure , c'est de ne pouvoir plus voyager, Que de fois , au coin du foyer monotone où je suis doué désormais, je me répète en soupirant ces beaux vers du Dante ;

Ne dolcewa di figlio , ne la pietà

Del vecchio padre, ne 'l debito amore

Lo quai dovea Pénélope far lieta 7 Vincer potèr dentro da me l'ardore

Gh' i' ebbi a divenir del monde esperto

E degli vfcii umani e del valore ; Ha misi me per l'alto mare aperto,

JOURNAL DU DÉSEft?, 63

SoJ con un legno, e con quella compagaa Picciola dalla quai non fui deserto'.

Childe-Harold, le sombre voyageur du xix* siècle, n'eût certes pas mieux ditque le fier proscrit du xiv.

Le 18.

Ce matin, pour ia seconde fois depuis mon départ du Caire, le ciel était nébuleux et le soleil voilé, Un vent impétueux agitait nos tentes et las arbre* semés alentour. C'étaient, pour la plupart , des mi* mpsas groupés et serrés étroitement les uns contre les autres, par bouquets de trois ou quatre, comme s'ils voulaient se prêter un appui mutuel contre des ouragans dont leurs troncs tordus et «tourmentés n'attestent que trop l'irrésistible violence.

Le sol autour d'eux est sablonneux, et si mou qu'on y enfonce jusqu'à la cheville. Tout cela composait un ensemble assez morne, et je passai là, j'en dois con* venir, une matinée fort maussade, blotti contre un arbre qui me défendait mal du vent et du sable. Il

était décidé qu'on ne partirait qu'à, midi , d'abord pour laisser prendre aux chameaux un repos qu'ils avaient assurément bien gagné la veille au rude passage de l'Atabayah ; ensuite parce qu'il était

Infmjo , cant. XXVL

nécessaire d'aller faire de l'eau à un puit# éloigné de plusieurs milles, et qui, par parenthèse, en donne d'excellente.

Le sable mouvant sur lequel on avait passé la nuit n'est qu'une zone étroite qu'on eut bientôt franchie ; après quoi le terrain redevient ferme et facile : de vastes bancs de granit à fleur de terre forment comme un pavé naturel et rappellent les larges dalles des anciennes voies romaines. La plaine a d'ailleurs la même physionomie que le jour précédent, si ce n'est que les montagnes latérales , s'écartant de plus en plus , sont à peine encore visibles , et la 'plaine n'en paraît que plus

étendue.

D'abord clair-semés, les arbres se multiplient jusqu'à former, non plus des bosquets, mais desbois. Il doit y avoir en cet endroit beaucoup d'eau pour entretenir une verdure si luxuriante ; pourtant je n'en vis point, ce qui nous était indifférent pour- le quart

d'heure, puisque nous nous en étions approvisionnés le matin même au puits de Gabab.

Nous avons traversé, depuis Souakin, plusieurs natures de déserts, qui chacun , y compris ceux des plateaux et ceux des marines, a son nom particulier parmi les Bédouins : le désert herbeux , le désert pierreux et montagneux , le désert buissonneux, le désert de terre enfin. Nous entrons main-

tenant dans le désert boisé , le plus agréable de tous, en attendant le désert épineux et le désert de sable, le seul que se représentent les imaginations européennes, et qui est le désert par excellence. Les Arabes de cette partie de l'Afrique le nomment Atmour.

Un nouveau camp d'Arabes était fixé là, au moins pour le moment, mais si bien caché sous ces épais ombrages , que je n'aperçus à travers les troncs qu'une seule butte construite en nattes; d'habitants , pas l'ombre. Il devait y en avoir, pourtant , puisqu'il y avait des habitations. En cherchant bien, je finis par découvrir des moutons et des chèvres gardés, comme ceux de là veille, par des enfants; toujours des enfants. Où donc se tenaient les hommes, et que faisaient-ils ?

Nous avons besoin de vivres frais; j'envoyai à la découverte Hamed, dans l'espoir qu'il nous rapporterait du pain, dont nous manquions, et l'un des moutons que j'avais aperçus. Mais il revint les mains vides ; personne n'avait rien voulu lui donner ni lui vendre, pas même du lait. On se méfiait de nous, nous prenant pour des Turcs, et Ton croyait notre argent faux.

La seule monnaie qui ait cours dans ces contrées est Vécu ou talari d'Autriche , à l'effigie de Marie- Thérèse , lequel vaut jus-

qu'à vingt-huit piastres. Le gouvernement autrichien en frappe à cet effet avec

le coin et le millésime du temps, sans le plus léger changement, et en conservant intacte aux pièces nouvelles l'apparence des anciennes , sous peine de les rendre suspectes aux Bédouins et de les discréditer à leurs yeux. Gela explique comment on voit en circulation tant de pièces neuves et brillantes qui portent la date d'un siècle. Nous eûmes beaucoup de peine à nous défaire, même à SouaJrîn, qui pourtant est une ville de commerce, des guinées que nous avions apportées de Djeddah, et nous n'en serions pas venus à bout si le trésorier de la douane n'eût consenti à nous les changer à perte.

Je m'étais établi, pour attendre le retour de Hamed, sous un magnifique mimosa, dont mon dromadaire broutait, comme l'herbe la plus tendre, les formidables épines. Le silence était aussi profond, la solitude aussi complète que si j'eusse été à cent milles de tout lieu habité, et cependant j'étais entouré d'êtres vivants qui me regardaient sans aucun doute, s'ils ne se montraient pas. Tout à coup, je crus entrevoir, et je vis en effet bientôt distinctement, une femme voilée qui se glissait furtivement entre les arbres, et que certainement la curiosité féminine attirait vers moi. Je feignis de ne la point voir, afin que, enhardie par mon immobilité comme elle l'était déjà par ma solitude, elle ne conçût aucune défiance et s'approchât de moi de plus en plus. Malheureusement, Hamed revint en ce moment-là

de sa mission manquée, et sa brusque présence fit évanouir la mystérieuse apparition :

Et fugit ad salices, et se cupit au te videri.

Admirez le prestige d'un voile et la puissance du mystère ! je ne doutais pas, et personne à ma place n'eût douté que cette femme ne fût jeune et jolie. Oui sait ? peut-être n'était-ce qu'une vieille Bédouine édentée qui me venait demander l'aumône.

Furieux de l'inhospitalité de ces sauvages, indignés de leurs soupçons, nos gens s'en fussent de grand cœur vengés , et se disposaient à prendre de force le mouton qu'on ne voulait nous vendre ni pour or ni pour argent. Je m'opposai à cet acte d'autorité qui sentait la rapine. D'abord , l'honneur européen parlait en moi; jaloux de le conserver intact, je ne voulais pas qu'on pût dire après moi et à cause de moi que les chrétiens étaient des forbans et ne valaient pas mieux que les Turcs. De plus, je craignais d'ameuter contre nous les naturels, qui, bien qu'invisibles, pouvaient être nombreux, et qui auraient eu pour eux le bon droit, peut-être aussi la force. Par tous ces motifs, on se passa, jusqu'à une meilleure occasion, des vivres frais qu'on avait espérés, et, poursuivant sa marche à vide, la caravane sortit trop tôt de la région boisée pour rentrer dans un pays sec et découvert.

J'avais marché douze heures dans cette plaine interminable sans y découvrir la moindre aspérité, le plus léger mouvement de terrain ; mais ici elle est coupée transversalement par une chaîne de collines pierreuses au milieu desquelles s'ouvre un défilé, visiblement pratiqué aux époques neptuniennes du globe par les eaux du déluge, d'un déluge quelconque, quand ces plateaux, aujourd'hui si secs, étaient des lacs encaissés entre les montagnes, comme ceux de la Suisse. La configuration du pays donne presque à cette hypothèse les caractères de la certitude, et nous trouverons sur notre route plus d'une preuve à l'appui.

Le défilé franchi , on pénètre dans une nouvelle plaine qui n'est, à proprement parler, que la continuation de la précédente, et lui ressemble en tout, sauf que les montagnes ne s'y voient plus et que l'horizon n'est fermé par rien. Cet espace sans bornes, véritable océan de terre, a l'aspect mélancolique de tout ce qui n'offrant à l'œil aucune limite, aucune prise, éveille invinciblement dans l'âme le sentiment toujours triste de l'infini.

Une rencontre que je fis au pied des collines n'était pas propre à dissiper ma tristesse : c'était une caravane déjeunes esclaves des deux sexes, qui, arrachés violemment, à peine au sortir du berceau, à leur patrie, à leur famille, allaient à travers le désert accomplir dans quelque ville d'Egypte ou d'A-

rabie leur lamentable destinée. Condamnés à une servitude éternelle, dépossédés, avant d'avoir vécu, des conditions , des motifs , des causes de la vie, trivendi causas , comme dit un grand poète, ils n'ont devant eux que la souffrance et la dégradation.

Venus des profondeurs du Soudan et de l'Abyssinie, ils marchaient depuis bien longtemps, tantôt à pied jusqu'à l'épuisement de leurs forces, tantôt montés deux, trois , jusqu'à quatre ensemble sur un même chameau , et ne recevaient que la nourriture strictement indispensable à leur misérable existence.

Chacun d'eux représentait pour leur propriétaire un capital qu'il n'entendait pas assurément perdre, mais qu'il voulait rendre le plus gros possible en réduisant à leur extrême limite les frais d'entretien. Si quelqu'un de ces malheureux succombe à la fatigue, on creuse un trou dans le sable pour l'enterrer à la hâte , si même on prend ce soin , et l'on passe outré, sans s'embarrasser

que les hyènes, ces goules du désert , viennent ou ne viennent pas exhumer et dévorer leurs tristes dépouilles.

Noirs et entièrement nus, c'étaient presque tous de jolis enfants, dont la physionomie respirait l'intelligence. Ils me regardaient passer avec de grands yeux étonnés, et une curiosité mêlée d'inquiétude se peignait sur tous leurs traits. Les jeunes filles étaient presque toutes jolies, et promettaient, pour

leur malheur, de le devenir bien plus encore: presque toutes avaient un profil régulier, de grands yeux noirs expressifs , des cheveux longs et soyeux, les extrémités fines et tous les membres gracieusement attachés. Aucune n'avait plus de huit à neuf ans, et, quoique dans un âge si tendre, elles approchaient, vu la douceur, la précocité du climat, de leur époque nubile. Les grossiers Jellabs ne se souciaient pas qu'elles l'eussent atteinte ou non ; tous, quoiqu'ils affirment le contraire pour donner à leur marchandise plus de relief et plus de valeur, abusent pendant le voyage de ces victimes infortunées, avant même que le permette la nature.

Lorsqu'on songe que cet horrible trafic d'êtres humains se perpétue de génération en génération , depuis six mille ans , dans les mêmes contrées, par les mêmes moyens , à travers tant de religions diverses, on se demande ce que viennent faire sur la terre ces créatures dévouées à toutes les misères, et en voyant le mal, que dis-je? le crime si profondément enraciné , invétéré parmi les hommes, on relègue tristement au rang des rêves irréalisables icibas le règne de l'amour et du droit.

Brumeux toute la matinée, le ciel avait peu à peu dépouillé ses voiles et repris sa sérénité, son éclat. Le soleil, au terme de sa

course, brillait au bord de la plaine comme un volcan , et la sillonnait , l'inondait de longues traînées de lave ardente» Enfin il

parut s'abîmer sous terre, comme ailleurs il plonge au sein des flots , et sa disparition laissa après lui cet immense vide , cette indéfinissable tristesse dont les animaux eux-mêmes et jusqu'aux plantes ne peuvent se défendre, dans cet effrayant abandon ; je dis effrayant , car s'il arrivait qu'un matin le soleil ne reparût pas, que deviendraient les créatures? et qu'est-ce qui prouve, après tout, quand il se couche, qu'il se lèvera le lendemain? *

Au crépuscule, le désert devint épineux, au grand dommage de l'ample burnous dont la fraîcheur du soir m'avait forcé de m'envelopper, et qui , accroché au passage, éprouva plus d'une avarie. On fit halte à six heures , après six heures de marche , et l'on campa au milieu des épines.

Le 19.

Le soleil se leva derrière un grand cône isolé dont un des pans , coupé à pic , tombe brusquement à angle droit du faite à la base, tandis que l'autre, conservant sa forme primitive , en descend gracieusement par un plan incliné. Ce caprice, cet accident de la nature , n'est pas heureux et produit un effet déplaisant. L'inégalité de deux lignes dont l'essence est d'être égales est choquante à l'œil , viole et blesse toutes les proportions. J'éprouvais à cette vue un sentiment désagréable , presque pénible , un véri-

table malaise, et je me demandais : Qu'est-ce donc que la symétrie? Ne pourrait-on pas la définir en disant qu'elle est à l'œil ce que la mesure est à l'oreille? Mais le type, le principe en sont-ils en nous, ou n'est-elle que le résultat de l'habitude? Ne serai-

telle pas plutôt une loi innée et comme le reflet icibas de l'ordre éternel ?

Montesquieu, dans Y Essai sur le Cfaût*, et saint Augustin, dans son livre De la véritable religion*, ont dit là-dessus des choses excellentes. Parlant de l'exemple d'un palais , d'un temple , d'un parterre, le premier remarque avec beaucoup de justesse que la symétrie facilite les vues d'ensemble , mais que si elle plaît dans un objet unique et vu isolément, elle devient fastidieuse et dégénère en monotonie, dès qu'on l'applique à plusieurs objets successifs. Il conclut spirituellement en comparant un bâtiment qui n'aurait qu'une aile ou deux ailes inégales à un homme qui n'aurait qu'un bras ou l'un des deux plus court que l'autre.

Mais Montesquieu s'arrête au fait sans remonter à la loi; l'évêque d'Hippone porte plus haut son vol et se livre à des considérations d'un ordre plus élevé ; ce qui ne l'empêche pas de faire des observations pratiques aussi ingénieuses que délicates sur ce qui

J. Chap. vi.

Chap. xxx

distingue l'artiste de l'artisan, sur l'art d'imitation comparé à l'art créateur, sur la routine et l'initiative. Passant de là à la symétrie, il en expose trèssubtilement les effets , les plaisirs , et arrive à cette conclusion, que la loi des proportions, qu'il appelle loi de l'égalité, n'est pas arbitraire, mais nécessaire, éternelle ; que le point de comparaison en cette matière est hors de nous, et que

l'âme ne juge de la perfection ou de l'imperfection des choses matérielles qu'en vertu d'une lumière supérieure à elle. Ce qui revient à dire que la symétrie est une loi divine.

Les grands buissons d'épines au sein desquels nous avions passé la nuit vont s'éclaircissant par degrés , et finissent par laisser la plaine nue et entièrement découverte : si bien que, voulant faire une courte halte au milieu du jour, je dus m'estimer heureux de -rencontrer un arbre chétif et maladif, le seul qu'on découvrit dans toute la plaine ; mais il donnait si peu d'ombre contre un soleil déjà brûlant, et un abri si insuffisant contre un vent impétueux des plus incommodes, que je n'y restai pas longtemps. Des masses de quartz blanc d'un beau grain gisaient tout autour.

Ce plateau, nommé Tabalah, et qui n'est toujours que la continuation du premier, est d'un aspect fort monotone , et l'horizon en est plat de tous les côtés. Longtemps invisibles, les montagnes com-

mencent enfin à reparaître , se rapprochent insensiblement , se rejoignent et dressent au milieu de la plaine, comme pour intercepter le passage, un mur de granit tout à fait inaccessible. On le franchit pourtant sans aucune difficulté, au moyen d'un nouveau défilé nommé Garakoun, et qui, de même que le précédent, a dû être ouvert violemment par les eaux diluviennes. Il donne entrée au vaste pays de Langay, qui s'étend au sud à plusieurs marches de chameau.

On campa aux premières étoiles, après une journée assez fade, sans arbres , sans eau , sans rencontre, sans émotions d'aucune sorte, et par conséquent sans souvenirs. Une quantité immense de bois mort couvrait la terre autour de nous. Nos gens en profi-

tèrent pour allumer un feu cyclopéen qui brûla toute la nuit. Les chameliers, qui continuaient , le grand noir à leur tête , à faire bande à part depuis la scène de l'Ouadi-Ouob, en firent autant de leur côté à quelque cent pas de nous, et ce double incendie tint à une distance respectueuse les chacals et les hyènes.

J'eus en sortant de ma tente un spectacle inattendu , une surprise bien faite pour racheter l'insignifiance et l'ennui du jour précédent. Devant moi se dressait, courant à l'est et se développant sur

une échelle immense, une magnifique chaîne de montagnes d'un style admirable, et telles que je n'en avais vu ni n'en devais voir dans tout ce voyage. Leur nom est Sabadinah. Assez éloignées pour que la distance les teignit en bleu , elles sont assez près cependant pour que le regard les embrasse dans tous leurs détails , sans rien perdre de l'infinie variété de leurs formes. Je ne saurais mieux les comparer — c'est dire assez la grâce et la majesté de leurs lignes — qu'aux monts de la Sabine , et le pic isolé du Soracte y est représenté par un vaste cône , également isolé , qui domine toute la chaîne. Il n'est pas jusqu'aux noms , Sabadinah et Sabina, qui n'aient entre eux une singulière analogie. Le second est en effet contenu tout entier dans le premier, et l'on pourrait croire, en ne jugeant que sur cette étrange apparence , qu'il en est une simple contraction. Gomme ici la dérivation n'est pas admissible, il est plus naturel de supposer que les deux mots ont une origine commune , et qu'ils ont leurs racines dans une langue primitive, aujourd'hui perdue, mais dont les débris survivent dans toutes celles qui l'ont suivie et sont nées d'elle. En rabaisant mon regard de ces splendides hauteurs sur la plaine , je la vis couverte d'une énorme quantité de troncs morts , quelques-

uns encore debout, mais la plupart renversés, écrasés les uns sous les autres, tous blanchis, desséchés, calcinés

par le soleil , et qu'on prendrait pour les ossements de quelque forêt détruite. C'étaient ces tristes dépouilles qui avaient alimenté les feux, que dis-je? les incendies de la nuit, et leur présence en cet endroit est d'autant plus frappante qu'on n'y découvre pas un arbre vivant. Il n'y a que des buissons épineux.

Une promenade matinale faite aux environs du camp , à travers ces épais massifs tout hérissés d'aiguillons formidables, me prouva, et j'en étais épouvanté, combien il est facile de s'y perdre; car, dispersés au hasard , séparés les uns des autres , ils ont tous la même forme, le même aspect, et, hauts de huit à dix pieds , interceptent de tous côtés l'horizon. Le lieu s'appelle Saganib , du nom d'un puits voisin. Il était, à ce qu'il paraît, du goût des chameaux, et ils s'y trouvaient si bien qu'on eut grand'peine à les réunir pour le départ. Ils jouaient à cache-cache , avec les chameliers , de buisson en buisson : pour un qu'on attrapait, il s'en échappait trois , et courez après ! Comme ils étaient une quinzaine et leurs conducteurs seulement cinq , ils avaient la partie belle, et jamais on n'aurait réussi à rassembler ce troupeau indocile, si le guide Hamed et nos gens eux-mêmes après lui ne se fussent mis en campagne. Enfin l'on partit, mais Dieu sait à quelle heure !

A quelques centaines de pas , j'aperçus un petit

troupeau de chèvres dont la présence ne m'étonna pas; le voisinage du puits, d'où elles revenaient sans doute , la rendait naturelle , et il est probable que leur gardien était caché derrière quelque buisson; mais ce qui me surprit, c'est que plusieurs, au

lieu d'être blanches, étaient de couleur fauve , phénomène qui s'expliqua bientôt. Les chèvres blanches s'approchèrent familièrement de la caravane ; les autres , au contraire , s'enfuirent de toute la vitesse de leurs jambes et disparurent en un instant. C'étaient des gazelles qui , étant venues , à ce qu'il paraît, rendre une visite à leurs quasi-sœurs du désert, n'avaient pas jugé à propos d'attendre la nôtre.

Nous avions depuis quelque temps devant nous deux grandes pyramides de granit semblables à celles de l'Ouadi-Ouob ; nous trouvâmes entre elles un nouveau cimetière disposé comme l'autre, et que nos Bédouins traversèrent avec une insouciance tout aussi peu révérencieuse. Ici le pays change entièrement de caractère , et ces deux pyramides semblent placées là comme deux bornes gigantesques pour marquer ce changement dans la nature. On se rappelle que la vallée d'Ouob a un vestibule absolument pareil.

Nous avions quatre jours durant traversé successivement trois larges plateaux ouverts > spacieux, presque partout solides, nus tous les trois , à

l'exception de l'oasis de mimosas, isolée au milieu du deuxième, et des buissons d'épines clair-semés dans les autres. Maintenant nous pénétrons dans un étroit vallon , pressé par deux montagnes , couvert d'un sable très-fin , d'une blancheur éblouissante, où croissaient de toutes parts de magnifiques palmiers de l'espèce appelée doum. Les autres, ceux que l'on connaît en Europe , et dont le tronc nu jusqu'au faite, comme le fût d'une colonne, est couronné d'un large éventail de verdure , sont les dattiers proprement dits , et qui seuls produisent le fruit qui leur donne son nom. Le palmier-doum , au contraire , n'en porte pas ,

ou du moins ne donne qu'un fruit incomplet, avorté, qu'on ne saurait manger. Sa forme est entièrement différente : de grosses branches latérales partent à angle droit de chaque côté du tronc, et, se bifurquant elles-mêmes, n'ont qu'un petit bouquet de feuilles à leur extrémité. Je ne puis mieux donner l'idée de ces longues tiges nues et divergentes qu'en les comparant aux antennes de quelque insecte monstrueux.

On pourrait croire que des arbres ainsi faits par la nature doivent ne donner que bien peu d'ombre; ils en donnent , au contraire , beaucoup , parce que étant groupés d'ordinaire en bouquets et très-rapprochés , leurs branches s'entrelacent les unes dans les autres , enveloppées et urnes entre elles par d'é-

normes plantes parasites qui s'enroulent alentour comme des serpents , et retombent en guirlandes de tous côtés. Les troncs sont de plus entourés de jeunes pousses à larges feuilles, qui s'élancent jusqu'à l'aisselle des premières branches , et forment au pied de l'arbre des massifs de feuilles impénétrables.

Rien n'est plus habitable qu'un tel séjour ; mais était-il habité? Je devais croire le contraire à la solitude , au silence dont j'étais environné. Nous n'a* vions, depuis Souakin, aperçu que des enfants, comme si un charme magique eût rendu les hommes faits invisibles. Ici je n'aperçus pas même des enfants, quoique j'entendisse leurs cris dans le lointain, comme dans cette forêt enchantée des bords du Rhin , où l'oreille des voyageurs était de tous côtés frappée de voix mystérieuses , sans que leurs yeux découvrirent jamais personne. L'incantation se prolongea , et je marchai longtemps , sans faire aucune rencontre, au sein de cette oasis enchantée dans toutes les acceptions du mot.

Toutes les fois qu'on voit au désert une végétation aussi luxuriante que celle-là, on est certain de trouver de l'eau, et de fait, on ne tarda pas à trouver un puits, le Bir-Ouado, entièrement désert comme tout le reste. La caravane s'y arrêta pour faire abreuver les chameaux , qui depuis trois fois vingtquatre heures n'avaient pas bu. Pendant ce temps,

je gagnai du pays et m'allai remiser à l'ombre des acacias. Là enfin le charme se rompit.

A peine étais-je installé dans cette retraite qu'un homme parut brusquement, comme sorti de dessous terre, et, venant droit à moi, me présenta du lait dans un joli vase en feuilles de palmier tressées, et tellement serrées qu'il n'en laissait pas échapper une goutte. Cette première apparition fut suivie d'une seconde , d'une troisième , et, en quelques instants, je me vis entouré d'une douzaine de gaillards dont le plus petit avait cinq pieds huit pouces , tous nus comme les diables de Michel-Ange, et plus noirs qu'eux. Leurs traits d'ailleurs étaient réguliers, leurs cheveux fort peu crépus , tous leurs membres parfaitement découplés. J'avais voulu voir des hommes; mon vœu était exaucé.

Bien que je fusse entièrement seul en ce moment» la présence des naturels ne m'inspira pas la moindre inquiétude : aucun n'était armé, et leurs yeux n'annonçaient qu'une bienveillante surprise. Le lait qu'ils m'apportaient prouvait assez d'ailleurs leurs dispositions hospitalières; c'étaient évidemment des amis. Rangés en cercle autour de moi, les uns debout, les autres accroupis sur les talons, ils attachaient et promenaient sur toute ma personne des regards ébahis , et m'adressaient des questions dont leurs gestes , science où les Arabes sont passés maîtres, me faisaient mieux que leurs paroles,

inintelligibles pour moi , comprendre l'objet. Qui étais-je ? D'où venais-je? Où allais-je ? Voilà les trois problèmes qu'ils se posaient et dont ils me demandaient la solution. Hamed , qui me rejoignit en ce moment, arriva juste à point pour satisfaire leur curiosité.

Mes curieux visiteurs étaient des Adendoas, grande tribu arabe qui , passant la mer Rouge il y a plusieurs siècles , est venue s'établir dans ces déserts • ancienne demeure des Troglodytes. Ces nouveaux venus mènent, à bien peu de choses près, la même vie que les habitants primitifs de la contrée, qui elle-même n'a pas changé d'aspect, et je ne les crois pas , quoique mahométans , beaucoup plus avancés que les Troglodytes dans la civilisation. Avec la religion de la mère patrie , ils en ont conservé les usages, notamment le Fhar, cette loi du sang qui est le droit commun de tous les Arabes, et que ceuxci poussent, comme on va le voir, jusqu'aux dernières limites de la barbarie.

Lef Koran lui-même a consacré ce sanglant usage : « La peine du talion, dit-il, est écrite pour le meurtre. » Mais il ajoute , comme correctif, que la vie d'un homme peut être rachetée au moyen d'une indemnité payée à sa famille par le meurtrier ; et Aboubékrou, le premier interprète du livre saint des musulmans, fixe cette indemnité à cent chamelles pour un homme libre. Mais les Adendoas acceptent

rarement le marché, qui d'ailleurs est facultatif; il faut du sang à leur vengeance pour l'assouvir. Le meurtrier tombe-t-il entre les mains des parents de sa victime, ils le couchent, le garrottent sur un angareb, et tandis qu'ils l'entourent, en célébrant leur capture par un festin de réjouissance, on coupe la gorge au patient de manière que son sang coule goutte à goutte, jusqu'à la der-

nière, dans un vase où chacun des convives va boire à son tour. Le supplicié ne pousse pas un cri, pas une plainte, et les bourreaux sont si acharnés à leur proie, si enivrés de leur affreux breuvage, qu'ils n'en laissent rien perdre, et qu'on ne pourrait dire d'aucun d'eux ce que Dante dit d'Ugolin :

La bocca sollevô dal fiero pasto.

De telles scènes seraient, à coup sûr, mieux à leur place dans l'Enfer du poète florentin, que dans le paradis de verdure qui leur sert de théâtre.

La guerre de représailles n'étant point déclarée , grâce à Dieu» entre les naturels et moi , je n'avais rien de funeste à craindre de la part de ces sanguinaires exagérateurs de la loi du talion, et j'étais aussi en sûreté au milieu d'eux que si j'eusse appartenu à leur propre tribu. L'hospitalité, non moins sacrée à leurs yeux que la vengeance, couvre l'étranger, même infidèle, d'une égide inviolable.

L'oasis, à mesure qu'on s'y enfonce» devient plus fraîche, et si touffue que c'est bientôt une véritable forêt. Les palmiers-doum se multiplient , se pressent, s'entrelacent les uns dans les autres. Près d'eux s'élèvent à chaque pas des mimosas gigan* tesques et une variété de pin dont j'ignore le nom, mais que j'appellerai pin chevelu , parce que son feuillage long ôt fin comme des cheveux retombe de toute part et presque jusqu'à terre, comme la verte crinière d'un Triton. Plus bas entre les troncs croissent et s'em-mêlent des arbustes de toute espèce, l'euphorbier , le tamarix, le henné avec ses petites baies rouges, le ferula, le ricin, qui serait au besoin le mûrier du désert , et cette magnifique plante à lait, nommée ochar, asclépiade gigantesque, qui pour fruit porte une

vessie verte. Plus bas encore poussent des herbes vivaces , les unes fermes et droites sur leur tige, les autres traînant sur le sol qu'elles couvrent d'un moelleux tapis.

Ces hautes murailles de verdure se rapprochent tellement en quelques endroits, que mon dromadaire ne 6'y frayait qu'avec peine un passage, et les grands arbres s'arrondissent en dômes si épais, si impénétrables au soleil , même à la lumière, que je marchais par instant dans une obscurité complète. Les flancs nus et rougeâtres du mont Garatàb qui court d'un côté ne sont visibles que par échappées, à travers les rares éclaircies du fourré. Du côté

opposé s'ouvrent des fonds ténébreux où l'œil ne peut rien saisir. Un ruisseau coule en murmurant sous les ombrages.

Partout, dans les arbres, dans les arbustes, jusque dans l'herbe même, voltigeaient, sautillaient, frétilaient, sans s'effaroucher de ma présence, les oiseaux les plus variés, les uns rouges, avec les ailes noires, les autres noirs , avec le bec et les pieds blancs ; ceux-ci couleur de feu, ceux-là couleur du ciel, plusieurs de l'or le plus éclatant, quelques-uns pareils à des émeraudes de la plus belle eau ; et puis c'étaient des merles bleus, des palombes aux plumes d'argent , des perdrix gris-perle aux pattes jaunes , des nuées de tourterelles, des pintades enfin, nommées ici poires de Pharaon. Tout cela chantait, gazouillait, gloussait, roucoulait. Qu'ajouterai-je ? Il n'est pas jusqu'à la corneille qui venait troubler par son vol sinistre et son croassement de mauvais augure les ébats joyeux et le joyeux ramage de cette volière libre et brillante. J'allais oublier le roi du concert, le roi des bois, le rossignol en un mot, ce classique bulbul des poètes orientaux, dont les

amours avec! la rose font depuis des siècles les délices des harems.

Cette oasis s'appelle Tkif, nom bien sec, bien dur, et que son manque absolu de grâce , d'harmonie, rend à coup sûr bien peu digne de baptiser un lieu si charmant. Je cheminais avec une lenteur calcu-

lée, au plus petit pas de mon dromadaire , et songeant si peu à le presser, que je le trouvais encore trop rapide , puisqu'il m'éloignait de cet incomparable Elysée ; j'aurais voulu ne le jamais quitter. Pour y rester le plus longtemps possible, je fis dresser le camp de fort bonne heure , me promettant de ne le faire lever, le lendemain , que fort tard.

On fit halte dans une clairière couverte d'un sable fin, au bord même du ruisseau. D'un côté nous étions protégés par une chaîne de collines, entièrement cachées derrière un épais rideau de palmiers; de l'autre côté, l'horizon s'ouvrait pour nous laisser voir une seconde chaîne de collines fuyantes qui, au soleil couchant, passèrent, par des dégradations insensibles , du rouge le plus vif au bleu le plus pâle et le plus vaporeux.

Au crépuscule, tous les oiseaux se turent, tous allèrent s'abriter pour la nuit sous la feuillée. Je n'entendis plus que le roucoulement lointain d'une tourterelle attardée mêlé au cri sec et triste d'un k'ta qui s'était perché sur ma tente. Mais l'un et l'autre cessèrent bientôt, et, succédant aux mille bruits, aux mille mélodies de la journée, un silence profond, solennel, s'empara des bois. Le flambeau du jour une fois éteint tout à fait , les voiles du firmament tombèrent pour- laisser enfin voir au fond des espaces les innombrables flambeaux de la

nuit. Pour un soleil perdu, on en retrouvait des milliers.

Quel site ! quelle soirée ! quelle nuit ! Pour en mieux jouir, j'avais fait placer ma tente à l'écart, de manière à ce que les bruits de la caravane ne parvenant pas jusqu'à moi , je pusse m'abandonner tout entier h mes pensées, à mes rêves, si vous voulez, et me remémorer, sans que rien troublât mes souvenirs, toutes les impressions par où j'avais passé. Jaloux de prolonger par une veille inaccoutumée une journée si bien commencée et si bien finie , je ne pouvais me résoudre à m'enfermer dans ma tente, et je m'étais couché au seuil sur mon tapis de voyage, l'oreille et l'œil ouverts sans rien entendre, si ce n'est le murmure du ruisseau, ni voir autre chose que les étoiles du ciel.

Je veillais encore que la caravane, y compris l'Anglais , dormait depuis longtemps d'un sommeil profond. Étranger, inaccessible à toutes les émotions qui m'avaient ébranlé et m'ébranlaient encore, celui-ci n'éprouvait, ne voyait rien. Pourquoi donc voyageait-il ? Il voyageait pour voyager, pour additionner des milles, pour dire à son retour que, même an désert, il avait dîné tous les soirs et s'était fait la barbe tous les matins. S'il lit jamais ces pages, il se dira sans nul doute : « C'est étrange, j'y étais et je n'ai rien vu, rien entendu de tout cela! » A quoi Ton nourrait répondre, si l'on était méchant, parce

verset de l'Évangile : « Vous avez des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre. » Mais pourquoi faire de la médisance à son endroit ? Ce ne serait pas la peine d'avoir quitté les salons de Paris. Laissons-le dormir en paix, et, si vous m'en croyez, lecteur, vous imiterez son exemple, si pourtant vous ne dormez déjà. Bonsoir.

Le 21.

L'Aurore d'Homère avec ses doigts de rose, ^oSoSaxxuXoç 'Hwç, ouvre les portes de l'Orient, et son premier sourire rend la voix aux forêts, qui sortent du silence en sortant de l'obscurité. Tous les chants interrompus, suspendus par la nuit , recommencent plus éclatants, plus joyeux : ce n'est qu'un transport d'allégresse dans toute la nature. Le matin est riant et gai comme tout ce qui commence ; le soir est mélancolique comme tout ce qui finit : l'un est l'espérance ; l'autre n'est plus que le souvenir.

Ma tente fut en un instant couverte d'oiseaux de toutes couleurs, de toute grandeur, qui venaient curieusement faire connaissance avec cet objet nouveau pour eux et dont la blancheur les attirait; ils m'entouraient sans défiance jusqu'à la portée de la main, et, plus familiers que les pierrots de nos villes, me chantaient leurs plus jolies chansons. Des oiseaux de proie de la plus grande espèce, éperviers

et milans, planaient pourtant dans la nue, d'une colline à l'autre : mais la présence de ces terribles ennemis ne paraissait leur inspirer aucune inquiétude ; ils n'en chantaient que plus gaiement. Soudain un coup de feu partit. Tout se tuj, au même instant, et l'essaim mélodieux prit sa volée, plus surpris qu'effrayé d'un bruit qu'il n'avait sans doute jamais entendu. Envoyant étinceler au soleil levant tous ces brillants plumages , on eût dit un écrin de pierreries éparpillé dans l'air.

Qui donc avait ainsi troublé la fête ? C'était le cuisinier Gasparo, qui, plus touché des intérêts de sa cuisine que de la confiance des oiseaux et du calme des bois, s'était mis à chasser pour occuper utilement la matinée. Je lui reprochai sa barbarie sacrilège; à

quoi il ne répondit, homme positif par excellence, qu'en me montrant de loin deux poules de Pharaon tombées du même coup sous le plomb mortel et destinées au déjeuner. Un second coup enrichit le dîner d'une perdrix. Mais la confiance était détruite entre nous et les hôtes des bois. Us ne vinrent plus se poser sur ma tente, et restèrent ensevelis dans leurs retraites les plus cachées.

Ce que n'avaient pu faire les vautours, un cuisinier l'avait fait. L'homme porte avec lui, partout où ses pas le conduisent, la terreur et la mort. Ses be-* soins ne sont qu'un prétexte ; il trouve un furieux plaisir à répandre le sang des animaux, pour se dé-

dommager de ne pouvoir répandre impunément celui de ses semblables. Voilà tout l'attrait de la chasse , dernier souvenir et dernier vestige de l'état sauvage dans les sociétés civilisées. Je crains bien qu'un grand chasseur d'animaux ne devienne dans l'occasion un grand chasseur d'hommes. L'histoire des rois serait là au besoin pour le prouver.

Cette mystérieuse , cette incompréhensible loi de destruction, qui est la loi de l'univers, épouvante l'imagination , plonge l'esprit , quand il la creuse , dans les abîmes du doute, sinon du désespoir. Eh quoi ! la vie d'un être est-elle donc fatalement la mort d'un autre, et ne sauraient-ils exister ensemble ? Du fond des mers aux plus hautes régions de l'air, le fort détruit le faible pour se nourrir de sa substance. Les grands poissons dévorent les petits. L'oiseau de-proie, armé pour le combat, dévore l'oiseau sans défense, qui dévore lui-même l'insecte plus faible. que lui. Plaines et montagnes, forêts et prairies, la terre entière n'est qu'une vaste arène de carnage, et, jusque dans les dernières profondeurs du dernier désert, la gazelle jnoffensive est déchirée par

la griffe des lions et des panthères. Le meurtre est partout; partout le sang coule à flots intarissables. La fleur qui ravit nos yeux et qui exhale de si doux parfums n'est elle-même qu'un champ de bataille où des armées d'animalcules invisibles sont toujours en guerre, et, si vous regardez au micro-

scope une goutte d'eau, vous y découvrez des infiniment petits qui se dévorent les uns les autres.

Mais de tous les destructeurs d'ici-bas, le pire est l'homme. Instrument de mort , exécuter de l'implacable loi qui ensanglante le globe et qu'il étend sur toute la nature, plus sanguinaire en l'appliquant que les bêtes de proie les plus féroces , perfectionnant, raffinant par l'intelligence leur aveugle et brutal instinct, il dévore la création tout entière sans rien respecter, il tue pour tuer : il tue par la guerre , il tue par les lois , jusque-là qu'on a fait du bourreau la clef de voûte de l'édifice social. Et lorsqu'un Dieu voulut racheter, sauver l'humanité condamnée, il dut lui-même inonder le Calvaire de son propre sang.

Ayant dès la veille décidé qu'on partirait tard, je passai les premières heures de la matinée , heures si fraîches et si calmes, à l'ombre des palmiers qui protégeaient notre camp. Le pied en était couvert d'épaisses broussailles et de fourrés impénétrables tout remplis de tourterelles. D'énormes lianes dont les nœuds étaient si rapprochés qu'ils se touchaient presque, comme les grains d'un chapelet gigantesque, grimpaient le long des troncs, jusqu'à l'extrémité des branches les plus hautes, et, serpentant, se balançant de l'une à l'autre , retombaient de toutes parts en élégants festons.

Cette belle oasis continue encore quelque temps ,

moins belle pourtant qu'à son début. On y marche, comme dans la partie haute de la vallée d'Ouob, dans l'eau extravasée du ruisseau , la dernière eau courante que je dusse voir de longtemps. Entr'ouvert un instant, à la place même où nous avions campé, l'horizon se referme bientôt; mais bientôt aussi par malheur les arbres commencent à s'éclaircir et finissent par disparaître entièrement. Là commence une côte longue et rocailleuse , au sommet de laquelle s'ouvre un immense plateau encore plus sec et plus déboisé.

A l'exception d'une nouvelle caravane chargée de nattes, nous n'avions fait aucune rencontre ni même entrevu aucun indigène , petit ou grand , depuis la visite que j'avais reçue la veille au puits Ouado. Je manquerais à toutes les lois de la reconnaissance si j'omettais de dire que mes noirs visiteurs avaient alors ajouté au lait qu'ils m'avaient donné un mouton dont Gasparo s'était emparé, et un chevreau que j'avais abandonné à nos chameliers, bien qu'ils nous tinssent toujours rigueur, le grand noir principalement.

Moins constant que lui dans sa rancune, un de ses compagnons, nommé Abdallah, avait cependant renoué quelques relations diplomatiques avec nous, soit en adressant la parole à nos domestiques , soit en nous rendant à nous-mêmes quelques petits services. Le mouton ci-dessus mentionné, prévoyant le

sort qui lui était réservé , suivait d'assez mauvaise grâce la caravane , et Gasparo se donnait beaucoup de mal pour l'y contraindre. Abdallah lui vint en aide', et , quand l'heure suprême eut sonné pour le pauvre animal, il s'offrit pour remplir les fonctions de sacrificateur, exécution qu'il consumma , à l'entrée du plateau , avec autant de dextérité que peu d'humanité. Il reçut

pour sa peine une portion notable de la victime et l'aila fraternellement partager avec ses camarades qui, tout en nous boudant, acceptaient néanmoins nos cadeaux. Le grand noir seul n'y toucha pas.

Avec quel regret ne fis-je pas mes adieux à l'Éden

enchanté qu'il m'avait fallu quitter si tôt , et quel triste contraste n'offrait pas avec cette ravissante nature l'aride paysage qui lui succédait! Pas un arbre ; à peine ça et là quelques maigres épines au milieu des focailles; partout des pierres; partout la stérilité. Le cadre de ce tableau désolé est une double chaîne de montagnes aux flancs décharnés , aux crêtes déchiquetées , sans harmonie , sans majesté, sans grâce. De loin en loin surgissent à l'horizon quelques pyramides en granit rouge ainsi que les précédentes, et qui servent de jalons, de points de repère aux guides pour s'orienter.

Quelle fut ma surprise de rencontrer au milieu de cette plaine morte et déserte une troupe de femmes à âne qui portaient de l'eau , celles - ci dans des

outres, celles-là dans de grandes jarres en terre placées devant elles sur le cou du baudet ! Gomme elles étaient toutes voilées, ou se voilèrent du moins à notre approche, je ne saurais vous dire si elles étaient jolies. Mais à en juger par l'élasticité de leurs mouvements , par le timbre argentin de leur voix , la plupart étaient jeunes. Bien qu'absolument seules , elles cheminaient gaiement, sans témoigner la moindre inquiétude ; elles n'avaient , en effet , à craindre aucune insulte. Les Arabes ont le respect des femmes. Ceux qui depuis longtemps émigrés en Afrique ont dégénéré des mœurs primitives de leurs ancêtres et sont devenus plus rudes ,

plus farouches , ceux-là même , dis-je , partagent encore ce sentiment chevaleresque avec leurs frères de la mère patrie. Avec des Turcs, les choses se fussent passées autrement, et si nous avions eu avec nous les bachi-bozouks par qui le pacha de Souakin voulait nous faire escorter, je n'aurais pas répondu de l'honneur des voyageuses.

Dans les tribus du désert, ce sont presque toujours les femmes , comme j'en avais la preuve sous les yeux , qui sont chargées du pénible soin d'aller chercher l'eau, et souvent elles vont fort loin, et voici pourquoi- Les puits étant tous les jours encombrés par les troupeaux et les chameaux qu'on y mène boire , les Bédouins évitent de s'établir trop près d'eux , pour n'être pas incommodés par un

voisinage si tumultueux et si bruyant. D'un autre côté , ils font généralement un mystère aux étrangers de la position exacte de leurs aiguades et craindraient , par conséquent , de la leur révéler en campant trop près d'elles. Ne leur adressez jamais de questions directes k ce sujet ; tous n'en obtiendriez que des réponses évasives ou mensongères. L'eau est leur première richesse, et c'est par là seulement qu'ils sont vulnérables. S'emparer, en guerre, des puits d'une tribu , c'est la réduire à merci ou l'obliger à chercher ailleurs un établissement ; aussi en cache-t-on soigneusement la place à l'ennemi, jusque-là qu'on en couvre l'orifice de pierres et de branchages afin qu'il ne les découvre pas. Un voyageur pourrait ainsi périr de soif sur un puits, sans se douter qu'il a la vie sous ses pieds.

Après les femmes, que nous eûmes bientôt dépassées, on fit une autre rencontre. Une petite caravane s'avancait vers nous, sans qu'il nous fût encore possible de distinguer quelle sorte de

gens ce pouvait a»™ t,,,» h coup nous Yimes i es hommes qui la mettre pied à terre précipitamment, i chameaux et baudets, ils se sauvèrent bes dans les rochers les plus voisins. A 1e, aux armes que nous portions, surîcheur de notre peau , ils nous avaient i Turcs envoyés dans le pays pour lever)r l'état militaire est en telle exécution

parmi tous les habitants du pays, que ceux-ci avaient tout abandonné , tout sacrifié pour sauver leur personne. Ils ne sortirent de leurs cachettes et ne revinrent à leurs bêtes que lorsqu'ils nous virent bien loin.

Cet incident burlesque fut pour moi un trait de lumière. Je compris dès lors pourquoi dans tous les lieux habités nous n'avions aperçu que des enfants. Nous prenant sans doute aussi pour des recruteurs turcs , les hommes se cachaient ou fuyaient à notre approche, et c'est ainsi que sans nous en douter nous répandions l'épouvante autour de nous. L'escorte de Noureddin-Pacha nous eût donc été bien inutile.

La journée se passa presque tout entière à traverser cette plaine maussade et fastidieuse. Une petite et assez maigre oasis de doums la termine , suivie d'une descente égale en longueur, en aspérité, à la montée opposée. Ce plateau monotone était enfin franchi. Vient ensuite un défilé , puis encore une oasis, l'ouadiKanananordi, à l'entrée duquel on passa la nuit dans une enceinte de collines fort agréables. Le camp n'était pas dressé qu'un vieux berger nous apporta du lait , sans qu'on pût découvrir le troupeau qui l'avait donné , et Gasparo nous servit un dîner de Lucullus , grâce au mouton de la veille et au gibier du matin. Retiré sous ma tente , j'eus beaucoup de peine à m'endormir : il me semblait entendre autour de moi les vagissements lamenta-

m JOURNAL DU DÉSERT.

blés d'enfants abandonnés : c'étaient les chacals qui
hurtaient dans les ténèbres.

Le même berger qui nous avait apporté du lait le soir nous en
apporta le matin, le tout pour l'amour de Dieu. Me voulant pas
être en reste avec lui , nous lui fîmes cadeau d'une poignée de ta-
bac qui le rendit parfaitement heureux et nous valut de sa part
des bénédictions infinies. Il nous promit de prier Allah pour nous
et nous recommanda, tout infidèles que nous étions, à la garde
du Prophète. Quant à son troupeau, il ne nous fut pas plus pos-
sible de le voir ou de l'entendre que la veille.

Il y avait à quelque distance , mais hors de la
route , un puits Bir-Hamachnaod , que le cabir Ha-
med désirait visiter, soit pour en reconnaître le site
exact, soit pour toute autre raison dont il ne jugea
pas à propos de me faire la confidence, quoique
j'eusse ou parce que j'avais voulu l'accompagner
dans son excursion. Les Arabes portent leur défiance
naturelle dans les choses les plus insignifiantes.
Comme nous devions faire un long détour, la cara-
"""" *TM 1 * "" "hemin direct et nous partîmes seuls.
:s bientôt sortis de l'ouadi, qui est fort

icoup moins long que son interminable

abanordi. On est à peine dedans qu'on

ors. Il nous fallut tout d'abord gravir

par une pente escarpée, puis redescendre, par une pente encore plus rapide , une colline pierreuse et nue, du pied de laquelle on commence à découvrir, au bout d'une vaste plaine de sable, le puits en question, ou du moins un bouquet d'arbres qui en indique la place.

Il pouvait être dix heures, précisément l'heure où l'on mène boire les troupeaux. Il en arrivait de tous les côtés , conduits par les noirs Troglodytes de ces déserts ; il n'y avait que des moutons, très-peu de chèvres et pas une vache. Quelques femmes voilées se rendaient- également au puits , montées sur des ânes, munies d'outrés ou d'amphores , et tout aussi seules que celles que nous avions rencontrées e jour précédent. Ce qui me frappa le plus dans cette

pastorale africaine , c'est le silence profond qui y régnait : les femmes trottaient sans mot dire ; aussi muets qu'elles, les bergers ne chantaient, ni ne poussaient aucun cri ; pas une chèvre, pas un mouton ne bêlait : on . eût dit que tous ces êtres doués de mouvement étaient privés de la voix.

L'occasion était belle pour faire boire nos dromadaires ; mais ils avaient bu la veille à Tkif ; il ne fallait pas les gâter ni leur donner de mauvaises habitudes. Devenus exigeants, ils n'auraient pu à l'avenir supporter la soif. D'ailleurs les chameaux ïie boivent normalement que tous les deux ou trois

jours, vont jusques à quatre sans trop de peine , et ?59 g

souvent , en voyage , ils sont privés d'eau bien plus longtemps. Nos dromadaires ne burent donc pas ce jour-là. La reconnaissance du vieux guide fut bientôt terminée. Il se contenta de faire le tour du puits une ou deux fois, examina le pays environnant, principalement les montagnes , échangea quelques mots avec les pasteurs, voire avec les femmes ; et cela fait, nous repartîmes au grand trot pour rejoindre la caravane, qui, pendant ce temps, devait avoir pris sur nous beaucoup d'avance.

Ge jour-là , le premier jour du printemps , une température de 34 degrés au-dessus de zéro inaugura la saison nouvelle» A midi, je me trouvais dans une plaine sans limites visibles , parfaitement plate, couverte dans toute son étendue d'un sable aride et brûlant. Le ciel était d'un bleu pâle, comme cela arrive dans les grandes chaleurs , et l'horizon voilé d'une vapeur blanchâtre. Le soleil à son zénith dardait d'aplomb sur nous ses rayons les plus dévorants.

Coiffé , pour en éviter le contact immédiat , d'un épais tarbousch sous lequel je portais une takia de piqué blanc , j'avais de plus la tête enveloppée tout entière , y compris le visage , d'un keffieh moitié soie , moitié coton , qui ne laissait paraître qu'un œil ; encore cet œil était-il protégé par un verre bleu contre l'éclat miroitant du sable. Le reste de mon costume était des moins compliqués : une blouse et un caleçon de toile en faisaient tous les frais. Celui

du kabir était plus ample encore et composé d'une pièce de calicot dont il faisait ce qu'il voulait * tantôt s'en ceignant les reins, tantôt la drapant en écharpe; en ce moment il s'en couvrait la tête comme d'un voile.

Nous trottions ainsi côte à côte , armés , lui de sa lance , moi d'une innocente cravache » au milieu d'un silence que nul être vivant ne pouvait troubler, puisque nous étions seuls, absolument seuls 9 dans cette solitude immense. Étouffé par le sable , le pas de nos deux dromadaires ne rendait lui-même aucun son. Hamed, pour passa: le temps, se mit à chanter une cantilène arabe composée de deux ou trois notes qu'il répétait des heures en* ières # toujours la même et toujours avec la même intonation» J'eusse fait volontiers ma partie, si j'avais de la voix , et dans ce cas j'aurais pu chanter une chanson villageoise que ma nourrice me chantait tous les soirs pour m'endormir :

Ahl qu'il fait chaud dans cette plaine 1 Le soleil y brûle en tout lieu Gomme un feu.

Seulement je n'aurais pu ajouter comme la chanson:

Prends ta serpette et moi la mienne,

vu qu'il n'y avait pas à faucher, je ne dis pas un épi, mais un brin d'herbe.

Tout à coup, 6 miracle! j'aperçois.... devinez quoi?... Un arbre, oui, lecteur, un arbre, mais un seul , et sous cet arbre , qui?... l'Anglais occupé à fumer sa pipe et à déguster une tasse de moka. La confection de la précieuse liqueur

Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire,

incombait naturellement à Gasparo , en sa qualité de cuisinier ; mais comme il la préparait à l'européenne, et que nous la préférons à l'arabe , nous avons chargé de ce soin un de nos domestiques indigènes , qui s'en acquittait fort bien ; et ce n'était pas une sinécure, attendu que nous prenions du café plusieurs fois

par jour. Je tins donc compagnie à l'Anglais , au moins quant au café , car pour la pipe , je ne fumais en Orient , contrairement à l'usage universel , que pendant les visites où la politesse m'en faisait une obligation.

Cet arbre unique semble avoir été planté là pour indiquer le milieu de cette zone torride : il nous fallut , pour en sortir, marcher trois heures encore, juste le temps que j'avais mis à parvenir jusque-là , en tout six heures. La seconde moitié de la plaine est aussi nue , aussi aride que la première , et ne fut pas moins brûlante. On atteignit enfin quelques palmiers qui en marquent l'extrémité. Tout près d'eux on traverse un troisième cimetière abandonné , comme les deux premiers , à la garde du Prophète.

Des pierres brutes , placées sur les tombes, en défendent seules les silencieux habitants contre l'horrible appétit des chacals et des hyènes» Là s'élève la belle montagne Hamboulîb, derrière laquelle le soleil se couchait en ce moment, et dont la masse imposante nous fermait le passage. Ne pouvant la franchir, on la tourne, comme en mer on double un cap ; mais ce mouvement de circonvolution s'exécute facilement, grâce à une descente fort douce et si commode qu'on la prendrait pour une grande route, chose entièrement inconnue dans toute l'étendue du désert. Arrivé au bas qu'il était nuit close, je rejoignis enfin la caravane dont j'avais été séparé tout le jour, et que je trouvai déjà campée dans un bois de palmiers , au pied de la montagne. Autant la journée avait été chaude , autant la soirée fut fraîche. Une brise bienfaisante et vivifiante balançait la cime des arbres et en agitait les larges feuilles comme de grands éventails déployés dans l'air. De pâle et voilé qu'il était aux heures de la grande chaleur, le ciel

avait repris son azur foncé , et d'innombrables étoiles en émaillaient l'immensité.

Le 23.

Endormi par Je bruit harmonieux du vent dans les hautes cimes des palmiers, je fus réveillé par les

premiers bégayements des oiseaux qui saluaient le jour naissant. Bien que ce fût le même ramage et le même plumage que l'avant-veille àTkif, ces nouveaux chantres ailés du matin étaient moins nombreux , moins taries, et firent sur moi moins d'impression. Qui aurait pu, sans succomber, rivaliser avec un souvenir si vif et si récent? Il faut dire aussi que la faune africaine, en ce qui concerne les oiseaux , n'a ni la richesse ni la splendeur de celle de l'Amérique méridionale, notamment du Brésil. J'ajoute que ce bois lui-même, si précieux que soient tous ceux qu'on rencontre au désert, ne pouvait , en aucune manière , soutenir la comparaison avec l'incomparable oasis à laquelle j'avais dû des émotions si douces. Ici , les arbres sont moins touffus , plus rares , et des éclaircies fréquentes livrent passage aux rayons du soleil. Déracinés ou cassés par les ouragans , de gros troncs renversés gisent de tous côtés, déjà recouverts, pour la plupart, par les pousses vivaces et les hautes herbes qui croissent autour d'eux , cadavres des bois , comme a dit Brébeuf , ensevelis dans des tombeaux de verdure. Ce lieu se nomme ouadi Araft. A quelque distance est un puits, et le mont Hamboulib était si près qu'on aurait cru pouvoir, en étendant la main , le toucher du doigt.

Nous eûmes deux visites: ce furent d'abord quatre jeunes garçons de bonne mine H âgés de douze à

quinze ans, qui, attirés par la curiosité, vinrent rôder autour de noire camp. On leur en fit les honneurs avec politesse et l'on répondit à toutes leurs questions. Us n'étaient , comme tous les Arabes, ni hardis ni timides, et la fierté du nomade, le plus fier des hommes , se lisait déjà dans leurs yeux. Ils habitaient un camp voisin caché derrière les palmiers, et ayant aperçu le nôtre en allant au puits , ils n'avaient pu résister à la tentation , bien naturelle à leur âge , de voir de près des étrangers. Nous nous séparâmes fort contents les uns des au* très , et nos jeunes Bédouins , j'en suis sûr, parlent encore de nous , comme je vous parle moi-même d'eux aujourd'hui.

Vinrent ensuite trois voyageurs montés sur des dromadaires, et dont l'un, couvert d'une robe blanche et d'un turban blanc , avait l'air d'un personnage. Peut-être était-ce le cheik de quelque tribu de la grande famille des Âdendoas. Il mit pied à terre devant ma tente et je le fis asseoir sur mon tapis en attendant la pipe et le café , qui bientôt arrivèrent. C'était un homme dans la force de l'Age , d'un noir très-foncé , avec des yeux très-vifs, des dents très-blanches, en un mot un fort beau Bédouin. Il portait sous le bras l'oreiller de bois que les Soudaniens , comme les Abyssins , ne quittent jamais , usage qu'on retrouve jusque chez les sauvages du Nil blanc. Une épée droite qui attira

mon attention pendait à sa ceinture. La poignée, montée en cuivre, était en forme de croix , comme le gladius des anciens Romains ; mais la lame était beaucoup plus longue, sinon plus large, et ressemblait exactement à nos épées à deux mains du moyen âge , armes , au surplus , dont les Arabes usent encore dans leurs guerres.

Et, à ce propos, je vais vous dire une chose qui vous paraîtra peu croyable , comme elle me le parut à moi-même, et qui cependant est parfaitement vraie :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Plusieurs de ces grandes épées remontent au temps des croisades et ont appartenu à des chevaliers chrétiens. Les armes de leurs anciens propriétaires , gravées sur la lame, sont encore reconnaissables après tant de siècles. Tombées de ces vaillantes mains et ramassées sur les champs de bataille par les Sarrasins , ces formidables épées ont dû passer de père en fils dans les familles qui les avaient acquises ou conquises, et s'y sont conservées avec ce respect traditionnel , cette religion des souvenirs , qui de tout temps régnèrent chez les Orientaux. On en trouve encore aujourd'hui même à acheter au fond de ces tribus reculées , et elles atteignent un prix considérable. Il n'est pas rare d'en voir payer jus-

qu'à deux cents talaris, plus de mille francs, somme énorme pour un pays si pauvre. Telle pouvait bien être Tépée du visiteur inconnu ; lui-même l'affirmait, ctt, en l'examinant de près, on reconnaissait dans sa vétusté tous les caractères d'une antiquité sinon historique, du moins fort respectable.

A peine sorti du bois et de l'ouadi Araft , on re-> trouve la désolation , une désolation pire que celle qui la précède. Le sol n'est même plus égal ni sablonneux : il devient pierreux, et, couvert de détritrus de rocher tranchants et piquants , il s'écorche, s'effondre, se ravine profondément. Ce n'est partout que des hauts et des bas. On commence par serrer de très-près un mont rocailleux , fracturé comme à plaisir par le marteau d'un cyclope. On traverse

ensuite des gorges sèches, étroites, des fonds brûlants, des monticules plus brûlants encore, et ces monotones alternatives durent des heures et des heures. Il est superflu d'ajouter qu'il n'y a pas trace de végétation. Enfin je découvris un palmierdoudoum, et comme j'avais une longue avance sur la caravane , j'allai me reposer sous son ombre ; l'Anglais imita mon exemple.

Lorsque la caravane arriva, nous fûmes bien surpris de la voir enrichie d'un gros mouton qui la suivait d'assez mauvaise grâce. D'où provenait cette nouvelle recrue? A cette question chacun se tut; l'embarras de tout le monde était visible. En con-

fessant nos domestiques, nous apprîmes enfin qu'ils l'avaient eux-mêmes enlevé au passage d'un troupeau que nous n'avions point vu. Ce sans -façon nous choqua fort : ne voulant pas laisser après nous la réputation de larrons et de détrousseurs de troupeaux, nous fîmes impérativement reconduire à son légitime propriétaire le mouton dérobé, et nous chargeâmes de cette restitution , en lui payant libéralement sa course, Abdallah, celui de nos cinq chameliers qui avait cessé de bouder et qui remplit sa mission avec fidélité, non sans admirer une action pourtant si simple.

Ce pays se nomme Magouar. Une colline sèche nous conduisit de là sur un plateau qui ne Tétait pas moins, sauf deux étroites zones de palmiers, dont il est coupé transversalement à quelques milles l'une de l'autre. À l'est, l'horizon n'a pas de bornes; il est fermé de l'autre côté par une longue chaîne de montagnes hérissées de dentelures, derrière lesquelles le soleil couchant disparaissait et reparaisait tour à tour, comme un ballon de feu chassé horizontalement par le vent. La nuit venue, je me trouvais seul avec Hamed , fort en arrière de la caravane, qui avait repris les

devants. Le vieux guide chantonnait, en trottant devant moi , sa cantilène accoutumée, sans en varier plus qu'à l'ordinaire les intonations monotones. Tout à coup il se tut , et, à la manière dont il regardait de côté et d'autre, je

compris qu'il doutait de. son chemin, ou du moins de eelui qu'avait pris la caravane. Il se faisait tard, et nous aurions dû l'avoir déjà rejointe ; mais on n'apercevait, on n'entendait rien.

Kassala étant au sud-ouest de Souakin, nous avions, en quittant cette dernière ville , pris la direction du sud, en inclinant insensiblement vers l'ouest, inclinaison qui, à partir de la veille au soir, était devenue plus prononcée. Le kabir n'était guidé dans sa marche ni par la boussole, car il n'en avait pas, ni par le soleil qu'il ne consultait guère; il ne Fêtait que par la routine. Ayant fait plusieurs fois ee voyage et ses souvenirs étant sûrs, il avait dans sa mémoire un conducteur infailible. Ne marchant pas la nuit, il n'avait pas besoin, eomme ses confrères en usent en pareil cas, d'interroger, pour s'orienter dans les ténèbres, la position des étoiles. Depuis neuf jours que nous étions en routé , il n'a* vaît pas hésité une seule fois, et avait répondu sans incertitude à toutes mes questions. Son hésitation, sans m'alarmer beaucoup, me fit néanmoins réfléchir sur la possibilité de se perdre au désert, et à ee propos je me rappelai un danger pareil, mais bien plus sérieux, couru par un voyageur de mes amis dans un désert des environs d'Aden.

Voyageant seul avec un guide du pays, et abandonné par lui, j'ai oublié pourquoi, il se trouva perdu dans l'immensité des sables, n'ayant pour

toutes provisions qu'une outre d'eau suspendue à la selle de son dromadaire. Que devenir? que faire? dans quelle direction chercher son salut? Il tint conseil avec lui-même et s'arrêta au meilleur, à l'unique parti qu'il eût à prendre : c'était de retourner en arrière, dans l'espoir que le vent n'aurait pas encore effacé ses propres traces, et que les suivant pas à pas, il pourrait regagner le dernier lieu habité qu'il avait quitté. Il tourna donc bride aussitôt, vu qu'il n'avait pas une seconde à perdre , et l'instinct de son dromadaire le servit mieux que ses propres yeux dans cette recherche palpitante, où la moindre erreur devait le conduire à une mort inévitable.

A peine avait-il été seul, qu'une nuée de corbeaux était venue tournoyer sur sa tête et presque fondre déjà sur lui, comme sur une proie qui ne pouvait leur échapper. Ils ne l'abandonnèrent plus et l'escortèrent jusqu'au bout de leurs croassements sinistres. Ce qui l'épouvantait le plus, me disait-il, c'était la pensée qu'à la moindre faiblesse due à la fatigue, à la faim, au désespoir, ces affreux oiseaux lui dévoreraient les yeux, car c'est toujours par là qu'ils commencent. Cette horrible perspective doublait ses forces, soutenait son courage, et il eut le bonheur, son dromadaire aidant, de sortir sain et sauf de cette redoutable épreuve. Peu d'hommes, assurément, ont vu la mort d'aussi près, et quelle mort !

Je n'avais, grâce à Dieu, rien de semblable à craindre : l'honnête Hamed était incapable d'un si odieux abandon; et quant à nous perdre ensemble, la chose était impossible. Si je l'avais vu un moment incertain, ce n'était pas sur nous, car il connaissait parfaitement sa route, mais sur la direction qu'avait prise la caravane, dont rien encore n'annonçait le voisinage. Il était évident

qu'elle avait dévié dans l'ombre, sans quoi nous l'eussions atteinte depuis longtemps. J'eus alors l'idée que, profitant de l'absence du guide pour satisfaire une rancune dont il nous faisait si peu mystère, le grand noir avait perdu volontairement la caravane, dans l'intention de se sauver pendant la nuit avec ses camarades et ses chameaux. J'avais là une mauvaise pensée, et de plus, j'en demande pardon au grand noir, c'était une supposition calomnieuse. Il avait bien, en effet, dévié de la ligne droite, mais à son insu et trompé par les ténèbres.

Dès que Hamed eut deviné la vérité, il imita l'exemple du voyageur égaré dont je viens de raconter l'aventure, je veux dire qu'il s'en rapporta à l'instinct de nos deux dromadaires, bien convaincu que leur flair les conduirait infailliblement sur la piste de leurs compagnons. La chose arriva comme il l'avait prévue. En moins d'une heure nous avons rejoint la caravane, qui, sans même se douter de son erreur, était campée sous

un bouquet de palmiers, et donnait déjà fort tranquillement.

A peine sauvé d'un danger, je tombai dans un autre. Le sol était creusé autour du camp de trous profonds que l'obscurité rendait invisibles, et dans l'un desquels je me laissai choir en gagnant ma tente. Je devais me tuer dans la chute ; j'en fus quitte pour un poignet luxé. La douleur fut vive aux premiers moments ; mais, après quelques jours d'engourdissement et de gêne, la main froissée reprit de soi-même la liberté de ses mouvements.

Un fekih ou santou vint s'accroupir à côté de nous pendant le déjeuner, dont il prit naturellement sa part. Il portait une chemise bleue et un turban blanc. D'où sortait-il ? Était-il comme nous en voyage, ou habitait-il quelque camp voisin ? C'est ce qu'il

me serait impossible de vous dire, attendu que nous ne lui demandâmes pas ses affaires.

Les fakih's sont les lettrés, les clercs du désert. Ce sont eux qui écrivent les versets du Koran que le» Bédouins portent pour amulettes «ux bras et au rame on le verra plus tard, les re. L'écrivain reçoit pour sa cent (les Bédouins n'en ont , de la farine ou du doura, et

JOURNAL DU DÉSERT. lit

autres provisions de première nécessité. Us vivent donc littéralement de leur plume. Ces saints personnages sont loin d'avoir le fanatisme brutal des marabouts mogrébins. Leurs habitudes sont douées, leurs mœurs pures, et ils jouissent d'une considération méritée. Fort peu sont assez riches pour posséder un Koran tout entier ; mais ils s'en procurent quelques feuillets qu'ils relisent sans cesse , et dont ils tirent les versets qui constituent leur gagne-pain.

Nous ne tirâmes pas grand'chose de notre convive , quoiqu'il témoignât un grand désir de nous être utile, voire agréable , nonobstant notre qualité d'infidèles. Nous lui fîmes quelques petite cadeaux, du tabac, du sucre, du biscuit, dont il se montra trèsreconnaissant, et en échange desquels le bonhomme nous eût de grand cœur copié le Koran d'un bout à l'autre. Les chameliers t de leur côté , y compris le grand noir, lui baisèrent respectueusement la main ; mais, comme tous étaient pourvus d'amulettes» il ne fit point affaire avec eux : son écritoire resta pendu* à son cou dans une complète oisiveté.

Ce pays s'appelle Ouéïdi et n'offre qu'un médiocre intérêt. Le plateau continue, coupé comme la veille, de distance en distance ,

par d'étroites zones d'arbres assez maigres et dont l'ombre claire n'était qu'un bien faible rempart contre un soleil toujours plus ardent. Le thermomètre, déjà si élevé les deux

jours précédents , avait encore monté et marquait 35 degrés au-dessus de zéro. Contre ma coutume, je marchais avec la caravane, ou du moins fort près d'elle, et Ton cheminait dans un profond silence,* car tout le monde avait chaud, tout le monde avait soif; hommes et bêtes étaient sur les dents :

L'équipage suait, soufflait, était rendu.

Qu'on juge avec quel plaisir on atteignit, au plus fort de la chaleur, une oasis, mais une oasis véritable et digne en tous points de ce nom un peu prodigué ! Ombragée de palmiers énormes et d'épais mimosas, elle était de plus enrichie d'un vaste puits, le Bir Gadamaïb , assiégé en ce moment par des trou-* peaux.

Bien que la caravane, qui partait toujours tard, ne s'arrêtât pas d'ordinaire pendant la journée, elle contrevint ici à ses habitudes, sans opposition de notre part , parce que chacun avait besoin de reprendre haleine, et que, ce puits passé, nous avions devant nous deux grandissimes journées de sable, sans eau et sans arbres. Il était bon par conséquent de prendre- ses précautions et de faire en outre ses provisions. Les chameaux burent tout leur soûl; les chameliers en firent autant, car , allant toujours à pied et nu-tête , ils contractent des soifs inextinguibles et engloutissent des quantités d'eau si pro*

digieuses, qu'ils auraient été parfaitement insensibles à la question par l'eau qu'on appliquait au moyen âge.

Tandis que ces choses se passaient au puits, je m'étais établi à l'écart sous un large mimosa , qui disparaissait à la lettre sous les innombrables tourterelles dont il était chargé. Ces filles du désert étaient si peu farouches, que ma présence n'en dérangerait pas une seule ; elles venaient au contraire becqueter à côté de moi, et presque dans ma main, les miettes que je leur jetais.

Un malencontreux coup de fusil mit le désordre dans l'armée ailée, qui s'envola tout entière comme un véritable ouragan. Au bruit de l'explosion, deux enfants tout nus, de la taille du Petit-Poucet et aussi agiles que lui , s'élancèrent comme des chiens de chasse sous l'arbre abandonné, et y ramassèrent Dieu sait combien de victimes ; chaque plomb de la charge en avait tué deux plutôt qu'une. C'était l'incorrigible Gasparo, que les intérêts de sa cuisine combinés avec l'amour-propre de sa profession et le zèle de ses fonctions rendaient féroce. Je le gourmandai d'importance ; mais le mal était fait, et, malgré le silence qui succéda à la meurtrière détonation, bien peu de fugitives osèrent revenir sur l'arbre teint du sang de leurs sœurs assassinées. Pendant ce temps , les bergers du puits tarissaient les mamelles de leurs troupeaux pour nous offrir du

lait, et je puis dire, sans figure aucune , qu'il coulait par ruisseaux, ni plus ni moins que dans les pastorales antédiluviennes de l'âge d'or.

Cette halte fut délicieuse pour tout le monde; aussi la prolongea-t-on plus que de raison. Mais toutes choses ont une fin, surtout les bonnes; il fallut donc partir et rentrer dans la zone torride. Bien rafraîchi , bien reposé et convenablement abreuvé, on y marcha vaillamment jusqu'au coucher du soleil, et l'on campa

sans abri au seuil de ce désert sans bois, sans eau, dont là traversée devait nous coûter deux grandes journées.

Le 26.

Quand, le matin, selon ma coutume, je demandai à Hamed dans quel lieu nous nous trouvions, il me répondit : « El-Àtmour. » Or ce mot, comme je l'ai déjà dit, ne désigne pas un lieu particulier; c'est le nom général donné dans ces contrées à tous les déserts de sable sans exception. Les peuples de l'intérieur, Toiriks et autres, les appellent Khela, par opposition à Piafi, qui est le désert habitable. Nous entrions dans le désert de Taka proprement dit, mot qui, en langue abyssinienne, signifie terrible. Nous n'avions cependant pas encore atteint la région des sables ; nous étions campés sur un sol ferme, gercé de toutes parts par l'ardeur du soleil, sillonné

de larges fissures, de crevasses profondes, et creusé, en quelques endroits, d'excavations énormes dont les bords tombaient à pic. Une de ces latomies servait de parc ou d'étable. Deux beaux moutons que les bergers de Gadamaïb avaient consentie nous vendre un taiari les deux. Deux moutons pour cinq franes! à ce compte, la taxe de la viande serait fort douce au désert. Encore avions-nous donné libéralement plus qu'on ne nous avait demandé. Les pauvres bêtes étaient destinées aux besoins de la caravane, et furent, chacune à leur tour, immolées par Abdallah, qui, décidément, jouait auprès de nous le rôle de Ghalcas, égorgeant les victimes et vivant de leurs dépouilles.

À peine avions-nous fait un mille, que nous étions dans les sables pour n'en pas sortir de longtemps, et les chameaux en eurent bientôt jusqu'au-dessus du sabot; dans quelque direction

qu'on tournât la vue et aussi loin qu'elle pouvait porter , ce n'était que sable partout. Le désert était couvert d'une vapeur blanchâtre, avantcoureur certain d'une journée brûlante, et ce pronostic inquiétant ne fut que trop vérifié.

Je me hâte de dire, ne voulant en aucune façon usurper l'intérêt du lecteur, que j'aime la chaleur, et j'ajoute qu'elle m'aime aussi : car, à l'exception de quelques moments de langueur où elle endort parfois mon esprit, lorsqu'elle est excessive, elle

exerce sur moi une salubre influence < tous mes organes s'en trouvent à merveille et jouent plus facilement ; j'éprouve, en un mot, dans mon individu physique et moral, un bien-être inconnu. Gomment en serait-il autrement? la chaleur n'est-elle pas la vie? avoir froid, c'est commencer à mourir, et ce n'est pas pour rien qu'on dit froid comme un cadavre* Aussi, tout le monde supporte-t-il l'excès du chaud beaucoup mieux que l'excès contraire : témoin nos armées qui s'accommodaient de la haute température de l'Egypte, et succombèrent à l'hiver de Russie.

Prenant sur la caravane une avance considérable, je fis, sans m'arrêter et au grand trot de mon dromadaire, une première traite de quatre heures dans un sable épais et mouvant, sous un ciel d'airain noyé dans un soleil de feu. Je marchais en vain, j'avais toujours, rien ne changeait autour de moi : c'était du sable, toujours du sable; j'aurais pu me croire, malgré la vitesse de ma monture, dans une immobilité complète. L'horizon, bas et plat, se déroulait à perte de vue, comme une mer inerte, sans que cette immense étendue offrit à mon regard un seul objet qu'il pût saisir.

Tout à coup, par un de ces mirages si communs au désert, surtout quand l'air est très-chaud et la lumière très-vive, je vis se dresser au loin un arbre gigantesque que j'aurais pu prendre pour un de

JOURNAL DU DÉSERT. i\ 7

ces monstrueux baobabs des latitudes équatoriales. Quelle fut ma surprise en approchant de ne plus trouver qu'un méchant petit acacia bien chétif, bien maigre, surtout bien bas, entièrement desséché par le soleil, et dont les épines seules donnaient un peu d'ombre ! Tout insuffisante qu'elle était, il fallut m'en contenter, et je fis là, pour reposer mon dromadaire encore plus que moi-même, mon étape du milieu du jour.

J'ai déjà dit que, pour me rendre indépendant de la caravane et afin d'avoir plus de liberté, je portais toujours avec moi quelques légères provisions sus-» pendues dans un sac de peau au pommeau de ma selle. J'étais en outre, quoique buvant peu au désert, muni d'une zimzimie, grosse bouteille de cuir à deux goulots, où l'eau se conserve assez fraîche; celle des puits n'étant pas toujours de bonne qualité, j'avais soin d'y jeter, pour en corriger la crudité, quelques gouttes d'arak, eau-de vie de dattes distillée dans le pays, et dont les Turcs, bien différents en cela des Arabes, font un ignoble abus. J'étais donc en mesure, n'importe où je me trouvais, de me passer la fantaisie d'un lunch cénobitique. Ainsi fis-je sous mon acacia, en compagnie d'un petit oiseau babillard que je fus bien étonné de rencontrer en pareil lieu, et dont le joli ramage troublait seul l'inexorable silence de ces solitudes embrasées.

Il était une heure, et le thermomètre marquait à l'ombre, en ce moment, bien près de trentehuit degrés. Qu'on juge ce que ce devait être au soleil ! et cependant il soufflait alors un petit vent d'est, qui ne laissait pas de s'être tant soit peu rafraîchi en passant sur la mer Rouge. Cette température élevée demeura invariable tout le reste du jour.

Quand la caravane m'eut suffisamment devancé , je me remis en route et la suivis de loin, mon habitude étant de la laisser arriver toujours la première à la station du soir , afin de trouver, en la rejoignant, les chameaux déchargés et les tentes dressées. Depuis notre grande halte pastorale du jour précédent, nous n'avions fait aucune rencontre ; j'en fis une dans l'après-midi : c'était un petit troupeau conduit par un berger armé de sa lance, et accompagné de quelques indigènes à pied et à dromadaire. Chacun me salua, en passant, avec beaucoup de civilité , et l'on échangea de part et d'autre, je ne dirai pas quelques paroles , mais quelques siges. Le berger, ayant compris que je lui demandais du lait , me montra pour toute réponse le pis desséché ■■■ "lèvres et de ses brebis, qui avaient bien s pauvrettes, et tiraient bien fort la langue'; 'offrit, en manière de compensation et de an, de l'eau fraîche enfermée dans une gazelle. Je lui rendis la politesse en lui

donnant quelques biscuits. Sur quoi, nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde*

Vers cinq heures * je traversai quelques buissons d'épines entièrement dépouillés de leurs feuilles, et qui tenaient leurs dards en arrêt comme pour me défendre le passage ; mais je les eus bientôt laissés derrière moi , et l'empire absolu du sable recommença, plus nu, plus stérile qu'auparavant. La vapeur blanche du

matin reparut vers le soir, mais, rougie par les feux du couchant, elle inondait le désert comme une pluie d'or. Le soleil , dépouillé de ses rayons et d'un rouge mat , s'abîma dans les sables, dont la paisible et silencieuse immensité n'avait jamais mieux ressemblé à une mer calme et déserte. On campa sans plus d'abri que la veille, et la soirée fut aussi chaude que la journée. Le vent même était tombé tout à fait; pas un souffle n'agitait l'air ni ne le rafraîchissait , et, du côté du sud, l'horizon fut illuminé , déchiré toute la nuit par des éclairs blancs.

Le 26.

Le désert était , comme la veille , couvert d'une vapeur blanche , pareille à celle qui s'élève des marais; ainsi l'extrême sécheresse et l'extrême humidité produisent un effet semblable» Instruit par l'expérience , je devais donc , à la vue de ce nouveau

précurseur caniculaire, m'attendre à une journée torride. Soit fatigue, soit caprice, mon dromadaire s'était refusé à manger avec les autres le doura qu'on leur avait servi pour leur déjeuner, à défaut de toute autre pâture. Ne voulant point le faire partir à jeun, vu que la traite devait être longue , j'attendis que l'appétit lui vînt, d'où il résulta que la caravane partit longtemps avant moi.

Resté seul avec Hamed au lieu même où nous avions campé , j'observai , j'admirai avec quel soin minutieux les Bédouins avaient nettoyé la place. Au désert on ne laisse rien perdre, car tout sert ou peut servir : un bout de ficelle, un clou, se recueillent religieusement. Un fait non moins remarquable et fort agréable, je vous assure, c'est la propreté du sable : rien de ce qu'il touche n'est souillé par lui ; il est si fin qu'il coule comme l'eau, sans rester dans la barbe ni sur la peau ; on s'en sert même

, l'eau manquant , pour laver la vaisselle , et le Prophète autorise les croyants du désert à l'employer pour leurs ablutions quotidiennes.

Enfin, mon dromadaire s'étant décidé à manger, je partis à mon tour. Un temps, je ne dirai pas de galop , attendu que les chameaux ne galopent jamais , mais d'un trot presque aussi rapide , m'eut fait en peu d'instant s rejoindre, puis devancer l s t caravane, et me voilà de nouveau seul dans la solitude. La désirant complète, afin de m'appartenir

tout entier, j'avais, en passant, laissé le guide à l'Anglais , et , livré à moi-même , je pris sur tout le monde une forte avance.

Cette matinée fut la répétition de la précédente , à cela près que la traite fut double, que je ne trouvai pas sur mon chemin le plus petit acacia , et ne fis d'autre rencontre que celle d'un chameau mort, en proie à la voracité des corbeaux» Ils s'envolèrent à mon approche, en exhalant leur mauvaise humeur par des croassements furieux et menaçants, puis revinrent tournoyer autour de ma tête avec une rare impudence. Leurs cris et leur vue me rappelèrent tout naturellement le voyageur perdu dont j'ai raconté plus haut l'aventure ; mais j'étais , grâce à Dieu , à l'abri du danger dont la perspective l'avait si fort épouvanté ; ma cravache eût au besoin suffi pour défendre mes yeux contre l'attaque de ces sinistres forbans de l'air.

Ils ont, comme les vautours, les milans, comme tous les oiseaux du désert, la vue très-perçante : découvrant les camps et les voyageurs à des distances énormes, ils ne manquent jamais, qu'on les aperçoive ou non, de venir planer aux environs dans l'espoir d'attraper quelque butin. Les Bédouins, qui remarquent

tout et dont les yeux sont presque aussi bons que ceux des oiseaux de proie , reconnaissent eux-mêmes à ce signe la présence des caravanes , et les ont bien vite rejointes ou évitées ,

iti JOURNAL DU DÉSERT.

suivant qu'ils sont intéressés à le faire a titre d'amis ou d'ennemis.

Tous les voyageurs ont ou prétendent avoir vu au désert le mirage de l'eau. J'avoue, quant à moi, que j'ai été moins heureux; peut-être suia-je seulement plus sincère. Ce jour4à, cependant, j'aperçus quelque chose qui pouvait ressembler à ce phénomène. Je croyais voir devant moi une espèce de flaque d'eau stagnante et marécageuse, qui, avec un peu de bonne volonté, aurait pu faire illusion. Mais je ne m'y trompai pas un seul instant, et ma mouture ne s'y laissa pas plus prendre que moi. On affirme que les chameaux sont 'souvent dupes de ce leurre étrange ; je n'en crois rien : c'est l'odorat bien plus que la vue qui leur annonce, souvent de trèsloin , la présence de l'eau , et il n'est venu à ma connaissance aucun fait bien avéré d'où l'on puisse raisonnablement conclure qu'aucun animal de cette espèce ait jamais commis à cet égard la moindre erreur.

Le vent d'est, qui régnait la veille, ne s'était point

levé; la température n'en était que plus ardente : le

thermomètre avait encore monté d'un degré; il en

marquait 39 au-dessus de zéro. Le pommeau de

h- .q Ue en ^.^ g^jj s j (.jjjm,^ q Ue j e n -y

■ la main sans être obligé de la retirer s deux branches de mes lunettes bleues les tempes comme si l'acier en eût été

chauffé au feu* Elles étaient cependant abritées du soleil par le keffieh qui m'enveloppait la tête. Malgré ce double ou triple rempart , et par le seul contact de l'air , rendu encore plus ardent par la réfraction d'un sable incandescent , mon visage lui-même faisait peau neuve. Le dessus de mes mains était déjà aussi noir que celles des Bédouins.

Je me serais fait conscience de presser le pas de mon dromadaire, qui souffrait de la chaleur bien plus que moi. Il allait au petit trot, sorte d'amble fort doux, et qui permet de boire en marchant sans répandre une goutte d'eau. Cette marche, égale et monotone , dura six heures entières sans halte et sans répit* Le désert d'ailleurs conservait son aspect ; rien ne changeait autour de moi : même nappe de sable à l'infini ; même horizon bas de tous les côtés ; même absence de tout objet saillant , de tout point saisissable, de tout bruit, de toute végétation , de toute vie.

On ne saurait se figurer, à moins de l'avoir soimême éprouvé , à quel point un mouvement régulier et continu au milieu du vide prédispose à la rêverie et favorise la méditation. Les yeux, n'étant sollicités par rien d'extérieur, n'apportent à l'esprit aucune distraction : rien, par conséquent, ne vient le détourner de son action propre. Une fois achevai sur une idée, il la presse tout à son aise, la creuse, s'acharne à elle pour ainsi dire , la poursuit dans

ses dernières conséquepces, ne l'abandonne enfin qu'après l'avoir épuisée, en avoir exprimé toute la quintessence , et les heures succèdent aux heures sans ennui, sans fatigue, avec une rapidité dont on est soi-même étonné.

C'est pour cette raison que les habitants du désert sont généralement sérieux et méditatifs. Vivant en eux-mêmes plus que dans le monde extérieur, et repliés dans leur for intime, ils réfléchissent, pour * ainsi dire, malgré eux, et leur intelligence gagne à cette existence en dedans, plus subjective qu'objective , pour employer le langage de la philosophie allemande. Cette concentration habituelle semblerait devoir nuire à l'observation ; il n'en est rien cependant : par une contradiction apparente , cette faculté est chez eux très-exercée, très-fine et très-sûre. L'appliquant à un objet circonscrit et déterminé, ils la portent à un degré de clairvoyance ignoré ailleurs, et connaissent à fond leur désert, jusqu'en ses rides et verrues, comme dit Montaigne en parlant de la campagne de Rome. A quoi il faut ajouter, pour compléter cette esquisse de leur caractère intellectuel, le sentiment de leurs forces, une énergie, une fierté, une indépendance enfin qui ne se rencontrent au même degré que chez l'habitant des montagnes.

Or donc, ainsi que je l'ai dit plus haut, cette rude traite dura de six à sept heures , pendant lesquelles

JOURNAL DU BÉSERT. 125

je ne m'arrêtai pas un instant. J'atteignis enfin la lisière des sables , et la végétation , si longtemps interrompue , reparut brusquement sous la forme de buissons épineux, d'abord maigres et clair-semés, puis plus épais et plus robustes. J'étais au puits de Bou, ou plus correctement Abou-Séïna. L'Atmour était franchi.

La caravane arriva à son tour. Une halte lui était assurément bien due ; on la fit longue et l'on s'en trouva bien. De nombreux troupeaux se pressaient aux abords du puits, et j'y vis plus de

vaches réunies que je n'en avais encore vu nulle part. Il y en avait de toutes couleurs, de noires, de blanches, de rouges , et toutes étaient fort petites, comparées à celles de nos climats.

Les troupeaux ni les chameaux ne pouvant aller boire au fond du puits, on creuse autour de grandes auges que les bergers remplissent à force de bras , et ce procédé est en usage de temps immémorial ; la Bible en fait déjà mention, et Moïse entra dans la famille de Jéthro pour avoir épargné à ses filles ce pénible office. Le site est dépourvu d'arbres, mais les épines y sont si hautes et si touffues, qu'elles donnent 'une ombre suffisante aux hommes et même aux animaux. Pourtant cette étape, quoique achetée chèrement, fut loin d'être aussi agréable que celle de Gadamaïb. Les bergers s'y montrèrent beaucoup moins hospitaliers, et nous n'obtinmes

d'eux un peu de lait qu'avec difficulté. Peut-être dûmes-nous ce peu d'empressement de leur part à la présence d'un soldat turc en voyage qui , suivant l'usage de ses pareils, venait de s'en faire donner à la pointe de l'épée.

Un Arabe, qu'à son costume propre et cossu on reconnaissait pour un gentleman à son aise, était là qui cherchait à vendre sa jument. Au désert, le cheval et le cavalier sont unis si étroitement qu'ils ne font qu'un ; il faut donc, pour les séparer, des circonstances bien impérieuses : ou le cavalier en était à son dernier para, ce qui ne paraissait pas être ; ou, ce qui était plus probable , le cheval avait quelque vice incorrigible, qui obligeait absolument son maître à s'en défaire. Ne trouvant pas d'acheteur parmi ses compatriotes, l'Arabe me proposa sa marchandise, preuve non équivoque qu'elle était avariée ; car, pour qu'un vrai croyant consente à vendre à un chrétien sa jument , son sabre ou son es-

clave, il faut qu'ils soient tout à fait hors d'usage , et qu'il ait renoncé à tout espoir de s'en débarrasser* autrement. Je déclinai donc la proposition par les motifs ci-dessus énoncés.

Sur quoi notre homme me répondit, en philosophe intéressé dans la question , qu'à la vérité Mahomet était le prophète de Dieu, mais que Jésus, lui aussi, était un grand prophète ; qu'un chrétien n'était pas un juif; que sa jument serait heureuse

de m'appartenir ; qu'il ne s'en privait pas sans regret, et que je pouvais l'acquérir en toute sécurité, en sanidad , comme disent les Espagnols. C'est ce dont je me donnai bien garde, en dépit ou peut-être à cause des protestations du maquignon, qui dut aller chercher pratique ailleurs.

Il était déjà tard , et nous n'allâmes pas camper bien loin de là. Le puits d'Àbou-Séïna est suivi de beaucoup d'autres qui tous étaient comme lui assiégés par les troupeaux, et où les bergers puisaient de l'eau dans des peaux de chèvre en s'accompagnant, pour se donner des bras, d'une cantilène monotone. Ils avaient du cœur à l'ouvrage, et je suis forcé d'avouer, quoi qu'il en coûte à mon amour-propre européen, qu'ils ne nous honorèrent pas de la plus légère attention. Ce dédain de leur part ne doit pas m'empêcher de reconnaître que c'étaient des hommes superbes : leur épaisse chevelure était crépue sans être laineuse; leur peau fine et luisante avait la couleur du vieil acajou, et ils étaient absolument nus, sans même le pagne de toile que la décence oblige à porter dans les lieux habités.

Les épines cessent avec les puits, et au désert de sable succède un désert herbeux, une véritable prairie couverte à perte de vue de grosses touffes aromatiques desséchées par le soleil et qui

chargent l'atmosphère de senteurs pénétrantes. Je suppose que c'est une espèce de thym. On passa la nuit dans

cet air embaumé. Ou était d'ailleurs en pays habité. Plusieurs établissements d'Adendoas, attirés par le voisinage des puits, étaient fixés aux environs. On en voyait briller les feus ; on entendait l'aboïement des chiens, le meuglement des vaches mêlé au bêlement des brebis, les cris des hommes et même des enfants. Nous ne reçûmes toutefois aucune visite; personne ne nous apporta ni lait ni mouton. Il est vrai que nous n'en avions pas besoin : nous avons fini par nous procurer au puits d'Ahou-Séïna , nonobstant l'inhospitalité des pasteurs, tout le lait nécessaire , et l'un des deux moutons de Gadamalb était encore sur pied. Il nous arriva même un renfort de vivres inespéré : un de nos domestiques, ayant aperçu du gibier, s'était mis en chasse un peu avant le coucher du soleil, et nous revint après, écrasé sous un capricorne tué par lui d'un coup de carabine. Cet animal quasi fabuleux, dont j'ai eu l'occasion de parler ailleurs , a la tête chargée d'un bois nouveau, énorme, hors de toute proportion avec sa taille qui n'excède pas celle du chevreuil, et sa chair est fort savoureuse, surtout quand il se nourrit, comme ici, d'herbes odoriférantes.

Tante; des éclairs de chaleur i. Ne pouvant tenir sous ma le matelas qui me servait de ; à coucher à la belle étoile, île hurlement retentit à mon

oreille, presque dans mon oreille, et me fit tressaillir malgré moi : c'était une hyène de la plus grande espèce qui avait poussé l'audace jusqu'à pénétrer dans le camp. Nos cris la chassèrent, mais elle ne fuit pas loin.: alléchée par l'appât du capricorne mort et du mouton vivant qui nous valaient sa visite et qu'elle convoi-

tait violemment, elle s'alla tapir à quelque distance derrière un buisson , et, au lieu de dissimuler sa présence en se taisant prudemment , elle la révélait stupidement par des hurlements redoublés. Bien que l'hyène ne soit pas fort redoutable en ce qu'elle n'attaque presque jamais les hommes, son rugissement est le plus effrayant de tous les cris du désert.

Le pauvre mouton , sentant bien que c'était à lui qu'en voulait l'horrible bête, tremblait de tous ses membres; le valet turc, dont nous avons déjà expérimenté la couardise , tremblait plus fort que lui , tandis que les chameliers, accoutumés à de semblables visites, ne s'en inquiétaient pas le moins du monde, et dormaient du sommeil paisible des bienheureux. Toujours cuisinier avant d'être homme, Gasparo ne pensait qu'au mouton, qui était sa proie, sa chose , et principalement au capricorne, sur lequel il fondait les plus grandes espérances culinaires. Quant au chasseur, dont la carabine avait été ce soir-là si heureuse, il se disposait à tirer sur l'ennemi; mais je m'y opposai : il pouvait le man-

t;tO JOURNAL DU DESERT.

quer dans les ténèbres, ou seulement le blesser, ce qui était plus grave, car dans ce cas l'hyène revient sur le chasseur avec furie, et devient alors tout à fait redoutable.

Cet animal est Tort méchant :

.Quand on l'attaque, il se défend.

On se contenta donc de faire bonne garde et d'allumer du feu, précaution qui tient à distance les hêtes féroces ;' mais je dus renoncer au projet que l'avais eu de dormir en plein air : l'hyène pouvait revenir, ou quelque autre à sa place, et, me croyant mort

en me voyant endormi, essayer sur moi sa dent carnassière. Un tel réveil n'avait rien de séduisant, et je dus me résigner à rentrer sous ma tente. Toutefois la nuit se passa sans autre événement.

Je fus réveillé à l'aube par le chant du coq. — Du coq?... m'alles-vous demander. Vous aviez donc des coqs au désert? — Oui, lecteur, c'est comme vous le dites : nous avions des coqs, et de plus des poules,

— 1 pt er jgg p OU] e t Si t ou ie une basse-cour qui
; à chameau dans des cages d'osier.

rions même emporté du Caire trois dindes aux grandes circonstances. L'une avait été

immolée à Djeddah, \$n l'honneur du cllérif Hamed, le jour où il nous avait fait l'honneur de dtner avec nous. Un sort pareil attendait la seconde à Khartoum, pour un autre dîner de cérémonie, La troisième eut la chance inespérée d'échapper aux coups de Gasparo et de rentrer saine et sauve au Caire , après un voyage de sept mois. Que n'aura -t-elle pas raconté aux dindes et difidons restés dans sa ville natale ! Le voyage avait aigri son humeur; elle était devenue fort méchante, et de plus fort laide, ayant perdu presque toutes ses plumes. Mais enfin , plus heureuse que ses deux compagnes , et si longtemps menacée du couteau , elle avait échappé à la mort ; elle vivait : tant il est vrai que les dindes ont une destinée aussi bien que les hommes !

C'est ainsi, lecteur, que nous entendions tous les jours, en plein désert, le chant des coqs, le gloussement des poules et le poitrinement effaré des dindons. Puisque nous voici tombés dans ces détails domestiques, qu'il me soit permis de les compléter, ne

fût-ce que pour l'instruction des voyageurs qui viendront après nous. Nous avons emporté du Caire, outre une caisse de bougies, toute espèce de provisions ; biscuits, farine, thé, café, sucre, riz, des légumes secs, notamment des bamias, des macaronis et autres pâtes pour la soupe, des condiments de toute nature, un fromage de Gruyère, des jambons anglais, arrivés en droite ligne de TYorkshire, et

que nous mangions à la barbe des Bédouins, sans

qu'ils en parussent le moins du inonde scandalisés.

Nous avons pu à Djeddah renouveler noire provision de riz , de sucre , de moka, et y joindre des dattes de Médine, des pastèques de l'Ouadi-Fatma, et des pommes de terre de l'Inde d'une qualité supérieure. Quant aux vivres frais , on a vu qu'indépendamment de la chasse, nous trouvions souvent des moutons, plus souvent encore du lait. Ce breuvage pastoral est très-salubre au désert, et je lui dois en grande partie la parfaite santé dont j'ai joui pendant tout le voyage. Une boisson de mon invention que je recommande également , c'est du thé froid mis en bouteilles. Plus tard, en approchant du Nil, on trouvait du pain, des œufs, des pigeons, et parfois des poulets, pour alimenter notre bassecour ambulante.

Il faut ajouter à tout cela cinquante bouteilles de vin de Marsalla, fort en usage au Caire, lesquelles, augmentées des douze bouteilles de bordeaux dont les officiers du Caïman m'avaient fait présent à Djeddah, et sagement ménagées, durèrent jusqu'à

ihnrtnnm.

heureux pour le biscuit, parce t pas d'autre pain , et que nous chameliers. Quand nous vîmes nous y suppléâmes, pour l'allés de farine cuiles à la mode

arabe, sur des pierres chauffées, usage immémorial qu'on retrouve le même exactement dans la Bible. Quand le prophète Élie, pendant sa fuite au désert, se réveilla mourant de faim après l'apparition de l'ange 4 U Seigneur, il trouva à son chevet, outre une cruche d'eau, ce même pain que font encore aujourd'hui les Bédouins. Les mots hébreux, huggath retsâphim, ne laissent à cet égard aucun doute : ils signifient littéralement uu gâteau cuit aux pierres chauffées du foyer 1 .

Je m'étais couché aux rugissements des hyènes ; je me levai au frôlement soyeux des oiseaux qui rasaient ma tente en passant. Je ne sais quelle, mouche avait piqué la caravane ; l'esprit de vertige semblait l'avoir saisie : il y régnait la plus grande confusion , et tout y était sens dessus dessous. Les malles et les caisses étaient jetées pôle-môle les unes sur les autres; hommes et chameaux rivalisaient de désordre et d'insubordination. Le grand noir luimême se donnait beaucoup de mouvement pour n'arrivera rien, et faisait, comme on dit, plus de bruit que de besogne. Aussi le chargement alla-t-il tout de travers; il dura des siècles, et le soleil était déjà très-haut quand on partit. On partait d'ailleurs toujours trop tard ; on ne se mit pas une seule fois en route avant neuf heures. Il en était dix ce jour-là.

Rois, I, chap. xix, v

Les robustes herbes de la prairie, échauffées par le soleil exhalaient un arôme encore plus pénétrant que pendant la nuit ; la poussière, odorante et visible à l'œil, répandue sur la plaine, s'élevait au ciel comme la fumée d'un encensoir immense ; cette vapeur fragrante enivrait les sens ; pareil en cela aux divinités d'Homère, on marchait littéralement dans un nuage de parfums. Mais bientôt, hélas ! on marcha dans un nuage de sable ; car c'est le sable qui succède à cette prairie embaumée, comme il la précède, et le vent le soulevait par tourbillons dans l'espace. La transition fut si brusque que le contraste m'en parut plus dur.

Depuis notre départ de Souakin , nous avions deviné sans le voir plusieurs camps d'Arabes, mais nous n'avions rencontré aucun village proprement dit. Enfin en voici un devant nous. Il a nom Filih , et, planté au beau milieu des sables, sans apparence de verdure à l'intérieur ni à l'entour, il est habité par des Adendos sédentaires , adonnés à l'entretien des troupeaux. Les huttes, carrées et basses comme celles de Souakin , sont comme elles en nattes de palmier et entourées d'un enclos hérissé d'épines sèches. Quelques-unes sont construites en pain de sucre, forme particulière au Soudan, où on les appelle tokkolis ou toulhous. Elles ont une porte, mais pas de fenêtres, et la fumée, lorsqu'on y fait du feu, s'échappe par où elle peut. Des ruisseaux de sable

séparent les uns des autres ces misérables réduits , absolument semblables aux kraals des Hottentots.

En pénétrant dans ce village aride , je le trouvai aussi muet, aussi désert que le désert lui-même. Pas une voix ne sortait des

cabanes ; pas un bruit ne frappait mon oreille. Je n'aperçus pas une femme , pas un enfant; çà et là seulement apparaissaient quelques hommes, taillés tous exactement sur le patron de leurs voisins d'Abou-Séïna et nus comme eux , sauf qu'ils étaient ceints d'un pagne fort sale. Us se montrèrent tout aussi peu hospitaliers : aucun ne m'adressa la parole ; aucun ne me salua. Il y avait dans leurs yeux plus d'indifférence que de curiosité, et, s'ils n'étaient pas précisément hostiles, ils étaient loin de paraître bienveillants.

Le vieux kabir Hamed n'était pas dans son assiette ordinaire ; il semblait inquiet, agité ; quelque chose évidemment le préoccupait fortement. D'abord il avait obligé la caravatie à tourner le village, sans permettre à qui que ce soit d'y pénétrer, et je n'y étais entré moi-même que malgré lui. Une fois dedans, il n'adressa, lui non plus, la parole à qui que ce soit ; il ne saluait, ne regardait personne, et passait droit son chemin, en jne faisant signe d'imiter son exemple. Avais-je l'air de vouloir m'arrêter quelque part , il piquait du bout de sa lance mon dromadaire , et m'eût crié, s'il l'avait connu, le mot fatal de Bossuet : « Marche, marche, marché! » S'il ne parlait pas, il

agissait, et, malgré que j'en eusse, il fallait marcher.

Il ne m'accorda quelques instants de repos qu'à an puits situé hors du village et où je trouvai du Jail, mais fort peu d'ombre. Encore abrégéa-t-il l'étape autant qu'il le put, et il ne respira librement que lorsque nous eûmes laissé bien loin derrière nous ce village suspect. Mais pourquoi était-il suspect , et quel motif le prudent kabir avait-il pour m'en faire sortir si 'vite ? Voilà ce qu'il ne me dit point; il me fut impossible' d'obtenir le plus léger renseignement à cet égard. Je dus me contenter de réponses évasives

suivies d'un silence obstiné. Adressez-vous donc à lui, cher lecteur, si vous êtes curieux d'en savoir là-dessus davantage.

Jamais il n'avait fait si chaud : le thermomètre marquait de 39 à 40 degrés ; le vent soufflait du sud, un véritable simoun, et le sable était brûlant au point de cuire un œuf en quelques minutes. Je n'ai pas besoin d'ajouter, pour éviter une redite inutile, que le pays était entièrement nu, sauf un arbre isolé dans le vide, comme nous en avons rencontré déjà plu- " : — - - ' J — ' ii claire qu'elle soit, l'ombre n'en :re au voyageur.

scène change : on entre dans une *iu macchia*, comme on dit en Corse é pâturage et moitié bois. Ce sont

d'abord des arbustes d'un vert foncé, de plus en plus *taiffus*, puis une prodigieuse abondance d'*asclépiades* ou *ochars*, cette belle plante à feuilles grasses dont j'avais eu déjà l'occasion, soit en Afrique, soit précédemment en Arabie, d'admirer la fleur veloutée, blanche et violette, laquelle ressemble un peu, quant à la forme, à celle du *cobœa*. Cette plante s'élève ici à la hauteur de huit ou dix pieds, quelquefois davantage, et donne après la floraison une sorte d'ouate argentée, très-soyeuse et très-fine, qu'on pourrait peut-être filer, et qui ne sert qu'à bourrer les coussins. Après les arbrisseaux viennent les arbres, des pins chevelus dont les longues tresses d'un vert pâle descendent jusqu'à terre et flottent avec grâce au moindre souffle. C'est le tour ensuite des mimosas, qui prennent bientôt de si grandes proportions et se rapprochent tellement les uns des autres, que l'on finit par marcher sous l'ombre épaisse d'une véritable forêt, fraîcheur bien précieuse après une chaleur si rude. On devine quelle soirée charmante je passai sous ces beaux ombrages.

L'autruche s'y promène volontiers. Cet oiseau bizarre , attaché au sol malgré ses ailes , est trèsfarouche, ne se laisse point approcher, et si ses ailes ne lui servent pas à voler, elles rendent sa course beaucoup plus rapide. Les meilleurs chevaux du désert ont peine à l'atteindre. J'en devais plus tard rencontrer beaucoup. Ici je n'en aperçus qu'une

seule ; encore ne fit-elle que paraître et disparaître à travers les arbres.

On arriva après le coucher du soleil à Milkenab , capitale des Adendoas et leur principal marché. Nous ne fîmes que côtoyer la ville pour venir camper à cent pas des premières maisons» je veux dire cabanes , dans une plaine de sable ouverte sur la campagne. De là on entendait distinctement tous les bruits de l'intérieur, mais on ne voyait personne et Ton ne découvrait aucune lumière* L'obscurité la plus profonde régnait partout. Il y avait bien des jours que nous étions sur le territoire égyptien ; il doit commencer au mont Àtabay^t, qui, à ce que je crois, le sépare de ce côté-là du pachalik de Souakin. La grande famille des Adendoas relève donc tout entière du Caire , et Abbas-Pacha les pressurait de son mieux.

Il y avait en ce moment dans la ville une compagnie de soldats irréguliers, sous les ordres d'un kachef, envoyé là pour lever le tribut que les modernes Troglodytes doivent ou sont censés devoir aux modernes Pharaons, et qu'ils payent en nature à défaut d'argent, c'est-à-dire en blé, en doura, en esclaves des deux sexes ; les hommes sont enrôlés dans l'armée nubienne qui occupe le Soudan ; les femmes sont vendues au marché par les agents du gouvernement et pour son compte.

Nous fîmes à notre arrivée une visite à cet officier,

établi, comme le reste des habitants, sous une tente en nattes environnée d'un clos , et meublée de plusieurs angarebs en guise de divans. Ce Turc, quoique Turc, se montra poli. Après la pipe et le café , il fit servir le sorbet , et j'obtins de lui quelques renseignements sur le pays. J'appris, entre autres particularités locales, que les léopards sont nombreux aux environs et font la chasse aux troupeaux jusqu'au seuil des habitations. Les girafes y sont moins communes ; mais on en rencontre assez souvent dans les lieux écartés , et , peu de jours auparavant , on avait tué , près d'un puits voisin de la ville , trois jeunes éléphants.

Le kachef ne manqua pas d'ajouter, en vrai Turc qu'il était , que tous les Arabes étaient de fieffés larrons, et que nos bagages couraient grand péril s'ils n'étaient gardés pendant la nuit. Là-dessus il donna l'ordre à six hommes de sa compagnie d'aller monter la garde autour de notre camp , ingénieux moyen de nous soutirer poliment un bakchich, qui sans nul doute passa des mains des soldats dans celles du capitaine.

Le 28.

Quelle ne fut pas ma surprise d'entendre au point du jour chanter nos chameliers, y compris le grand noir qui, tout en chantant, marquait la mesure avec sa lance, comme un chef d'orchestre la marque avec

son archet! C'était la première fois que pareille chose arrivait. J'avais toujours, jusque-là, remarqué leur silence au bivouac et pendant la marche. Qu'est-ce donc qui avait pu changer ainsi tout à coup leurs habitudes? Était-ce le plaisir, assez médiocre chez les Bédouins , de se trouver dans une ville , ou si, touchant

au terme du voyage, ils se réjouissaient de retourner bientôt dans leur tribu ? Quoi qu'il en soit, ils chantaient en chœur une sorte de chant du départ dont la modulation était des' plus simples : ce n'était, à proprement parler, qu'une seule phrase, mais cette phrase ne manquait pas d'une certaine mélodie, et les chanteurs la répétaient sans interruption, toujours la même, sans en varier jamais l'accent.

Quanta moi, j'allai dès le grand matin visiter la ville ou, pour mieux dire, le village qu'on honore de ce nom, et j'y allai seul, sans autre arme que la cravache en peau d'hippopotame qui me servait à conduire mon chameau. A l'exception d'un magasin à blé en maçonnerie, construit par un négociant grec nommé Coz-zika dont je devais plus tard faire la connaissance, je ne trouvai dans Mitkenab que la répétition en plus grand de Filih : mêmes enclos garnis d'épines , mêmes cabanes en nattes , même population , je pourrais dire même dépopulation , puisque je n'y rencontrai , ' comme à Filih , ni enfants ni femmes; et quant aux hommes , ils étaient

rassemblés en groupe devant la tente du kachef ; encore étaient-ils peu nombreux.

Leur humeur semblait d'ailleurs moins inhospitalière que celle de leurs voisins ; ils avaient l'air d'assez bonne composition et laissaient naïvement éclater leur curiosité , leur étonnement ; quelquesuns même me montraient , en manière de sourire , leurs dents blanches et pointues. Ils portaient tous la toba; celle de quelques-uns, fraîchement lavée, était d'un beau blanc et faisait paraître leur peau 4 plus noire. Ceux-ci la drapaient en écharpe ; ceulxlà la roulaient en ceinture ; d'autres s'en enveloppaient tout entiers. La plupart des hommes que j'avais rencontrés jusqu'alors

avaient des traits réguliers et souvent fort beaux. Cette règle générale souffrait ici beaucoup d'exceptions : plusieurs étaient très-laid , avec des nez épatés , des pommettes osseuses , des lèvres épaisses , des bouches bestiales ; au demeurant , les meilleurs fils du monde.

De retour au camp, j'y trouvai bon nombre de curieux accroupis alentour. A les juger sur la mine, ils paraissaient inoffensifs, et, n'en déplaise au kachef, pas du tout voleurs. Je persiste à croire que nos bagages ne couraient aucun danger au milieu d'eux et que notre garde nocturne était superflue. Le kachef, du reste, ne nous rendit pas notre visite, ce que poliment et même rigoureusement il aurait dû faire. Un simple kachef, c'est-à-dire un capi-

J4â JOURNAL DU DÉSERT.

tain, pouvait bien se déranger pour nous. A sa place vint un jeune médecin militaire, élève, à ce qu'il affirmait, de Glot-Bey, et qui prétendait parler couramment le français , l'italien , que sais-je encore? Il n'entendait, pas un mot de ces deux langues , et je m'aperçus bien vite que j'avais affaire à un ignare impudent. Je ne lui en fis pas moins servir le café ; mais je supprimai la pipe, honneur dont il n'était pas digne.

Le chargement traîna tout autant que la veille , mais je patientai davantage , ne doutant pas qu'on n'arrivât le soir à Kassala. j'aurais dû cependant faire plus qu'en douter, attendu que c'était un renseignement du susdit esculape et du kachef , un Turc et un Égyptien ; qu'attendre d'une pareille source ? Hamed restait dans le vague et ne disait ni oui ni non. Depuis le matin il n'était plus le même : soit que la fatigue du voyage altérât son humeur, soit

que le grand noir eût fini par l'influencer et par lui inoculer sa rancune , soit enfin qu'un événement quelconque dont je n'avais point eu connaissance lui fût arrivé à Mitkenab et eût changé ses dispositions à notre égard , il se relâcha tout d'un coup de ses devoirs, se montra beaucoup moins actif et plus du tout obligeant. Enfin l'on partit.

Un vent violent soulevait dans l'air des tourbillons de sable; mais il s'apaisa, grâce à Dieu; la journée fut calme et moins chaude que la précé-

dente. Les arbres et les arbrisseaux continuent et revêtent le désert d'une riche verdure. Les pins chevelus sont surtout très-répandus. Après quelques milles faits à l'ombre et sans même s'en apercevoir, on rencontre un village dont il me fut impossible de savoir le nom , même de Hamed qui avait pris les •devants et qui , plus tard , prétendit l'ignorer . J'eus beaucoup de peine à me faire indiquer la demeure du cheik el-Beled, à qui je comptais le demander , et quand je l'eus enfin découverte, je la trouvai vide. Ce village n'offrait d'ailleurs aucun intérêt. Peu après vient un puits qui , chose rare ! était abandonné , du moins pour le moment.

A partir de là', le désert de Taka perd son caractère de désolation , même de solitude, et se transforme en une campagne presque riante et trèsfréquentée. On rencontre à chaque pas des gem qui vont et viennent dans toutes les directions; de nombreux troupeaux de moutons et de vaches, dont quelques-uns sont fort beaux, couvrent les pâturages. Les arbres se multiplient au point de former en quelques endroits des bois épais ; puis on traverse de vastes plantations de maïs ou doura, dont les feuilles bruyantes s'élèvent si haut que les chameaux y disparaissaient

tout entiers. Des sièges aériens soutenus par de longues perches sont placés au milieu des champs, et c'est de là qu'à défaut de gardes champêtres, les propriétaires gardent eux-

144 JOURNAL DU DÉSERT.

mêmes leur bien. A cette preuve non équivoque de la confiance qui règne parmi les hommes , on pourrait se croire en Eyyope. Toute cette contrée semble riche ; elle l'est du moins comparativement , et ressemble d'une manière frappante à certaines parties de la Hongrie méridionale, vers la frontière Croate, aux environs de Kanisa.

Séduit par un joli bois d'acacias, je ne pus résister à la tentation d'y prendre quelque repos au milieu du jour, et, suivant mon habitude, j'y fis une véritable débauche de lait , grâce à un troupeau voisin dont le berger me- fit les honneurs avec autant de désintéressement que de prodigalité. Les arbres étaient chargés de myriades de palombes qui roucoulaient à l'envi sur ma tête, et, non moins nombreuses, les poules de Pharaon remplissaient les fourrés : d'abord effarouchées par ma présence , elles s'apprivoisaient bien vite , au point de venir en gloussant manger presque dans ma main. Le terrible Gasparo n'était pas là, Dieu merci ! pour troubler à coups de fusil leur confiante sécurité. Les choses devaient se passer ainsi aux premiers jours du monde.

Cependant le pays change encore de physionomie : aux terres boisées, plantées et fréquentées succède une plaine inculte , découverte et entièrement solitaire. C'est là qu'on passa la nuit; car l'espoir d'aller coucher à Kassala s'était depuis longtemps évanoui, sans compter que, volontairement ou non , Hamed

nous avait perdus dans les champs de doura dont j'ai parlé plus haut. Nous avons été reçus au seuil de cette triste lande par un immense troupeau de gazelles que notre arrivée n'intimida pas trop : à notre approche, elles se retirèrent en bon ordre, plutôt »qu' elles ne s'enfuirent. A cette vue, le Nemrod de la caravane saisit sa carabine et se mit en chasse à l'instant ; c'était de sa part une grande présomption, vu qu'il était à pied et qu'on ne chasse la gazelle, que sur les chevaux les plus rapides. Aussi revint-il sans en avoir tiré une seule ; il rapporta en revanche une antilope qui avait eu la maladresse de se laisser surprendre.

A peine les premières ombres nous environnaientelles, que le camp fut«assiégé par une nuée d'orfraies dont le cri lugubre fut bientôt couvert par le rugissement des hyènes. Ce n'était pas une seule , mais toute une bande, qui, enhardie par l'impunité, s'approchait du camp avec une aiidace effrontée; nous n'avions cependant plus de mouton, mais l'antilope morte les alléçait.

On fit du feu; on posa des sentinejles. Peu jaloux d'avoir de trop près la visite de telles voisines, j'imaginai, par surcroît de précaution, déplaceràla porte de ma tente, dressée un peu à l'écart, un mannequin qui, à l'aide de mon tarbousch et de mon burnous blanc , ne figurait pas mal un homme en faction. Une lanterne éclairée de deux bougies re-

présentait la tête et les yeux. Les hyènes sont si lâches que ce puéril épouvantait était plus que suffisant pour les tenir éloignées , mais non pour les réduire au silence, et toute la nuit elles se vengèrent de leur éloignement par des hurlements épouvantables.

J'eus affaire dans ma tente même à un nouvel ennemi que je ne connaissais pas encore, et dont la première attaque fut une véritable invasion : je veux parler des fourmis, qui, dès que je fus couché, commencèrent à me dévorer à belles dents. Il résulta de la réunion simultanée et de l'acharnement de tous ces ennemis nocturnes, orfraies, hyènes et fourmis, conjurés contre mon repos, que je n'en goûtai guère ; je ne dormis que d'un sommeil intermittent, agité et troublé, je devrais plutôt dire charmé par le plus pastoral de tous les songes....

Un songe!... me devrais-je inquiéter d'un songe? Mais celui-là, déjà fort étrange en lui-même, autant par le lieu que par le voisinage, me parut le lendemain bien plus étrange encore, par suite d'une coïncidence si surprenante qu'elle mérite d'être racontée, ne fût-ce qu'à titre de problème psychologique offert à la curiosité, sinon aux méditations des idéologues. Or donc, tandis que les fourmis me dévoraient, que les orfraies gémissaient dans les té-

nèbres, et que les hyènes poussaient en chœur leurs niprUcomants les plus effroyables, je rêvai, de qui ?...

JOURNAL DU DÉSERT. ikl

Vous ne le devineriez jamais... De Mtae Deshoulières. Mais il est bien tard aujourd'hui pour entreprendre un si merveilleux récit. M'est avis, lecteur, qu'il vaut mieux remettre l'histoire à demain. Patientez donc jusque-là. Vous ne perdrez rien pour avoir attendu ; et quand vous aurez écouté jusqu'au bout ce rêve extraordinaire, vous trouverez, j'en suis convaincu, qu'il est digne de prendre place dans l'histoire entre le fameux songe d'Athalie raconté par Racine, et celui de Pharaon expliqué par Joseph.

Les premières lueurs du crépuscule firent cacher les orfraies dans leurs trous, les hyènes dans leurs tanières, et j'échappai, en quittant mon matelas, aux morsures des fourmis. Si nous n'avions pu aller coucher à Kassala, du moins pensions-nous, l'Anglais et moi, que nous n'en étions pas loin, et qu'en partant de bonne heure, seuls -avec Hamed, nous y serions bientôt rendus. La caravane, partant plus tard, arriverait toujours assez tôt. Il est si difficile en toutes choses d'obtenir des Arabes un renseignement positif, qu'on ne sait jamais précisément à quoi s'en tenir. N'ayant aucune mesure exacte du temps, ils sont eux-mêmes dans le vague et ne répondent jamais que par des à-peu-près ; sans compter qu'il est dans leurs habitudes et dans leur poli-

tique d'éviter toute réponse catégorique, n'importe sur quel sujet.

Nous avions compté sans notre hôte, je veux dire sans Hamed. De plus en plus mal disposé, il refusa positivement de partir avant la caravane, sous pré* texte que son dromadaire était exténué et ne pou-* vait aller qu'au pas. L'obligeance qu'il avait montrée pendant tout le voyage faisait décidément naufrage au port, et il violait ouvertement le proverbe populaire qui recommande d'enterrer avec honneur la synagogue.

Aucun des chameliers, pas même Abdallah, ne consentit à le suppléer ni même à nous indiquer le chemin. Nous nous voyions donc réduits à la triste nécessité de partir avec la caravane, de marcher avec elle, ce qui est le comble de l'ennui et de la fatigue ; car si le trot du dromadaire est la plus douce des allures, le pas en est à la longue trèsfatigant. Notre résolution fut bientôt prise : nous nous décidâmes à partir seuls, ne doutant pas que, si près d'une ville relativement importante, nous ne fissions de nom-

breuses rencontres et ne fussions renseignés à chaque pas sur la route à suivre. Ainsi fut dit, ainsi fut fait, nonobstant la résistance des chameliers, qui prétendaient que nos montures étaient trop fatiguées pour trotter.

Avant de quitter ces Bédouins que je ne devais plus revoir, il me reste à faire sur eux deux obser-

vations : en premier lieu, je fus singulièrement frappé de leur extrême sobriété. Ils rivalisent à cet égard avec leurs chameaux eux-mê(iies. Ils devaient, suivant l'usage du pays, et comme je l'ai dit précédemment, pourvoir à leur subsistance pendant tout le cours du voyage ; or, ces hommes, qui tous étaient grands et forts, qui marchaient douze heures de suite au milieu des sables et sous un soleil dévorant, n'avaient pour toutes provisions qu'un petit sac de farine avec laquelle ils se confectionnaient de minces galettes, cuites le soir au feu du bivouac; ils y joignaient du lait-quand on en trouvait, et je ne les ai jamais vus manger autre chose, sauf pourtant ce que nous leur donnions, sans y être le moins du monde obligés et sans que leurs procédés méritassent de notre part cette libéralité.

Nous leur faisons, par humanité pure et pour l'amour de Dieu, une distribution quotidienne de biscuit comme à nos propres gens, et l'on a vu plus d'une fois qu'une large moitié des moutons destinés à notre consommation leur était abandonnée.

Je dois avouer que dans ce cas ils mangeaient avec une grande voracité; ce qui pourrait faire supposer que, si la sobriété est en eux une vertu, elle est peut-être aussi le résultat de la misère et de l'avarice. Du reste, ils se montraient peu touchés de

no6 largesses, et leurs dispositions envers nous n'en étaient pas meilleures; mais je leur savais plutôt gré que je ne leur en voulais de cette indépendance si éloignée de la bassesse habituelle aux subalternes de nos pays ; et d'ailleurs, lorsqu'on accomplit un devoir d'humanité, il importe peu qu'on en recueille ou non de la reconnaissance.

La seconde remarque que j'eus l'occasion de faire sur nos Bisharis a trait à leur irrégion affichée. Quoique musulmans de nom, ils n'observaient aucune des pratiques de leur Culte, et, pendant les quinze jours que dura le voyage, je ne les vis pas faire une seule fois leurs ablutions ni leurs prières. Ce mépris de toute observance, de toute manifestation extérieure, me confirma dans l'opinion *que je m'étais déjà faite en Arabie : à savoir que, loin d'être imbus du moindre fanatisme,

Bédouins vivent au contraire dans une complète indifférence en matière de religion, et qu'ils sont les philosophes du désert.

Il était huit heures lorsque je partis seul avec l'Anglais, ce qui arrivait bien rarement, n'étant liés ensemble que par une simple communauté d'intérêts, où l'esprit ni le cœur. n'entraient pour rien. Il n'y avait à échanger avec ce compagnon de hasard ni idées, ni sentiments.

Allant bon train, malgré la prétendue fatigue de nos dromadaires, nous fûmes bientôt sortis de la

plaine ouverte et nue où nous avons passé la nuit, et nous entrâmes aussitôt dans une campagne légèrement ondulée, ombragée d'une forêt de mimosas, bien qu'entièrement couverte d'un sable fin, mouvant et très-blanc. La plupart des arbres étaient magnifiques et ils portaient tous les caractères d'une antiquité

vénérable ; noueux et branchus, beaucoup étaient tordus par la violence des vents, et, mises à nu presque partout, leurs racines tortueuses rampaient sur le sable comme des serpents noirs. Il y avait là de charmantes retraites, et je m'y fusse oublié volontiers, si la crainte de nous perdre n'eût gâté mon plaisir.

Il n'était pas facile de s'orienter dans ces profonds dédales , et les rencontres sur lesquelles nous avions compté ne se présentaient pas; nous n'en fîmes qu'une seule : celle d'une espèce de sauvage nu, velu et crépu, qui ne nous comprit pas ou qui ne voulut pas nous comprendre, et qui passa son chemin sans nous répondre ni même s'arrêter pour nous écouter. On apercevait par échappées , à travers les troncs, une montagne entièrement isolée au milieu de la plaine, et dont la vue me fut d'autant plus agréable que c'était la première que je découvrisse depuis six jours. C'est dans cette direction que nous marchions; mais nous marchions toujours et Kassala ne paraissait point.

La chaleur était étouffante, le soleil plus ardent

que jamais, et nous commencions, nos montures et nous, à trouver la traite un peu longue. Nous étions partis à huit heures du matin, il en était deux après midi , et nous ne nous étions pas arrêtés une minute pendant ces six mortelles heures. Enfin nous entrevîmes quelque chose qui ressemblait à une muraille, puis une porte percée dans cette muraille : c'était Kassala.

La solitude régnait au dedans comme au dehors. A l'exception d'un esclave occupé à tirer de l'eau d'un puits, nous traversâmes toute la ville sans rencontrer une âme , et nous descendîmes de dromadaire à la porte d'Yani Gozzika, quinze jours après notre départ de Souakin,

La caravane n'arriva que dans la soirée, et nos Bédouins repartirent sans nous faire leurs adieux ni recevoir les nôtres. Ils ne demandèrent aucun bakschisch, sentant bien eux-mêmes qu'ils n'en méritaient ni n'en auraient reçu aucun. Je ne fis d'exception que pour Hamed : quoique sa conduite des deux dernières journées eût démenti celle des treize premières , elle n'en avait cependant pas effacé entièrement le souvenir; je ne pouvais oublier qu'il avait été treize jours sur quinze aussi bon guide que cicérone complaisant.

Comme en définitive le voyage s'était accompli heureusement, et qu'ils nous avaient conduits à Kassala sans accident, nos Bicharis avaient rigou-

reusement droit à une décharge écrite de notre part, afin de la représenter au pacha de Souakin ou à l'émir Othman. Soit oubli , soit mauvaise conscience, ni les uns ni les autres ne la réclamèrent. Au moins, soit dit pour en finir une fois pour toutes avec nos ennemis les Bicharis, au moins l'hostilité des chameliers avait-elle une cause connue, appréciable, dans la scène violente qui a été racontée en son temps et en son lieu; mais le subit mauvais vouloir du kabir n'en avait pas. Ses dispositions à notre égard avaient changé si brusquement, et ce changement était si peu motivé, que j'ai toujours soupçonné l'Anglais de lui avoir fait, à mon insu, quelque avanée.

Yanni Cozzika, à la porte duquel nous étions descendus, est un Grec de la maison Sawa de Djeddah qu'il représente dans le Soudan, où il fait des affaires considérables , tant dans l'intérêt de cette maison que dans celui d'une autre maison grecque établie au Caire, et aussi pour son propre compte. Ses correspondants de Djeddah m'avaient donné pour lui une lettre de recommanda-

tion à laquelle il fit honneur avec la plus cordiale hospitalité. Il nous retint dans sa maison en nous abandonnant, pour nous et pour nos gens, tout un corps de logis qui se trouvait alors inoccupé. C'était la première fois , depuis quinze jours , que je me retrouvais entre des murs et sous un toit.

Avant- d'aller plus loin je dois, pour remplir ma promesse , raconter le rêve que j'avais fait la nuit précédente et qu'une circonstance tout à fait ex-

156 KASSÀLÀ.

traordinaire a fixé dans ma mémoire. Or, ainsi que je vous l'ai déjà dit, tandis que les hyènes rôdaient et hurlaient autour de ma tente , la porte d'ivoire s'ouvrit et un songe pastoral s'en échappa sur les ailes de la-nuit pour venir charmer mon sommeil. Je rêvai donc de Mme Deshoulières, à laquelle je n'avais pas pensé , Dieu sait depuis combien d'années , et sa trop fameuse idylle me revenant à l'esprit, je me la récitais à moi-même ainsi qu'il suit :

Aux rives de Seine , Cherchez qui vous mène , Mes chères brebis.

J'ai fait pour vous rendre Le destin plus doux....

mais ici je m'arrêtais : il me manquait la rime en is 9 et ma mémoire infidèle répétait vingt fois, sans pouvoir la ressaisir, et avec la même inexactitude, les vers qu'on vient de lire. Bref, j'eus beau chercher ma rime , je me réveillai sans l'avoir trouvée. •

Le lendemain, nous % étions à peine installés chez Gozzijià et retirés chez nous afin d'y prendre un peu de repos, qu'il nous envoya, pour nous distraire, quelques volumes dépareillés qui composaient toute sa bibliothèque. Dans le nombre se trouvait un

livre français, bien que notre hôte ne sût pas un mot de cette langue : c'était un recueil de vers extraits de no^auteurs classiques, lequel sert à l'instruction des

jeunes Hellènes dans les collèges de la Grèce. Comme dès ce temps-là l'état de ma vije ne me permettait pas de lire, mon compagnon de voyage, à qui je n'avais pas raconté mon rêve , prend le volume machinalement, l'ouvre au hasard, et savez-vous sur quoi il tombe? Sur l'idylle de Mme Deshoulières ; et le voilà qui lit à haute voix :

Dans ces prés fleuris Qu'arrose la Seine....

Là-dessus, je l'interromps par un cri; ma rime en is était trouvée. L'Anglais , dans son ignorance de mon rêve, me crut certainement fou.

Je demande pardon de raconter les rêves que je fais en dormant , comme si ce n'était pas assez de ceux que je fais tout éveillé. Mais celui-ci m'a paru si singulier, du moins par la coïncidence dont il fut suivi , que les fastes des songes n'ont rien à mes yeux de plus curieux. D'abord il fallait rêver de Mme Deshoulières au désert, et parmi les hyènes; puis, le lendemain même, il fallait trouver à quinze cents lieues de Paris, en plein Soudan, chez un marchand grec qui ne sait pas un mot de français , un recueil de vers écrits dans cette langue , et , parmi ces vers, précisément ceux dont j'avais rêvé la nuit. Il y a plus , on pourrait croire que , préoccupé de mon songe , je cherchai dans le recueil la

pièce qui en faisait l'objet ; mais non : ma vue ne me permettant pas de lire , c'est un Anglais qui , s'emparant du volume, tombe juste, sans se douter de la coïncidence , sur l'idylle en question. Tout cela est au moins bizarre , et je dirais miraculeux ,

si la chose en valait la peine. « Horatio , Horatio , il y a plus de choses sous le ciel que n'en rêvent vos philosophes. »

Puisque nous voici sur le chapitre des rêves , qu'il me soit permis d'en mentionner un autre également fait à Kassala , qui pour moi fut la cité des songes. Je rêvai toute une nuit de la reine Isa* belle la Catholique, et je la voyais non^as en Espagne , mais à Genève , dans une rue nommée Longemalles. Ce fut elle qui m'arrêta en passant, et nous fîmes la conversation en plein air près d'une fontaine publique qui se' trouve dans ce quartier, et au milieu des servantes qui y prenaient de l'eau. Là reine de Gastille était, dans mon rêve, une petite femme mince et mignonne , aux traits Ans , au regard vif. Elle portait une robe et un chapeau à la mode de 1854; mais je ne saurais dire si sa chemise était de la couleur qu'elle a baptisée. En nous séparant, Sa Majesté Catholique me donna une poignée de main ni plus ni moins qu'une Anglaise du xix 9 siècle, usage qu'entre nous je n'ai jamais goûté. Décidément je préfère la galanterie française de 1788. J'ai souvent pensé que, si

KASSALA. i 59

un homme écrirait chaque matin ses rêves de la nuit, il composerait à la longue un recueil fantastique, supérieur peut-être aux contes d'Hoffmann.

Maintenant je reviens à Kassala.

Kassala, ou Taka, car la ville porté ces deux noms, dont le second , qui est celui du désert tout entier, est le nom priifitif , tandis que l'autre est de création nouvelle , introduit , à ce que je crois , par le gouvernement égyptien; Kassala, dis-je, est situé entre le 17 # et le 18 e degré de latitude boréale, à l'extrême limite

des grandes pluies du printemps : il se trouve flonc sous le même parallèle que Tombouctou, puis à qu'au rapport des voyageurs cette ville, objet d'une si longue controverse, est située, elle aussi, à la limite des pluies, lesquelles ne dépassent guère le 1 V degré. Placé entre la mer Rouge et le Nil , Kassala est à quinze journées de Souakin et à quinze de Khartoum , mais beaucoup plus rapproché et à deux jours seulement de la frontière abyssinienne; entouré dans toutes les directions par de si vastes déserts , c'est la ville du désert par excellence.

De même qu'il a deux noms, Kassala se compose de deux villes parfaitement distinctes : l'une, la véritable Taka, est la ville indigène, construite en nattes, comme Mitkenab, pourvue de puits, habitée par les naturels et remplie des troupeaux dont ils vivent;

ces naturels sont des Halangas sédentaires, grande triliu voisine des Adendoas, venue comme eux d'Arabie, et qui s'étend à l'ouest jusqu'à l'Atbarn. L'autre partie de la ville est tout à fait moderne : au lieu de cabanes elle a des maisons, quelques-unes même spacieuses, toutes bâties en terre ou en pierre ; elle a des rues, ou ce qu'on appelle de ce nom dans ces contrées, et une vaste place irrégulière, poudreuse, au milieu de laquelle est le tombeau de je ne sais quel pacha mort ici je ne sais quand. Cette place sert à tout : les bourgeois du cru — il y a partout des bourgeois — s'y promènent le soir, les soldats y viennent à la parade , et l'on y tient un marché à peu près quotidien assez bien approvisionné de fruits et de légumes, principalement, et cela pour mes péchés, de inelokie et de réglé; je dis pour mes péchés, car je n'ai que trop mangé de ces insipides légumes, pendant mon séjour à Kassala, où, soit dit sans reproche, j'ai fait très-maigre chère. On y vend aussi des bœufs, des moutons et des esclaves. La ville neuve

n'est habitée que par des étrangers, Égyptiens ou Turcs, blancs par conséquent, et presque tous employés dans l'administration. La population totale, exclusivement miisnim aïe) es (évaluée de six à sept mille déminent surfait, et dont il faut raiers si l'on veut s'approcher de la

e quelques jardins intérieurs qu'on

n'aperçoit point da dehors, on ne découvre pas un arbre dans toute la ville, et l'aspect. en est d'une sécheresse qui ne le cède en rien au désert lui-même. En revanche, on y mange en toute saison, du 1^{er} janvier au 31 décembre , d'excellent raisin. Je m'y trouvais au mois de mars, et il y en avait sur le marché tous les matins. Un ruisseau nommé Gasch traverse la ville, mais n'a d'eau qu'au temps des pluies; en toute autre saison, il n'en a pas une goutte. Au sud s'élève, à une portée de canon tout au plus, un magnifique rocher haut de quelques mille pieds , long du double, entièrement nu, isolé dans la plaine, hardiment coupé, et dont les crêtes ardues autant qu'abruptes affectent les formes les plus variées, les plus pittoresques. C'est cette même montagne qui m'avait tant frappé à distance en arrivant à Kassala. De près, elle est encore plus belle. Rien n'est comparable aux jeux de la lumière sur ce roc vif, aux effets magiques qu'elle y produit à toutes les heures du jour, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil : il se teint tour à tour du rose le plus tendre et du pourpre le plus éclatant; tantôt il nage dans un or fluide, tantôt dans une vapeur argentée ; il passe par tous les tons , toutes les nuances de l'azur, depuis le plus pâle jusqu'au plus foncé, et quand vient la nuit, il tranche en noir sur le fond des étoiles, comme un sombre géant commis à la garde de la cité. Ce rocher, menaçant à la fois et

sublime, est peuplé par des léopards et des lions, qui en descendent à l'heure des ténèbres pour faire la chasse aux troupeaux. Il se nommait Kassala bien longtemps avant que la ville portât ce nom, et paraît avoir été son parrain.

Les deux villes sont enfermées dans un mur d'en* ceinte destiné à leur défense, et la ville neuve sç nomme la Citadelle. Depuis la conquête du pays par Méhéqniet-Ali , il y a un tiers de siècle environ , Ka\$ r sala est devenu un point militaire et une véritable place de guerre ; c'est le poste avancé de l'Egypte et comme son boulevard contre l'Abyssinie, A ce titre il est pourvu d'artillerie et d'une garnison qui alors, à ce qu'on m'assura , était de trois à quatre mille hommes. Ces troupes sont entièrement formées d'es* claves noirs achetés à cet effet, sinon volés par le gouvernement ou reçus par lui en tribut des population» indigènes, qui elles-mêmes les voient sur les fron. tières. C'est ainsi que se recrute l'armée du Soudan, laquelle est de quinze mille hommes et ne quitte jamais le pays. Ges troupes sont armées , équipées, organisées à l'européenne. Coiffés du tarbousch rouge à flot bleu, qui vient, dit-on, d'être remplacé par le turban, qui l'avait lui-même remplacé d'une manière peu avantageuse, les soldats ne portent, vu la chaleur du climat, qu'une veste et un pantalon de toile blanche; leur visage et leurs mains d'ébène n'en paraissent que plus noirs encore. Us marchent au son du

fifre et du tambour, ont une musique aaseg bonne et toujours triste, comme Us le sont eux-mêmes, car ces malheureux , sans solde , souvent sans pain , sont instruits, conduits, assommés à coups de bâton. Ces faux airs d'Europe que s'est donnés l'Egypte ne sont qu'une vaine apparence, et il ne faut pas gratter beaucoup pour trouver dessous l'Afrique avec toute sa barbarie.

On était en plein khamsin ou simoun , ce scirocca italien élevé à la dernière puissance , et qui souffle au Soudan dans les mois d'avril et de mai. Il régna constamment durant les neuf à dix jours que je demeurai à Kassala. L'air ambiant était si chaud que l'eau paraissait froide et glaçait les dents à 25 degrés au-dessus de zéro. Le thermomètre monta plusieurs fois jusqu'à 40 à l'ombre , et ne descendit jamais au-dessous de 35. Une forte pluie tombée dans la nuit du 1^{er} avril ne rafraîchit pas du tout l'atmosphère > et fut absorbée en un clin d'œil par les premiers rayons du matin. On devine combien les raisins dont la ville abonde étaient précieux par une semblable température , et quelle débauche on devait en faire. On supporte en général beaucoup mieux la chaleur en plein air qu'enfermé , en mouvement qu'au repos, fût-ce même en plein soleil. Le soleil, si brûlant qu'il soit, a toujours quelque chose de tonique qui tend , qui fortifie la fibre et l'empêche de s'énerver» Ma vue, déjà profondément

16b KASSALA.

altérée, se trouvait mieux de ce régime; elle s'en trouvait même tout à fait bien, malgré l'éclat éblouissant de la lumière et la réverbération du sable. Atteint d'une affection incurable 1 , six mois avant d'avoir quitté Paris, le mal rétrograda, bien loin d'avancer , pendant un voyage d'une année et demie, exécuté dans des conditions déclarées funestes par la médecine, ou du moins par les médecins; il ne s'est aggravé d'une manière sensible et de plus en plus menaçante que depuis mon retour en France, sous un climat tempéré et dans la vie sédentaire à laquelle je suis désormais condamné. Ce n'est pas la première fois que l'expérience dément les opinions les mieux accréditées et les théories les plus savantes.

Écrasé, suffoqué le jour, et encore plus la nuit, par cette atmosphère étouffante, je ne sortais guère du logis, et me tins coi durant presque tout mon séjour. La maison de Cozzika était située à l'une des extrémités de la place, juste en face du rocher qui domine la ville, et que je ne me lassais pas d'admirer. Une poudrière alors pleine de munitions en était si rapprochée que ce dangereux voisinage était un sujet d'alarme sérieuse et bien légitime, vu l'in- — tj. j.,, ulmans en général, et des Africains

enl aons-rétiaien avec décollement île la ré.

en particulier. L'habitation n'avait qu'un rez-dechaussée et pas un seul jour extérieur. Construite en pisé comme la plupart des maisons de la Citadelle, elle était assez vaste et même trop vaste pour son propriétaire, lequel n'était point marié, vivait seul et en voyageur, campé plutôt qu'établi. Son bureau donnait sur une première cour, et cette cour conduisait d'un côté au corps de bâtiment mis à notre disposition, de l'autre dans le logement particulier du maître de la maison, qui s'y tenait peu ; aussi y avais-je, avec son agrément et sur ses instances, fait élection de domicile. Je. m'y trouvais à merveille, car c'était la partie la plus retirée, et partant la plus agréable, de l'habitation. Au centre était une cour avec un puits au milieu. Une galerie spacieuse aboutissait à une grande pièce dont la terre nue formait le parquet, afin de pouvoir être arrosée à grande eau pendant la chaleur, et dont les étroites fenêtres avaient vue sur un jardin tout à fait abandonné, mais dont j'aimais les folles herbes, les fourrés impénétrables, les ceps chargés de grappes, les grands arbres pleins d'oiseaux babillards.

Le domestique de Cozzika était en ce moment fort restreint : tous ses serviteurs étaient employés au dehors et voyageaient pour ses affaires, suivant l'usage du pays, où les domestiques ont

une large part dans la confiance du maître et sont chargés par lui de missions souvent très-importantes. Il ne lui restait

pour son service intérieur qti'tm jeune esclave noir alors attaqué de la fièvre , et dont mon compagnon de voyage entreprit la cure avec l'aplomb de la présomption. Il se croyait un grand docteur parce qu'il portait avec lui une pharmacie homéopathique. Il fit avaler au patient Dieu sait combien de globuleà ! mais la fièvre suivait son cours; les accès redoublaient de violence et de fréquence. Un beau matin l'esclave disparut; on le crut en fuite; on le crut mort ; mais on finit par le retrouver , savea-vous qù?..« dans le puits. Il y était descendu volontairement, espérant y éteindre le feu intérieur qtii le dévorait. Aucun médecin , aucune médecine fie se fussent avisés de ce topique, qui guérit le malade de tous les maux : il mourut quelques jours après.

Le service de la maison se trouva par là réduit à trois esclaves noires , dont l'une , une Abyssinienne que je n'ai jamais vue , avait le département de la cuisine et n'en sortait point. Les deux autres étaient deux jeunes filles, Tune de huit ans, l'autre de neuf; toutes les deux très-rieuses, très-jolies et très-coquettes. La première, presque nubile et déjà traitée cotame si elle l'était tout à fait , appartenait à Coz- Êika. Il avait acheté l'autre cinquante talaris pour le compte d'un Grec de ses amis établi à Djeddah , où il devait ia conduire lui-même à son premier voyage ; il n'aurait chargé personne , et pour cause , de ce

KÀSSALA. 107

soin délicat : Ë wtètiïè tiergint, me disait-il en mauvate italien ; et, mandataire fidèle, il tetiait à honneur dé la livrer à son àmi dans l'état ^innocence. Oètte jeune Allé, cette ëtifant de neuF

ans, était foftnée comme tin femme de dit-huit dans nos climats; mais sa vertu était détendue par une barrière difficile à franchir : c'était ce qu'on appelle au Soudan Une fille cousue, mnhalt, c'eshà^dire qu'elle avait subi dahs soft ënfatce là bâfbâfë opération du khémnti tnôï local qu'on a traduit en français par infibulât-lon. Bon nombre de Voyageurs, le prince Pukler-Musltau entre autres , ayant expliqué ayée grands détails en quoi consiste ce fé-roee usagé où le rasoir des matrones joue un fôlë si atroce, j'y renverrai pour le moment les lecteurs , bien que j'aie eti moi-même la curiosité de m'édifler ft cet égard complètement» Ne voulant pas, par politesse, être servi dans une maison étrangère par nos propres gens , je ne le fus que par ces deux jeunes filles , qui s'acquittèrent à l'envi de ce devoir avec beaucoup d'empressement, de gentillesse et de bonne hti«meur.

Le tableau d'intérieur que je viens d'esquisse* serait incomplet si je passais sous silence un léopard apprivoisé, qui courait et jouait dans la maison comme un chien. Yattni l'avait eu tout jeune; âgé alors de deux ans, il avait atteint toute sft croissance et toute sa force. C'était un animal superbe. 8a queue

dépassait quatre pieds ; chacun de ses ongles avait la grosseur de mon petit doigt , et si , comme son c^rfère de la fable , il eût joué à la main chaude , les singes en auraient pâti. Quoique son humeur fût très-douce et qu'il n'eût jamais fait de mal à qui que ce soit, son œil jaune n'avait rien perdu de sa férocité : quand sa pupille se contractait en long , s'affilait, pour ainsi dire, comme la lame d'un couteau, et qu'avec cela il couchait en arrière ses deux oreilles, sa physionomie devenait effrayante, et ses puissantes mâchoires, armées de dents formidables , faisaient peur à voir ; mais il n'avait jamais mordu ni fait à personne seulement une

égratignure. Lorsqu'il était inquiet ou mécontent, il sifflait comme un serpent, et je ne l'ai jamais entendu rugir, si ce n'est une fois qu'on avait oublié de lui donner sa nourriture quotidienne , ou plutôt semiquotidienne , car il ne mangeait que de deux jours l'un et ne buvait presque jamais. C'était un spectacle étrange que de voir cette énorme bête se rouler sur le dos, vous prendre la jambe entre ses larges pattes, ou la main dans son effroyable gueule , absolument comme un chat qui joue.

Il avait été quelque temps auparavant la cause et le héros d'une scène terrible en apparence , burlesque en réalité. Gomme il se promenait sur la place un jour de marché, il sauta, pour badiner, au museau d'un bœuf; à cette caresse un peu vive,

et dès l'apparition du redoutable animal , une terreur panique s'était emparée de tout le monde : hommes et bêtes avaient pris la fuite en poussant des cris d'effroi , et la place était restée vide en un instant. Depuis cette alerte, on évitait de le laisser sortir, bien qu'il rentrât toujours exactement au logis, comme le chien le plus fidèle et le mieux dressé. Nous nous étions si bien accoutumés l'un à l'autre qu'il passait la nuit à mes pieds sur le divan même où j'étais couché. A notre départ, Yanni nous en fit présent, et cet enfant de l'Afrique aurait vu probablement l'Europe, sans une aventure funeste qui lui arriva sur les bords du Nil , comme on le verra plus tard : car il eut , lui aussi , ses aventures , sinon ses impressions de voyage.

Tout négociant qu'était notre hôte, et quoique peu lettré, il avait l'esprit d'observation, et voyageant sans cesse pour ses affaires , il me donna sur le pays des renseignements précieux. Nous discourions en italien , cette langue de ma jeunesse qui m'est restée toujours chère , et qui est aussi nécessaire en Egypte,

dans tout l'Orient, qu'en Italie même. Il la parlait assez mal, soit dit sans le blesser, et de plus il estropiait tous les noms propres, arabes ou autres , de la façon la plus outrageante ; ainsi , par exemple , il n'a jamais pu prononcer mon nom autrement que Zizé : Ab uno disce omnes.

! 70 RASSALA.

Arrivé tout récemment d'Abyssinie, *il me raconta comme quoi le roi Cassa, qiii prend ou auquel peut-être il donnait gratuitement le titre d'empereur, faisait la guerre avec succès dans le Godjam ; comme quoi , encouragé par ses triomphes, il affichait l'intention d'arracher l'Abyssinie à l'anarchie qui la détore depuis tant d'années, et, la ramenant à son unité primitive, prétendait la ranger sous un sceptre commun, le sien, bien entendu, comme aux beaux jours du grand Negus et de Makàda, qui n'est autre que la fameuse reine de Saba 1 . Pendant qu'il guerroyait chez ses voisins, sa femme, du sang de Salomon, demeure à Gondar, sa capitale , après l'avoir été de tout l'empire abyssin ! chargée pat- lui de le représenter, investie, en son absence, de tous ses pouvoirs, absolument comme la reine Blanche gouvernait la France en l'absence de son fils Louis IX guerroyant en terre infidèle, la noire régente africaine remplit ses fonctions tout aussi bien que n'importe quelle régente européenne. Cozzika l'avait tué plusieurs fois à Gondar, et, fort bien traité par elle, l'avait, en vertu du proverbe , entretenue , par de petits cadeaux* , dans ses bonnes dispositions.

1. Depuis que ceci est écrit, Cassa a presque réalisé Bon projet, et s'est fait couronner, par le nouvel Abouna, souverain de toute l'Abyssinie. On peut Consulter à ce sujet un remarquable iravail de M. le comte de Circourt , inséré dans les Nouvelles annale*

des Voyages, de la Géographie et de V Archéologie (juin 1867), sous ce titre : L'Abyssinie et le Bassin supérieur du Nil.

Il se trouve h Kassala Une douzaine de chrétiens , Coptes ou autres , qui tous* nous rendirent poliment visite. Ds venaient le soir, et nous les recevions, afin d'être plus au frais, dans la première cour, pourvue à cet effet d'une demi-douzaine d'angarebs. On pre* fiait le café , le sorbet, et , tout en ftimant , on causait des choses et des hommes du pays. Mais , à vrai dire , je n'ai pas tiré grand'chôse de ces conversations , si Ce n'est (Qu'elles faisaient passer tout doucement la soirée. Et puis c'étaient des coreligionnaires ; or, même dans l'état de tiédeur et de doute, là communauté de religion est , en pays infidèle , le plus fort des liens, et constitué entre tous les hommes c[ui y participent, n'importe leur origine , une étroite fraternité. On n'est ni français, ni Anglais , ni Italien, ni même Européen ou Africain, on est chrétien, et l'on reconnaît un compatriote dans cjticonque s'agenouille au pied de la croix. Vbi ûrû,&, ibi patria.

Ne voulant point , comme le géai de la fable , me parer des plumes d'autrui , je me hâte de déclarer que cet admirable mot n'est pas de moi : il a été copié sur le tombeau d'un Irlandais mort au village d'Ars, où il était venu visiter le saint curé Vianay. Cette belle inscription tumulaire en rappelle une autre dont elle est pour ainsi dire la fille : c'est celle de Ludlow, qui, mort à Vevey, où il avait trouvé un asile après la restauration des Stuarls , fit écrire sur

in K AS S AL A.

sa tombe : Ubi bene, ibi patria. Mais l'épi taphe du pieux Irlandais est d'un ordre bien plus élevé , et respire un spiritualisme

bien supérieur au sentiment quelque peu matériel qui a inspiré celle de son compatriote exilé.

J'ignore si nos coreligionnaires d'Afrique observent mieux que nous la morale de Jésus-Christ, et s'ils célèbrent exactement les cérémonies du culte. Tout ce que je puis dire, c'est qu'ils font ouvertement profession de christianisme en plein islam, bien qu'ils n'aient pas d'église. Quant aux mahométans, je veux parler de ceux de Kassala , ils ont sans doute des mosquées, mais aucune apparente ; je ne me rappelle pas avoir vu dans la ville un seul minaret, et n'y ai pas une seule fois entendu la voix du muezzin. En revanche , j'entendais tous les jours de brillantes fantasias , tant dans la ville nouvelle que dans la ville indigène : car partout on s'amuse, partout on chante, on danse, comme partout on souffre, on pleure et l'on meurt.

Ce que j'entendais surtout, et cela toutes les nuits, c'étaient les rugissements des hyènes, des léopards, et quelquefois des lions, qui, descendus de la montagne dès que l'obscurité couvre la plaine, tiennent la ville assiégée de tous les côtés. Sans le mur d'enceinte qui la protège, et si les portes n'étaient pas soigneusement fermées , les bêtes féroces pénétreraient par bandes, tant leur nombre est

grand, jusqu'au cœur de la place, et pulluleraient dans les rues comme les chiens errants du Caire et de Constantinople. Leurs rugissements redoublés et vraiment effrayants me firent d'abord quelque impression et m'empêchèrent de dormir la première nuit ; mais la seconde j'y étais déjà moins sensible, et je finis par m'y habituer comme les habitants eux-mêmes, qui n'y font plus aucune attention et ne les entendent pas plus que le meunier n'entend le tic tac de son moulin.

Le chrétien le plus important établi à Kassala est un Copte nommé Todéros , c'est-à-dire Théodore , et qui remplît, ou du moins remplissait l'emploi de premier écrivain du Divan. On sait que dans toute l'Egypte ces places étaient exclusivement occupées par les Coptes, qui les remplissaient avec une capacité incontestable ; et quant à Ja fidélité , trouvez mieux en Egypte si vous pouvez. Un décret récent de Saïd-Pacha , le vice-roi actuel , les en a tous ex •• . puisés, sans doute parce qu'ils sont chrétiens, et les déclare inhabiles aux fonctions publiques. Je voudrais bien savoir par qui on les a remplacés , et comment vont sans eux les administrations égyptiennes. Le désordre , si j'en crois ce qu'on m'a écrit du Caire, y est plus grand que jamais, et l'anarchie règne dans tous les services. C'est au point que sous ce rapport le successeur d'Abbas fait regretter son prédécesseur.

J74 KiSSALA.

Todéros nous engagea à dîner, et Gozz&a nous insinua de sa part qu'il tenait beaucoup à nous traiter dans sa maison, parce que, indépendamment de l'honneur que ce serait pour lui personnelle* ment, cette condescendance de nptre part—c'est lui qui parle— le poserait bien dans la ville, même au* yeux du Divan, .et le ferait briller d'un nouveau lustre. Le moyen de ne pas faire droit à une requête ainsi motivée et de refuser h un honnête homme une satisfaction si parfaitement innocente! Afin d'entrer mieux dans ses vues , nous nous rendîmes à son invitation avec un certain apparat et revêtus de nos habits européens , ce qui le flatta beaucoup. Sa maison , située dans l'intérieur de 1 la ville et d'assez belle apparence, avait une vaste cour qui me fit penser, je ne sais trop pourquoi, peut-être parce qu'elle avait un aspect champêtre, à celles des riches fermes de la Romagne. On y prit le

café en plein air, pour jouir de la fraîcheur* du soir, sur des angarebs préparés lit pour nous recevoir. Il n'y avait que des hommes, nous, Gozzika et quelques amis du maître de la maison. Quoiqu'il fût marié, nous ne vîmes point sa femme, ni aucun membre de sa famille. En Egypte, les Coptes, et même les juifs, font harem comme les musulmans , c'est-à-dire qu'ils séquestrent leurs femmes et les dérobent aux regards des étrangers. *

Quand la nuit fut tout à fait tombée, on entra

KASSAU- 175

dans une grande salle de plain-pied , autour de laquelle régnaient, suivant l'usage du pays, deç divans en pierre recouverts de tapis.

On préluda par une collation relevée de piments et de sauces piquantes propres à aiguïser l'appétit, le tout arrosé d'arak. C'était l'intermède avant la pièce, Après cette collation, qui à elle seule eût fait le dîner de bien des gens, les domestiques étendirent par terre un grand tapis et placèrent au milieu une table haute d'un pied, autour de laquelle les convives s'assirent les jambes croisées, et la pièce commença, sans assiettes et sans fourchettes bien entendu, Quel dîner, lecteur ! Les noces de Gamache n'étaient que de la parcimonie, de la famine, auprès d'un pareil festin. Le mouton farci de l'hos» pitalMé ouvrit la marche; puis vint encore du mou* ton sous toutes les formes , puis des poulets et des pigeons , puis des légumes , puis des pâtisseries de toute espèce , puis des confitures non moins variées, puis.... que vous dirai-je encore? Nous comptâmes jusqu'à trente plats servis sans ordre les uns après les autres, et avec une rapidité qui les faisait disparaître aussitôt que paraître. Il fallait néanmoins, pour

se montrer poli, goûter à tous, ne fût-ce qu'une bouchée. J'en aurais donné volontiers les neuf dixièmes pour une bouteille de vin ; mais on n'en fait pas à Kassala, malgré l'abondance du raisin, et j'aurais craint d'offenser l'amphitryon en

en faisant apporter de chez nous. Force fut donc de se contenter d'eau claire, fade et morne assiisorinement d'un banquet si fastueux et si copieux.

Kassala, et son territoire, aussi maigre de population que vaste de surface, forme une mudirie ; c'est comme qui dirait une sous-préfecture, en admettant que Khartoum, dont elle dépendait, fût une préfecture. Mais le pachà qui résidait dans cette dernière ville, en qualité de gouverneur général du Soudan, était un beaucoup plus grand personnage que n'importe quel préfet de nos quatre-vingt-six départements. Le mudir alors en fonction était un certain Kosref-Bey, un Turc, pis que cela, un ancien mame-louk d'Ibrahim-Pacha, lequel avait payé ses services, Dieu sait quels services ! en l'élevant de l'antichambre, de plus bas encore, aux fonctions publiques. Son éloignement de Khartoum et surtout du Caire, dont il est séparé par cinq à six cents lieues de déserts, lui créait une indépendance de fait dont il abusait de toutes manières. Il lui était interdit, pour n'en citer qu'une preuve, de faire exécuter aucune sentence capitale sans en avoir référé au pachà de Khartoum. Mais il ne tenait nul compte de cette injonction : un homme condamné à mort, souvent sans preuves et pour les causes les plus légères, était exécuté immédiatement sans appel et sans sursis. Son procédé consistait à faire attacher le patient à la gueule d'un canon chargé

KÀSSÀLA. m

auquel on mettait le feu. Voici, en matière moins grave, un exemple de la pénalité adoptée par ce Sejan au petit pied. Chaque fois que je sortais , je rencontrais sur mon chemin une femme mise aux fers par son ordre, je ne sais pour quelle contravention, et qui circulait librement moyennant une courte chaîne rivée à ses deux chevilles. Sauf un pagne étroit roulé au bas de ses reins, cette malheureuse était entièrement nue, couchait dans la rue et subsistait de la charité publique. Je tais les exactions, les extorsions, les vexations de tout genre, les bastonnades enfin, et autres aménités & l'usage des Turcs.

Émin-Bey, chargé d'affaires d'Abbas-Pacha à Djeddah, m'avait donné une lettre de recommandation pour ce personnage dont il était connu et qu'il connaissait personnellement. Je la lui envoyai dès mon arrivée et lui fis une visite le lendemain. Il ne m'offrit ni la pipe ni le café ; il est vrai qu'il était à son divan, ou bureau, et que là les fonctionnaires sont à la rigueur dispensés de cette formalité, dont ils ne pourraient s'affranchir dans leur particulier sans manquer aux premières lois de la civilité. Je trouvai bien en lui l'homme de ses antécédents et de son premier emploi, un butor ignorant, grossier, dénué de toute instruction et encore plus d'éducation. Deux jours après il me rendit ma visite chez Gozzika, où il vint escorté de plusieurs aco-

lytes , officiers ou autres ; le plus mince employé turc se croirait déshonoré s'il se montrait en public sans une suite quelconque* Les visites en restèrent là. Bien différent du pacha de Souakin, qui, lui aussi, était cependant Turc, le mudir ne me fit au* cune politesse, ne m'invita jamais à l'aller voir dans sa maison, et de mon côté je ne remis pas les pieds dans son divan. La recommandation d'un homme comme Émin-Bey, sans parler de

ma qualité de voyageur, de Français, méritait assurément plu* d'égards. Mais si j'eus peu à me louer de ses procédés dans le principe, j'eus dans la suite tout à fait à m'en plaindre.

Il avait fait ou fait faire, trois mois auparavant, une razzia sur la frontière abyssinienne jusque dans le Basa, sous prétexte qu'un tribut qui n'est point dû n'était pas payé. Ses maraudeurs avaient ramené de leur expédition une grande quantité de bétail et trois cent quarante prisonniers, hommes, femmes et enfants. Le tout, gens et bêtes, avait été vendu aux enchères sur la place publique par le divan lui-même, sauf toutefois la part de butin abandonnée aux officiers et même aux soldats à titre de solde ; car l'argent manquant toujours au gouvernement égyptien , il paye souvent de cette manière son armée du Soudan, et l'on voit ainsi des esclaves vendre des esclaves. Un missionnaire catholique nommé Stella était Venu à Kassala pour réclamer les captifs»,

KAS9ALA. in

qu'ils tous étaient chrétiens ; mais ils étaient vendus depuis longtemps; et, traité par le mudir avec la dernière insolence, le pieux intercesseur avait dû s'en aller comme il était venu, trop heureux encore qu'il ne lui arrivât pas pis. Ce missionnaire, d'ailleurs & le juger sur une lettre de lui qui me fut communiquée, était fort peu lettré et nullement à la hauteur de la mission dont on l'avait chargé ou dont s'était lui-même investi.

Les choses en étaient là lorsque j'arrivai à KaSsaUu Trois jours après, le 1^{er} avril, le bruit se répandit qu'Oubié, roi du Semen , prince abyssinien , dont les voyageurs ont fait connaître le nom en Europe* était descendu de ses montagnes avec des troupes pour

tirer vengeance de l'impudent razzia eXéou* tée sur ses terres. Il avait même, à ce qu'on disait j passé déjà la frontière, enlevant tout sur son pas* âge, troupeaux, chameaux* même les hommes , et ne •• trouvait plus qu'à une ou deux journées de la ville. On s'attendait donc à une prochaine attaque et l'on préparait tout pour la défense. La garnison faisait tout le jour l'exercice à feti* et les quatre pièces de canon dont la place est pourvue étaient braquées sur la partie du désert d'où l'ennemi devait dé* boucher. Privés d'artillerie et d'armes à feu, les Abyssiniens n'avaient à opposer à ces puissants moyens de destruction que l'épée, la lance et le javelot.

Notre position devenait critique : menacés de subir un siège et peut-être enveloppés dans le sac d'une ville prise d'assaut, nous avions tout à craindre des assiégés encore plus que des assiégeants. Il n'était pas impossible , en effet, rien même n'était plus probable qu'en notre qualité de chrétiens, les musulmans, poussés à bout, ne s'en prissent à nous et ne nous rendissent responsables des justes représailles exercées contre eux par les Abyssiniens chrétiens eux-mêmes. Un mauvais coup eût été bientôt fait, et ce n'est certes pas le mudir qui l'eût empêché. Le malheur consommé, toutes les réclamations, toutes les réparations du monde ne nous auraient pas remis la tête sur les épaules une fois qu'elle n'y aurait plus été. Et d'ailleurs, qui nous eût réclamés au fond de ces déserts? J'ai voyagé pendant vingt-cinq ans, et je connais assez nos agents à l'étranger pour n'avoir en eux qu'une confiance médiocre. Leur première pensée est de garder leur place, et ils écartent ou étouffent toute affaire qui pourrait en troubler pour eux la tranquille possession; et puis ils ont toujours peur d'être désavoués et sacrifiés. La protection des nationaux ne vient qu'en seconde ligne et les touche assez peu.

Bien fol est qui s'y fie.

Quant h moi, je ne m'y fiais guère. Il est vrai que

mon compagnon de voyage était Anglais , et que les Anglais sont beaucoup mieux protégés que nous. Les principes du gouvernement britannique, qui soutient toujours ses agents extérieurs, les encouragent, les obligent à un patriotisme plus chatouilleux et plus efficace. Aussi le citoyen anglais est-il ou se croit-il aujourd'hui, dans toutes les parties du monde, ce que le civis Romanus était dans l'antiquité. On verra éclater dans la suite de ce récit la différence des deux systèmes, et comment l'Angleterre fit ce que la France aurait dû faire.

Le droit était du côté des Abyssiniens, et mes sympathies étaient pour eux. Mon premier mouvement* avait été de modifier mon itinéraire et d'aller rejoindre Oubié, au lieu de l'attendre à Kassala. Je m'en ouvris à Cozzika, qui, sans combattre mon idée, m'en fit voir les difficultés pratiques. Je n'aurais trouvé ni un guide ni un chameau pour réaliser ce projet hasardeux; car le guide eût été traité par le mudir en déserteur qui passe à l'ennemi, et le propriétaire du chameau eût éprouvé le même sort. Je n'eusse pas été moi-même beaucoup plus en sûreté : en supposant que Khosref-Bey n'eût pas osé s'opposer ouvertement à mon départ, j'avais à craindre qu'il me jouât sournoisement en route quelque tour de son métier ; et dans ce cas, sa responsabilité eût été doublement couverte : d'abord parce qu'il

n'eût point paru/jet qu'ensuite je me fusse compro*mis moi-même par une démarche au moins risquée, presque suspecte. D'autres motifs non moi* puissant? Achevèrent de me détpur-ner d'un dessein (pi m'avait d'abord séduit : l'état de ma vue ne

me permettait pas d'aller courir le* aventures, et je »V vais pas en ppche l'argent Nécessaire 4 toutes leç éventualités d'une semblable équipée.

Renonçant donc, non sans crève-cœur, à vçir r Abyssinie , cette contrée originale , étrange , dont

j'étais si près, je pi'e» tins k mon premier itinéraire ;

mais pour l'exécuter il fallait des chameaux, Or» ce

n'était pas cbnse facile que de s'en procurer dans

les conjonctures actuelles, vu la perturbation qui régnait dans tout le pays. Il nous en fallait aumoins jusqu'à Aboukbara sur le NU Bleu, où mm devions mw embarquer pour Khartomn, si l'état du fleuve la permettait* Nous en avons informé KJwwef-Bey lorsqu'il était venu nous rendre notre visite, gt \$& le lendemain, 2 avril, pressé, à ce qu'il paraît, de se débarrasser de nous» il nous fit dire que les chameaux étaient prêts , mais seulement pour la moitié de la route et pour le double du prix courant, J'in* çlinaig popr accepter la proposition ; mais Go^ika me pria de n'en rien faire. Cette augmentation arbi* traire du tarif établi cachait, suivant lui, une in* délicatesse; de plus notre exemple, si nous nous laissions surfaire, ferait planche pour l'avenir et

KÀS3AU, 183

créerait ub antécédent dont il ferait , après notre départ, te première victime: il employait toute l'année un grand nombre de chameaux pour le transport de ses marchandises : si nous consentions à payer deux talaris ce qui n'en valait qu'un et ne 3e paye jamais plus, on en exige* rait autant de lui sans aucun

doute, et ses intérêts seraient sérieusement lésés, Nous nous rendîmes à ses raisons et refusâmes net les chameaux du mudir.

Ce refus l'irrita fort, et Ton devine jusqu'où la colère doit entraîner un homme de cette espèce, 11 se répandit contre nous en injures, en menaces, et nous apprîmes par Todéros qu'il nous avait traités de mendiants en plein divan-, ajoutant que nous nous en repentirions. Il menaça sous main du bâton quiconque nous servirait de guide ou nous louerait un seul chameau. Toutefois, il dissimula vis-à-vis de nous son ressentiment jusqu'à nous envoyer par Todéros des lettres que nous lui renvoyâmes, et il nous fit offrir une escorte que nous n'acceptâmes pas davantage. Nous n'avions pas refusé les soldats de l'aimable Nourreddin-Pacha pour nous embarrasser des siens; sans compter qu'il était homme à nous faire servir par eux, pendant le voyage, quelque plat de sa façon; et, quanta ses lettres, qui sait si ce n'étaient pas les lettres de Bellérophon 1

Le même jour, Cozzika dépêcha un messenger à l'un de ses amis du désert, le cheik Beschir, campé du côté de la frontière abyssinienne, pour qu'il nous envoyât tous les chameaux dont nous avions besoin. Trois jours après, Beschir fit répondre que la chose lui était impossible, parce que les Arabes de sa tribu avaient fui presque tous l'approche d'Oubié, et que le petit nombre de ceux qui n'avaient pas pris la fuite se tenaient cachés dans les bois, d'où ils ne voulaient sortir à aucun prix, dans la crainte de tomber eux et leurs chameaux dans les mains des Abyssiniens. Cette crainte n'était pas fondée, car un domestique d'Yanni, arrivé d'Abyssinie, dans la nuit du 5 au 6, avait annoncé que l'ennemi se trouvait encore sur son territoire et se contentait de faire, de temps en temps, des razzias de troupeaux sur l'ex-

trême frontière égyptienne. Ne nous en voilà pas moins bien embarrassés. Mais Cozzika n'était pas Grec pour rien : c'était un homme de ressource , et il le prouva bien dans cette occasion. J'ignore de quel côté il se retourna ; toujours est-il que le soir même du jour où la réponse du cheik Beschir nous était parvenue, il nous vint annoncer qu'il avait trouvé des chameaux, et que nous pourrions partir le 7, qui était un vendredi , après la prière de l'Asr. Cette nouvelle m'agréa fort. J'avais assez de Kassala : outre que notre position y était fausse, le mauvais vouloir du mudir

KASSALÀ. 185

n'était pas fait, malgré l'hospitalité d'Yanni, pour m'en rendre le séjour agréable. Toutefois il me restait un fond d'inquiétude. Je craignais un coup de jarnac au dernier moment. On a tout à redouter de la fourbe d'un Turc. J'en fus quitte cependant pour la peur. A l'heure dite, tout était prêt pour le départ, 'et nous partîmes sans encombre.

Pour en finir tout de suite avec Khosref-Bey et n'avoir plus à revenir sur ce sujet déplaisant, je vais anticiper un peu sur l'avenir, en racontant, avant de quitter Kassala , comment les choses s'y passèrent après nous , et comment , en définitive , elles ont tourné pour lui.

Soit effet du hasard, soit que Gozzika eût pris ses mesures en conséquence, le mudir ne connut notre départ que lorsque nous étions déjà bien loin. Il entra en fureur en l'apprenant, et, dans sa colère, fit bâtonner plusieurs employés de la mudirie, Todéros entre autres , à ce qu'on m'écrivit , sous prétexte qu'ils s'étaient joués de lui. Gela était vrai quant à Todéros, mais non pas comme l'entendait le mudir. Notre ami le Copte ignorait lui-

même notre départ; il était donc sur ce point blanc comme neige , et s'il avait trompé Khorref , c'était à propos des lettres que celui-ci l'avait chargé de nous offrir. N'osant lui avouer que nous n'avions pas voulu les recevoir, de peur que la responsabilité d'un refus si blessant ne retombât sur lui, il fit croire au mudir

«86 KASSÀU,

que n'ayant pu nous les remettre en mains propres avant notre départ , il nous les avait expédiées par un exprès, Il n'en était rien* Tpdéros les avait tout uniment brûlées. Khosref ignore donc, h mon grand regret, ou ne sut que beaucoup plus tard le sort qu'avaient eu ces fameuses lettres de recommandation, offertes avec trop d'insistance pour n'être pas suspectes à nos yeux*

Quand il eut passé sa première colère sur les gens de sa dépendance, il s'en prit à. Cozrika, et s'il n'osa pas le faire bâtonner, ce dont il avait pourtant bien envie , il lui fit essayer toutes sortes d'avanies. Il défendit à tous les chameliers de lui fournir à l'avenir des chameaux, à tous les écrivains de lui prêter leur ministère pour sa correspondance et pour ses marchés , & tout le monde enfin, sans exception, de se charger de ses messages ; si bien qu'ayant à nous écrire, Yanni fut obligé de porter lui-même sa lettre jusqu'à l'Atbara, d'où un homme sûr nous la trans* mit h Khartoum où nous étions alors, d'est précisé» ment cette lettre qui nous informait des faits que je viens de raconter, Ces faits étaient graves , mais en voici de bien plus sérieux,

Indignés , révoltés comme ils devaient l'être de l'odieux acte de violence dont ils avaient été victimes #n pleine paix et contre le droit des gens, les Abyssins avaient porté leurs plaintes et leurs réclamaions au consul ou vice-consul anglais à Massaoua ,

KASSALA. iST

ville turque située sur la mer Rouge, h l'extrême frontière abyssinienne, le suppliant d'intervenir auprès du gouvernement égyptien pour obtenir de lui la délivrance des prisonniers et une réparation assurément bien due, Je n'ai jamais pu savoir d'une manière certaine si une démarche semblable avait été faite également auprès du consul de France. Si elle ne le fut pas, cela prouve que les Abyssinien* ont plus de confiance dans l'Angleterre que dans la France. Si elle le fut, elle demeura sans effet, l'agent français s'étant abstenu de toute intervention. Fidèle , au contraire , & la politique britannique, qui a pour principe de prendre en main la défense des opprimés , sinon par humanité, du moins par intérêt, afin de se créer partout une clientèle et des influences, l'agent anglais prit & cour cette affaire, au point de faire en personne le long et pénible voyage de Massaoua à Kassala pour procéder sur place à une enquête et pour demander au mudir des explications, M< Plawden (c'était le nQin du consul) arriva dans celle dernière villç peu de temps après que nous l'avions quittée, et n'y reçut pas un meilleur accueil que le missionnaire Stella. Joignant l'ineptie k l'insolence , Khosref-Bey s'avisa de traiter le re~ présentant de la Grande-Bretagne comme il avait traité Cozzifca, entravant sa correspondance , ses moyens de transport , le gênant , en un mot , dans toutes ses démarches. On devine bien qu'une pa-

reille conduite n'arrangea pas ses affaires, et que H. Plawden ne manqua pas de s'en plaindre au Caire dans les termes les plus énergiques.

Quant à nous, qui avions aussi un compte à régler avec Khosref , nous n'attendîmes pas d'être au Caire pour lui donner de nos

nouvelles. A peine à Khartoum, nous portâmes nos griefs au Divan. Malheureusement le poste de gouverneur général du Soudan était alors vacant, et le mudir de Lobéide , venu du Cordofan pour remplir l'intérim , ne se crut pas suffisamment autorisé pour prendre en cette circonstance un parti décisif, d'autant plus que le nouveau gouverneur était attendu d'un moment à l'autre. Nous résolûmes donc d'aller au-devant de lui jusqu'à Sourourab, un village bâti près du Nil, à huit heures de Khartoum, où il devait séjourner un jour ou deux. Nous l'attendîmes là cinq jours. Enfin il arriva.

J'aurai sans doute par la suite l'occasion de raconter avec quelque détail mon entrevue avec ce pacha, un Turc de la pire espèce, et la scène caractéristique qui se passa entre nous. Il me suffira de dire aujourd'hui que je le trouvai peu disposé à nous donner satisfaction. Nous ne lui demandions point la révocation du mudir, sachant que cette mesure outre-passait ses pouvoirs ; nous exigeions seulement qu'il le suspendît de ses fonctions et le rappelât à Khartoum en attendant qu'on eût statué au Caire

sur son sort ultérieur ; et comme le pacha s'entêtait dans sa résistance , nous finîmes par lui déclarer nettement que nous ne quitterions pas la place , ni ne sortirions de son divan, qu'il n'eût fait droit à nos réclamations. Vaincu par notre résolution, il céda enfin, et nous promit de faire ce que nous exigeions, promesse de Turc dont le consul d'Autriche à Khartoum, présent à la conférence, se chargea de surveiller l'exécution, et qui, grâce à cette précaution, fut remplie exactement. Quant à notre ami Cozzika, voulant le mettre à l'abri des vengeances de Khosref et de vexations nouvelles , nous priâmes le consul autrichien de le prendre

officiellement sous sa protection , ce qu'il fit immédiatement en lui envoyant à Kassala un passe-port autrichien.

Cette première satisfaction obtenue, je comptais bien n'en pas rester là. De retour au Caire deux ou trois mois plus tard, ma première pensée fut pour Khosref-Bey; mais comme j'allais reprendre la suite de fties démarches et porter mes griefs à Saïd-Pacha lui-même, investi depuis peu de l'autorité viceroyale, j'appris que les plaintes de M. Plawden avaient porté leur fruit, et que le compte de Khosref avait été réglé. Àbbas lui-même avait, très-peu de temps avant sa mort, destitué l'ancien mamelouk de son prédécesseur, et il était alors question de lui faire son procès. S'il a été traité selon ses mérites, il doit être en ce moment aux galères. Le consul

190 ÄftSALA.

général de la Grande-Bretagne eut tout l'honneur de celle affaire, i l'eidusion de h France qui pourtant tarait dû prendre rini-tiature, puisqu'elle affiche de* puis Loui* XIV la prétention d'être la fidèle alliée et la protectrice des Abyssiniens.

(SUITK.)

Ici je reprends, arec ou sans la permission dû lecteur, le journal de voyage interrompu par mon séjour à Kassala, qui avait duré neuf jours pleins» et pour le narré des événements qui Font suivi*

Le 7 avril 1854.

Nous avons, comme k notre départ de Souakin, douze chameaux et cinq chameliers. Ces derniers, Arabes de la tribu des Halangas, ressemblaient prèsqu'en tout point à nos vieux amis

ou ennemis les Bi* charis, linon pourtant que leur peau était plus foncée, qu'ils paraissaient moins vigoureux, moins fiers, et qu'ils portaient des sandales tandis que les autres allaient nu-pieds. Ils étaient d'ailleurs habillés ou plutôt déshabillés comme eux, sans autre vêtement

VH JoLR5AL DU DÊSEKT.

qu'un pagne de tofle à la ceinture ; du reste, même lance, même bouclier, même couteau à gaine, et mêmes amulettes au bras. Nous n'avions point de kabir ; mais Cozzika nous avait donné, pour nous en tenir lieu, un vieux chrétien de ses amis établi à Kassala depuis quinze à vingt ans, investi de tous ses pouvoirs pendant ses fréquentes absences, et qui connaissait parfaitement le pays, où il "était luimême connu de tout le monde. Mallam Girgis, ou maître Georges, ne parlait qu'arabe, montait un âne en guise de hedjin, au demeurant le meilleur homme du monde. Yanni nous avait également donné, pour nous accompagner, deux de ses domestiques rentrés la veille à Kassala, tous les deux Nubiens, tous les deux à dromadaire, et qui nous rendirent, l'un surtout, nommé Saleh, de grands services.

La caravane s'était de plus renforcée d'un soldat qui suivait la même route que nous, d'un Égyptien nommé Hassan, qui, lui aussi, avait été soldat, et qui allait reprendre du service à Khar-toum ou à Berber, partout où l'on voudrait de lui. Moyennant sa nourriture et l'autorisation de monter, de temps en temps, sur les bagages, nous eûmes en lui, pendant tout le voyage, un véritable domestique. À quoi il faut ajouter un marchand du pays, du nom dlsmaïl, qui avait sollicité et obtenu l'honneur, c'est-à-dire la sécurité de notre compagnie.

Grâce à ces diverses recrues, le personnel de la caravane était de dix-sept hommes, sans compter le léopard privé que nous avait donné Cozzika, et qui, enfermé dans une cage d'osier, occupait à lui seul un chameau. Il supportait sa captivité avec une résignation exemplaire, et quand il avait soif, ce qui lui arrivait rarement, il demandait à boire par un sifflement aigu semblable à celui d'un oiseau. On le lâchait de temps en temps ; après une course dans le désert pour se dégourdir les jambes, il revenait de lui-même et rentrait dans sa cage sans difficulté. Cependant, malgré la douceur de son commerce, les chameliers en avaient peur et ne se sont jamais accoutumés à lui. Il est juste de remarquer à leur décharge qu'inoffensif pour tout le monde, il préférerait cependant très-visiblement les blancs aux noirs.

Il était cinq heures quand nous sortîmes de la ville. J'étais fort mal monté : mon dromadaire n'était bien cette fois qu'un chameau très-lent, très-lourd, et dont j'avais bien du mal à faire quelque chose. En revanche, j'avais échangé mon bât de Souakin contre une selle nubienne dont Cozzika m'avait fait cadeau, et qui, placée au sommet de la bosse, rembourrée de coussins à l'intérieur pour ne pas blesser l'animal, était bien loin d'avoir l'ampleur, la commodité des selles du Hedjaz. Il me fallut quelque temps pour m'y habituer; mais je finis par m'y trouver très-bien. Notre hôte nous accom-

194 JOURNAL DU DÉSERT.

pagna assez loin, monté sur une mule, et en se séparant de nous il me dit avec effusion : « Vous êtes mon père ; je suis votre fils ; je n'ajoute rien. » Or, notez qu'à peu d'années près, nous étions du même âge, et que son épanchement oriental n'était pas du tout fait pour me flatter. Le rôle de Pater JEneas ne flatte per-

sonne. C'est ici le lieu de faire ma confession sur un point délicat et tout à fait intime, que j'ai jusqu'à présent laissé dans l'ombre.

Apprenez donc, lecteur, que j'avais laissé croître ma barbe autant pour n'avoir pas l'ennui de la faire tous les jours que pour m'attirer la considération des Bédouins, qui, à l'exemple de Lycurgue, estiment peu les mentons *asés. Mais cette barbe, qui en fort peu de temps avait pris des proportions respectables, était entièrement blanche comme le sont mes cheveux depuis l'âge de vingt-cinq ans, et, toute coquetterie à part, elle me vieillissait de vingt ans. Aussi passais-je tout à fait pour un vieillard, et étais-je traité comme tel par tout le monde : « Voyez ces Européens, disaient souvent les Arabes avec une surprise mêlée d'admiration; ils ne craignent pas de quitter leur patrie dans un âge si avancé pour visiter les pays lointains. » Ceci pouvait me flatter comme Européen, mais beaucoup moins comme homme, pour peu que j'eusse eu des prétentions personnelles ou que les femmes fussent en jeu dans les pays musulmans, comme elles le sont en pays

chrétien. Ajoutez à cela que les Arabes ne manquaient jamais de me donner, comme Cozzika vient de le faire, le titre de Père, Âbou; ce qui est de leur part une politesse et une preuve de respect. Même chose arriva, il y a quelques années, à un diplomate français envoyé au fond de l'Orient et que sa mission avait beaucoup vieilli. Les indigènes le traitaient aussi d'Abou ; mais moins philosophe que moi, il leur répondait par des injures.

Le mogreb nous prit au milieu d'une forêt de mimosas qui commence presque à la porte de la ville, et où Cozzika prit congé de nous. Le soleil se cacha derrière les arbres longtemps avant de se coucher et ne révélait sa présence que par une épaisse vapeur

rouge étendue sur les bois comme une pluie d'or. Les roucoulements du soir nous environnaient de toutes parts : palombes et tourterelles préludaient par des gémissements éplorés au silence de la nuit. A la sortie du bois, on traverse une plantation de doura, dont les gigantesques feuilles nous enveloppaient comme une autre forêt. On entre ensuite dans une plaine crevassée, lézardée par la chaleur, toute hérissée d'une herbe sèche et dure comme la paille d'un champ fraîchement moissonné. Il régnait dans la caravane un si grand désordre, qu'elle alla tomber et s'enchevêtrer au milieu de l'obscurité dans une autre caravane survenue du côté opposé ; c'étaient des Bohémiens, nommés ici Ghadjars, race partout étrangère

et encore plus étrange, qui conserve dans les déserts de l'Afrique, comme dans les cités populeuses de l'Europe, les caractères indélébiles de son origine indienne. On se démêla non sans peine les uns des autres, et, poursuivant notre marche à la clarté des étoiles, nous la prolongeâmes, ce premier jour, jusqu'à près de minuit, escortés par le hurlement des chacals et des hyènes.

Le 8.

Le premier objet qui me frappa les yeux en sortant de ma tente fut le rocher de Kassala que nous avions laissé bien loin derrière nous, mais que son isolement et la transparence de l'air faisaient paraître infiniment plus près qu'il ne l'était en réalité. On l'eût pris à cette distance pour la pierre tumulaire de quelque Encelade du désert. On se demande par quel singulier phénomène géologique cette masse isolée a surgi de terre en cet endroit, tandis qu'autour d'elle, dans un rayon de plusieurs journées, le sol n'a pas la plus légère excroissance. Visible, malgré son éloignement toujours plus grand, pendant toute la matinée,

pourvu, bien entendu, qu'on tournât la tête, car il s'élevait maintenant au nord, et nous marchions dans la direction du sud, ce roc monumental est le seul accident du paysage, tant la plaine est nue et l'horizon plat. Si quelque gros d'Abyssiniens était venu nous surprendre en cet

endroit, j'aurais béni leur présence, ne fût-ce qu'à titre de distraction; mais quoique nous fussions très-près de leur frontière, il n'en parut pas un seul; rien ne vint interrompre la monotonie de cette journée d'autant plus ennuyeuse pour moi que mon chameau ne voulait ou ne pouvait pas marcher. J'étais toujours en arrière de la caravane, en compagnie de Gasparo, qui, le fusil à la main, se donnait le plaisir d'aller à pied, nonobstant une chaleur de 35 degrés. S'il avait compté pour notre dîner sur un gibier quelconque, son attente fut cruellement déçue :

C'était un grand hasard

Si Ton voyait passer seulement un lézard.

J'atteignis de cette manière , déjà fort avant dans l'après-midi , une chaîne de collines basses du sein desquelles je descendis dans l'ouadi Hammed, où les arbres reparaissent tout à coup et se multiplient à chaque pas jusqu'à former des bosquets , puis des bois. L'ouadi donne son nom , à moins qu'il ne le reçoive de lui , à un grand village bâti en nattes et habité par les Soukrias, une tribu considérable, d'origine arabe , ,comme toutes celles que nous avons rencontrées depuis la mer Rouge, et qui de l'Atbara s'étend jusqu'au Nil Bleu. Achmet Aboussine , leur cheik , que je devais connaître plus tard ,

est le plus puissant de tous ces déserts. Les Soukrias ne se distinguent d'ailleurs que par le nom des Ha~ langas avec lesquels

ils confinent, et qui eux-mêmes ne se distinguent pas davantage des Âdendoas , ni même des Bicharis. Tous venus à la même époque de la péninsule arabique, ils ne sont, sous des noms divers , que les enfants d'une même famille , et (a mère patrie revit en eux, si ce n'est pourtant que l'Afrique , où ils se sont acclimatés depuis plusieurs siècles, a déteint sur eux, les a rendus plus rudes et plus sauvages. Resté , j'ai dit plus haut pourquoi, en arrière de la caravane avec Gasparo , nous traversâmes seuls ce village qui est très-populeux , très-vivant , très-bruyant , plein de chameaux , de troupeaux, et dont les habitants , accourus sur notre passage avec curiosité, nous témoignaient à l'envies uns des autres un intérêt non suspect. A en juger par cet échantillon, cette tribu doit avoir conservé, sous le ciel africain, les traditions de l'hospitalité arabe. Je rejoignis la caravane au bord de l'Âtbara, où elle était déjà campée. Cette rivière , qui coule à cent pas du village , descend des montagnes d* Abyssinie, où elle porte le nom de Tacazé, et, après un cours de quatre à cinq cents lieues, partie sur le territoire abyssin , partie dans le Soudan oriental , se jette dans le Nil aux environs de Damer, dans la haute Nubie. Elle était alors fort basse , mais elle double et triple de volume à la saison des pluies ;

on peut estimer la masse d'eau qu'elle roule à cette époque par l'étendue de son lit ; une moitié à peine en était alors, remplie ; l'autre moitié , restée à sec , était couverte de sable fin et de cailloux roulés. Des buttes de terre boisées courent de chaque côté , et les deux rives sont bordées en cet endroit de pins chevelus dont la crinière verdoyante pend sur les eaux. La rivière était du plus beau bleu et d'une parfaite limpidité. De nombreux troupeaux s'y venaient abreuver sous la conduite de bergers noirs et nus, dont les cris de ralliement se mêlaient au bêlement des bre-

bis. Couché au bord du fleuve sur une pelouse verte , chose rare en ces contrées , je passai une soirée calme et fraîche au milieu de ces bucoliques africaines, et, quand je revins au camp, j'y trouvai le cheik du village qui, pour acquitter la dette de l'hospitalité, nous avait apporté du lait, des

moutons , même des poulets , et c'est ainsi que la

soirée racheta pour moi l'ennui, le vide et la chaleur de la journée.

I/Atbara était le premier grand cours d'eau que je rencontrais depuis que j'avais quitté les bords du Nil , et la vue de ce beau fleuve me fit éprouver un plaisir d'autant plus vif que les rives en sont richement boisées. Je compris là, une fois de plus, le paradis de Mahomet et la description si souvent répétée, bien que toujours la même , qu'en donne le Koran : écrit au désert par un homme et pour des

hommes du désert, il est naturel qu'il leur promette dans l'autre monde ce dont ils manquent le plus dans celui-ci, des eaux et des arbres. Les Arabes de cette région ont donc le paradis dès ici-bas, sauf pourtant les houris, à l'éternelle jeunesse desquelles leurs femmes si vite fanées ne sauraient faire concurrence, non plus qu'aucune de celles dont le créateur a émaillé la terre, fleurs d'un jour offertes à l'homme pour son bonheur ou pour son malheur.

On approchait de la saison des pluies. Déjà à Kassala j'en avais eu un avant-goût dans l'averse tombée le 1^{er} avril. Il plut encore cette nuit, et le vent souffla avec une telle impétuosité qu'il arracha les piquets de ma tente, et que je me réveillai en sursaut coiffé par elle. Le jour pointait par bonheur quand in'advint cette ca-

tastrophe, et, comme j'étais matinal, gran madrugador, ainsi que Don Quichotte, je me levai définitivement. Le ciel était orageux : de grands nuages noirs bordés de festons jaunâtres roulaient dans l'espace et semblaient annoncer un [c; mais le soleil dissipa ces sombres ! ciel eut bientôt repris son implacable imp à la rivière, il n'y avait qu'un pas :

immédiatementet la trouvai littéralepar une multitude d'Arabes petits et

grands , qui venaient s'y baigner en faisant retentir de leurs cris perçants l'écho des deux rives. C'était affronter bien témérairement et de bien près la formidable gueule des crocodiles qui hantent ces eaux paisibles; mais l'habitude du danger, quel qu'il soit, familiarise tellement avec lui, que les baigneurs n'y songaient même pas. J'imitai leur exemple et fis comme eux , au milieu du fleuve , mes ablutions du matin , bien que la blancheur de ma peau me signalât de plus loin que la peau noire des naturels à la dent des crocodiles.

Les chameaux que Yanni nous avait procurés avec tant de difficulté ne devaient nous conduire que jusqu'à l'Atbara. Vu les circonstances politiques, les chameliers avaient refusé formellement d'aller plus loin et n'avaient même consenti à venir jusque-là que par une faveur spéciale , parce qu'ils étaient en relations continues d'affaires avec notre hôte. Il fallait donc se pourvoir ici d'autres chameaux , et c'est à quoi maître Georges avait avisé dès notre arrivée. Il connaissait le cheik d'Ouadi Hamed, et il était connu de lui personnellement ; aussi l'affaire s'arrangea-t-elle entre eux facilement; seulement, il nous fallut attendre les nouveaux chameaux jusqu'à l'Asr, trois heures après midi. L'attente me parut longue : un khamsin brûlant et tel que je n'en avais pas

encore éprouvé régna toute la journée. Les arbres m'en défendaient mal , ma tente pas du

4tf* r<sat àe nca* et i

<\-& le* antre* mt nuia réairaynt viâfe, mais à di*UAce et ea^èfODcst ▼ o^e, m pîeis et aux mains pré», par on ample Témmt de coton Ueo.

Ij?% bruit* du tilia?e armaient fcien aosn jusqu'à moi ; mais, quoiqu'ils aimmifMSrnl par kor intensité continue mie population très-nombreuse, ils ne m'apportaient rien de distinct , rien surtout d'agréable, Ksfril besoin d'ajouter qu'excepté moi, qui ne dors jamais pendant le jour , même an sein des plus grande* fatigue*, toute la caravane était plongée dan* un sommeil profond

1

Knlln le* chameaux arrivèrent à l'Asr, et l'on parti t immédiatement, à ma grande satisfaction, car à peine on selle, je ne m'aperçus plus du simoun. On cou i mença par remonter l'Atbara dans le lit alors desuM\à do» grandes eaux, et quelquefois à l'ombre des pin* HicvoIuh dont il est bordé. On traversa ensuite I» rivière à la faveur d'un gué très-large, mais peu profond , et. après avoir escaladé une butte de terre rouverte de maquis, ou vint camper, dès cinq heures, nu iiiUUni d'uno jolio clairière environnée d'arbres,

d'arbustes de toute espèce , et d'où Ton descendait au fleuve par une pente douce d'une centaine de pas. Ce lieu solitaire est fréquenté par les crocodiles qui viennent y dormir au soleil ; pourtant nous n'en vîmes pas un seul. Nous étions en revanche assourdis par le cri sec de l'oiseau qu'on dit leur ami, parce qu'il les réveille , à ce qu'on prétend , à l'approche d'un ennemi. Cette

fable vient de ce qu'il cherche et saisit jusque dans la gueule béante du monstre endormi les insectes dont elle est toujours pleine. Cet oiseau est le trochilus d'Hérodote, qui raconte de lui la même chose. Le kamsin avait cédé , et la soirée fut aussi fraîche que la journée avait été étouffante. Je la passai sur un tertre de gazon baigné par les eaux , et où j'aurais pu me croire partout ailleurs que sous le tropique africain. Nous étions entrés , en passant l'Atbara , et nous nous trouvions par conséquent alors dans cette fameuse lie de Méroë, siège et berceau de l'antique civilisation éthiopienne, et qui joue dans les premiers âges de l'histoire un rôle si considérable, bien qu'encore si mystérieux. On a prétendu que les anciens avaient donné à cette partie de l'Afrique la dénomination d'île, parce que, dans leur ignorance de la géographie , ils la croyaient bornée par la mer. C'est une erreur grossière : les anciens n'étaient pas si ignorants qu'on veut bien le dire ; ils . savaient aussi bien que nous où était située la mer

Rouge, et si Méroë était pour eux une île , c'est que c'est une lie, en effet, formée d'un côté par le Nil, et de l'autre , celui-là même où nous sommes, par l'Atbara.

Quoi qu'il en soit, Méroë, dont les monuments ont servi de modèle à ceux de l'Egypte, offrait le spectacle d'une théocratie pure et sans mélange. Cette forme de gouvernement qu'on retrouve à l'origine de toutes les sociétés , à mesure qu'on remonte plus haut dans l'humanité , est celle des peuples enfants, parce que chez eux la notion de pouvoir est inséparable de la notion de Dieu , de qui émane et qui consacre à leurs yeux toute autorité. Aussi les deux puissances spirituelle et temporelle leur semblaient-elles inséparables et les confondent-ils dans leur représentation matérielle : le dépositaire de l'une est le dépositaire de l'autre.

Des philosophes ont conclu de ce fait constant, que Dieu dut gouverner directement à leur berceau les hommes créés par lui, comme le père gouverne encore aujourd'hui ses enfants mineurs. De là le gouvernement patriarcal qui suivit immédiatement le gouvernement divin, dont il n'était qu'une conséquence, le patriarche ou père étant le délégué de Dieu lui-même dans sa famille. Mais depuis que la famille s'est transformée en tribu et la tribu en nation, la théocratie a dû cesser parce qu'elle n'avait plus sa raison d'être, et de spirituel le pouvoir est devenu temporel. A me-

sure que les peuples d'abord mineurs atteignent leur majorité, ils s'émancipent par là même, et, progressivement déplacé, le principe d'autorité passe du prêtre, du père et du prince dans l'individu. C'est ce que l'apôtre saint Pierre, premier représentant lui-même, du moins en principe, de la théocratie catholique, veut faire entendre lorsqu'il dit que le parfait chrétien est investi d'une sacrificateur royale ¹ ; ce qui veut dire en style profane que tout homme parvenu à la plénitude de son existence et en possession de soi-même, est à la fois prêtre et roi. Pour en revenir à Méroë, cette Salente africaine où régnait la justice, le pouvoir sacerdotal y régit la société fondée par lui, aussi longtemps qu'il lui fut nécessaire. Tout lui était subordonné : les rois n'étaient que des magistrats civils ou militaires nommés par lui, relevant de lui seul, inspirés, jugés, déposés, immolés même au besoin par ce redoutable dépositaire de la puissance divine. Quand son œuvre fut consommée et que l'heure du pouvoir temporel eut sonné, cette seconde forme de l'autorité se résuma, s'incorpora dans un prince ou chef émancipé qui remplaça le prêtre après l'avoir détrôné, détruit, accomplissant à ces époques recu-

lées une révolution semblable à celles dont l'Egypte ensuite et plus tard la Grèce, l'Italie, l'Europe entière,

BounXeiov lepàtev(j.a. Ép. I, chap. il, v

ont été et seront encore le théâtre. Celui des rois de Méroé qui le premier s'affranchit du pouvoir sacerdotal rat Eryamène, et ce coup d'État , qui ne remonte pas au delà du m^e siècle avant l'ère chrétienne, fut exécuté par ce prince avec l'atrocité particulière aux révolutions sociales , exagérée ici par la férocité naturelle a la race africaine. Nonseulement le sacro-saint collège des prêtres fut aboli, anéanti, mais les prêtres eux-mêmes furent massacrés, comme si tout progrès devait être icibas scellé, cimenté par le sang.

Exécuteurs et victimes, les prêtres, les rois, la nation tout entière jusqu'au dernier homme, et les monuments même d'une civilisation enfantée dans les larmes et dans le sang, tout a disparu depuis des siècles de la surface du globe pour ne laisser que quelques noms controverses dans l'histoire, quelques débris informes ensevelis dans les sables du désert. Des races inconnues alors ou qui peutêtre n'étaient pas encore nées , des Arabes nomades venus de l'Orient, des Turcs conquérants sortis 1 Tondeurs de l'Asie, quelques rares voyageurs

nous attirés du septentrion par la curiosité, nt seuls aujourd'hui ces solitudes revenues &tat primitif, dressent, en passant, leurs a lieu même où s'élevaient des cités popufont paître leurs chameaux sur la tombe uple à jamais disparu.

Le 10.

J'ai dit que là clairière où nous avions campé était environnée d'arbres : les plus communs et les plus beaux étaient les pins. Il s'en trouvait, entre autres, à quelque distance du camp et juste au-dessus de l'Âtbara qui coulait à vingt pieds plus bas, un magnifique, entièrement isolé, noueux, tordu par les vents et dont les vastes branches auraient abrité un troupeau tout entier.

Je l'avais remarqué le soir en arrivant, et dès le matin je m'y réfugiai pour échapper aux bruits, au mouvement de la caravane. Le ciel était voilé, le soleil d'un blanc d'argent comme la lune, et comme elle sans rayons. Le fleuve glissait lentement à mes pieds; décrivant à perte de vue de gracieux méandres, ses bras, ouverts un instant pour se fermer aussitôt, formaient de nombreux îlots couverts de verdure. De quelque côté que se portât la vue, l'horizon n'était borné par rien et n'avait d'autre limite qu'un ciel gris confondu avec la terre dans les brumes du lointain. Toute montagne avait depuis longtemps disparu, et je devais être bien longtemps encore sans en découvrir aucune. Les eaux calmes étaient muettes et le silence régnait dans cette vaste étendue. La solitude n'y était pas moins profonde. L'œil ne distinguait aucun objet, l'oreille

aucun bruit qui révélassent la présence de l'homme, ni celle même d'un animal. Ce paysage mélancolique et vapoureux n'avait rien d'africain ; il avait au contraire une singulière analogie avec certains sites des environs de Genève, chers à mon enfance, et où l'Arve avec ses sinuosités, ses îles, ses mille bras, ressemble trait pour trait à l'Atbara tel qu'il m'apparaissait en ce moment. Cette lointaine réminiscence de la patrie absente attendrit mon cœur et le pénétra d'une émotion bien inattendue. On aime toujours et

partout, même en mourant, dit le poète, à se reporter en esprit vers la terre natale, surtout lorsqu'on en est si loin :

Dulces moriens reminiscitur Argos.

On marcha plusieurs heures sur un plateau découvert et parfaitement insignifiant, à l'extrémité duquel on traversa à pied sec un bras de la rivière, lequel à défaut d'eau était rempli de cailloux roulants. Bientôt après on repassa à gué la rivière elle-même et l'on quitta, pour y rentrer plus tard, l'île de Méroé. L'espace compris entre le fleuve et le bras desséché que nous venions de franchir, forme, au temps des hautes eaux, une petite île dans la grande, et ce mince îlot se nomme Habsal.

Maître Georges, qui avait naturellement la direction, le gouvernement absolu de la caravane, lui

fit faire halte à cent pas du fleuve, le long d'une rangée d'épines alignées comme une haie vive de nos climats. Je ne sais quel nouvel arrangement de chameaux nous fit demeurer là tout le reste de la journée. Nous n'avions marché que deux heures la veille, et pas beaucoup plus ce jour-là. En allant de ce pas nous risquions fort de n'atteindre jamais Khartoum. Mais la faute n'en était pas à maître Georges, plus contrarié que nous de ces éternels retards. Les chameaux étaient rares, et, frappés toujours d'une terreur panique à l'endroit des Abyssiniens dont nous serions toujours de près la frontière, les Bédouins ne consentaient à s'engager, eux et leurs animaux, que pour de très-courtes distances et pour ainsi dire d'étape en étape. Réduits à nous-mêmes et sans les relations personnelles que Gozzika et son vekhil ou représentant avaient dans dans tout le pays, nous n'aurions jamais vu, même de loin, ni chameliers ni chameaux, et nous nous se-

rions consumés dans l'ennui de l'attente , le pire de tous les ennuis. Gela soit dit à la louange d'Yanni, dont l'active prévoyance nous avait préservés de cette calamité.

Cette journée n'en fut pas moins insupportable, grâce au khamsin qui avait recommencé de plus belle : condamné au repos forcé pendant les heures de la plus grande chaleur, j'en souffris cette fois sérieusement et jusqu'à m'en sentir incommodé sous

le maigre ombrage de quelques maigres buissons. Il y avait bien à quelque cent pas au-dessus de nous un village soukria, dont les cris des enfants et des chiens signalaient le voisinage ; mais je n'eus pas même la pensée d'y chercher un abri : car les arbres y manquaient autant qu'au bord du fleuve, et, quant aux cases de nattes des indigènes, elles m'étaient suspectes à plus d'un titre ; je leur préférais encore l'air libre et mes pauvres broussailles. Nous ne reçûmes aucune visite, si ce n'est celle du maire du village, Cheik-el-Beled , qui nous apporta, comme son devoir l'y obligeait, l'inévitable mouton de l'hospitalité.

On ne repartit guère avant neuf heures du soir, après avoir changé pour la seconde fois, depuis Kassala , chameaux et chameliers* Maître Georges avait seul conservé sa modeste monture ; mais tout humble qu'était son fidèle baudet, il n'en rivalisait pas moins de vigueur avec les chameaux et les sur* passait en célérité. Je n'eus d'ailleurs qu'à me féliciter de ce second changement : le dromadaire qui m'échut cette fois en partage était aussi bon que le premier était mauvais. On traversa le village, formé comme les autres de huttes en paille ou en nattes de palmier disséminées au hasard à une grande distance les unes des autres , en

sorte que ces vil-* lages occupent d'ordinaire une vaste étendue de terrain. Quoique des feux et des lumières brillassent

en beaucoup d'endroits, il m'était impossible de rien discerner dans l'obscurité. J'entendais seulement des rumeurs humaines mêlées aux aboiements des chiens, au hennissement des chevaux, et ces bruits champêtres de moins en moins distincts troublèrent longtemps, avant de s'éteindre tout à fait, le silence universel.

La nuit était fraîche et sereine. La caravane allait bon train. Devant elle marchait en manière d'éclaireur, le bouclier au bras et la lance au poing, un des nouveaux chameliers, dont je n'apercevais que la silhouette noire au front de la ligne. Je dirais qu'il chantait, si ce mot n'était pas trop ambitieux pour caractériser l'espèce de cri modulé dont il s'accompagnait en marchant. C'était toujours la même note et toujours la même intonation. Tout à coup il se tut, s'arrêta brusquement et se rejeta en arrière en détournant la tête. Ce temps d'arrêt si subitement exécuté imprima un mouvement rétrograde au premier chameau et fit de proche en proche refluer la caravane sur elle-même jusqu'au dernier. Une certaine agitation et comme un frissonnement magnétique succéda à ce premier désordre, et un conflit de paroles animées, parmi lesquelles on reconnaissait la voix altérée du chanteur, s'éleva entre lui et ses camarades. Que lui était-il donc arrivé ? Quel événement extraordinaire avait pu l'émouvoir à ce point ? Il avait vu passer à l'ho-

ï\l JOURNAL DU DÉSERT.

rizon le Fantôme de la Chamelle blanche, et cette terrible apparition, présage certain d'une catastrophe, avait causé tout ce

trouble, tout cet effroi.

Les Bédouins semblaient consternés; le marchand Ismaïl tremblait pour sa cassette ; les deux soldats eux-mêmes n'étaient point aussi tranquilles qu'ils affectaient de le paraître, et bien que maître Georges se moquât, en bon chrétien qu'il était, de cette panique superstitieuse, il n'était pas sans inquiétude à cause de la responsabilité qui pesait sur lui. Tout le monde cependant, hors le chanteur, aurait pu et dû se rassurer, attendu que la vision fantastique n'est menaçante que pour le visionnaire dont elle a frappé les yeux : or, le chanteur seul l'ayant aperçue, lui seul était menacé. J'ignore si le sinistre présage s'est accompli pour lui ; tout ce que je puis affirmer, c'est que pendant les trois jours qu'il fut avec nous il ne lui advint rien de fâcheux. Il n'en avait pas moins l'esprit frappé, dormit fort peu et ne chanta plus du tout.

Le H.

Ayant marché jusqu'au milieu de la nuit, on ne fut naturellement pas matinal. Les chameaux n'étaient pas chargés ni les tentes abattues, quand passa près du camp une chaîne d'esclaves volés probablement sur la frontière par les jellabs qui les conduisaient. Tous

étaient fort jeunes, et les filles étaient aussi nombreuses que les garçons. Les esclaves que j'avais rencontrés jusqu'à présent dans le désert étaient montés sur des chameaux ; çiais ceux-ci allaient à pied , liés deux à deux à une longue corde qui les empêchait non-seulement de fuir, mais de s'écarter de la ligne droite. Quelle enfance pour ces malheureux ! Quelle jeunesse, quel âge mûr les attendent ! Le cœur se serre et finit par se durcir au spectacle de tant de misères qu'on ne peut soulager, qu'on ne peut

pas même adoucir ; car tout ce qu'on aurait tenté en faveur de ces pauvres victimes eût infailliblement tourné non à leur profit , mais à celui des bourreaux , si même le sort de la victime n'en eût pas été aggravé.

Cet événement, qui avait cessé d'en être un pour moi , tant l'habitude endort jusqu'à la pitié , fut le seul de la journée , et l'on ne fit pas d'autre rencontre. Cette journée, d'ailleurs, fut si parfaitement insignifiante, que je ne la mentionne que pour mémoire et qu'elle n'a laissé aucune trace dans mes souvenirs. Tout ce que j'en puis dire et m'en rappelle, c'est qu'on marcha du matin au soir dans une plaine absolument plate, absolument nue, sans horizon, sans accidents, sans intérêt d'aucun genre ; qu'on se rapprocha de l'Atbara non pour le traverser, mais seulement pour y faire de l'eau, et qu'à la nuit tombante on campa en rase campagne sans le

moindre arbrisseau pour abriter les tentes. Depuis trois jours, aucune bête féroce n'avait paru ni ne s'était fait entendre. Le silence du désert ne fut troublé cette nuit-là que par un cri si éclatant, si perçant, qu'on l'aurait pu croire, à en juger par sa puissance, celui de quelque grand animal ; et c'est le cri d'un insecte nocturne moins gros qu'un scarabée. Tout prend sous ces latitudes des proportions gigantesques.

La plaine continue hérissée d'herbes sèches, de quelques épines, et tout aussi monotone, tout aussi fastidieuse que la veille. Vers le milieu du jour on retrouva encore l'Atbara; mais cette fois on le franchit, toujours à gué, et l'on rentra dans l'île de Méroë. Elle s'annonce de ce côté par un bois magnifique composé d'acacias si serrés, si touffus, qu'on ne pouvait se dispenser d'y faire une halte sans manquer à tous les devoirs du voyageur : le

premier de tous consiste à prendre son bien où on le trouve ; or, le premier bien du désert, c'est l'ombre et l'eau, et nous avons là l'une et l'autre.

Ces parages solitaires sont fréquentés par les éléphants qui viennent boire à la rivière, où ils laissent des preuves non équivoques de leur présence. Ils vont d'ordinaire en troupe sous la conduite d'un des leurs, plus vieux ou plus expérimenté que les autres,

JOURNAL DU DÊSEHT. f 215

auquel les naturels du pays donnent, en raison de . son emploi , le nom de Kabir . C'est lui en effet qui sert de guide à la troupe , qui choisit les meilleures routes, dépiste l'ennemi et annonce son approche, découvre les pâturages, les eaux, et il s'acquitte de tous ces soins avec une sagacité merveilleuse. Ceci n'est point un roman ; c'est la vérité pure. Tous les indigènes adonnés à la chasse de l'éléphant, et, à ce titre, versés profondément dans la connaissance de ses habitudes, reconnaissent, à ne s'y pas tromper, le kabir d'une compagnie, et le suivent pas à pas, pour ainsi dire, dans l'exercice de ses fonctions.

Quoique les éléphants marchent très-rarement seuls, leurs traces étaient là si visibles, si fraîches, que j'espérais et désirais passionnément rencontrer quelqu'un de ces monstres étranges chez qui l'instinct s'élève presque à l'intelligence, bien que leur masse informe et l'exiguïté relative de leur cerveau semblent devoir les reléguer aux derniers échelons du règne animal. On peut leur appliquer tout à la fois et avec une égale vérité, le rudis indigestaque moles et le mens agitât molem du poète latin. Mon désir fut satisfait. On en découvrit un en sortant du bois , et j'avoue

que sa vue me fit éprouver un vif sentiment de plaisir et presque d'orgueil : j'étais fier de voir à l'état libre un animal qu'on ne voit en Europe que dans la captivité des ménageries. Une

Si6 JOURNAL DU DÉSERT.

émotion non moins vive se manifesta dans la caravane ; mais chez elle c'était la peur. Les Bédouins, couverts de leur bouclier, se disposaient à recevoir l'ennemi à la pointe de leur lance , et nos gens euxmêmes avaient saisi carabines et tromblon. Mais l'ennemi, qui n'est tel d'ordinaire que pour qui l'attaque, ne fit pas même attention à nous ; il continua tranquillement son chemin sans ralentir ni presser le pas, absolument comme s'il eût été seul dans ses domaines. Personne ne songea à l'inquiéter dans sa marche, je ne dis pas dans sa retraite, car ce n'en était pas une, et, si lentement qu'il s'éloignât, j'eus le regret de le voir trop tôt disparaître dans les profondeurs du désert.

Ces vastes solitudes sont également peuplées de rhinocéros, autre monstre herbivore qui a la masse de l'éléphant , mais non son esprit. C'est une bête farouche, solitaire, tout à fait sauvage, qu'on n'approche pas impunément, qui ne s'apprivoise jamais et qui tient à la fois du sanglier par ses mœurs, du taureau par son humeur agressive, indomptable et toujours furieuse. Aussi les indigènes redoutent-ils le rhinocéros beaucoup plus que l'éléphant, et s'enfuient-ils du plus loin qu'ils l'aperçoivent. Il est très-difficile de le tuer, et tout à fait impossible de s'en emparer vivant. On venait cependant d'en prendre deux, mais très-jeunes et par surprise. Ils étaient destinés l'un et l'autre au con-

sul d'Autriche à Khartoum , lequel avait fait battre . le pays bien longtemps en vain, et ils se trouvaient, en attendant qu'il en

prit possession, dans un village des environs, nommé Tokka.

Le bois que nous venions de quitter n'est qu'une oasis à la lisière de laquelle la plaine recommence aussi nue qu'auparavant. On y marcha , on y campa comme par le passé. La lune était si splendide depuis plusieurs jours, que sa lumière nous suffisait, sans le secours d'aucune autre, à Gasparo pour faire notre dîner, et à nous pour le manger.

Un tapis étendu par terre nous servait de table et de siège en même temps. Mattre Georges rompait naturellement tous les jours mon tête-à-tête avec l'Anglais que vous savez, et tous les jours j'avais l'occasion d'admirer sa sobriété. La première halte forcée à laquelle j'avais été condamné en plein khamsin, au bord de l'Atbara, m'avait fort éprouvé ; la seconde m'avait achevé; dès lors mon indisposition n'avait fait que croître et embellir ; ce soir-là j'étais tout à fait malade : lourdeur de tête, langueur dans tout mon être. La première condition du voyage est la santé : la mienne s'était jusqu'alors si inaltérablement soutenue, que je ne m'expliquais pas cette défaillance inaccoutumée et ce subit ébranlement Le repos et le khamsin ne les expliquaient pas suffisamment. Je leur cherchais une autre cause, et cette cause, la

voici , pour l'édification des médecins et des voyageurs.

J'ai dit précédemment que nous avions emporté du Caire une provision de vin , et nous avons choisi le marsalla, parce qu'ayant une grande force concentrée dans un petit volume, une quantité moindre était nécessaire, et que rembaras du transport était diminué d'autant. Nous avons calculé qu'en nous rationnant, notre cave ambulante pourrait nous mener jusqu'à Kbartoum, où nous espérions la renouveler. Mais voyant la route s'al-

longer indéfiniment, nous avons craint de voir notre provision épuisée avant la fin du voyage, et, passant de l'économie à la parcimonie , nous avons réduit de moitié notre ration quotidienne déjà fort exiguë ; encore nous en privions-nous quelquefois deux et trois jours de suite. Or, attribuant mon malaise à cette abstinence, j'en voulus avoir le cœur net, et ce soir même je bus d'un seul coup ma ration de deux jours. Jamais effet ne fut plus prompt, remède plus efficace, guérison plus instantanée. A peine eu s- je commis cet excès, si l'on peut donner ce nom à un verre de vin, que mon malaise disparut comme par enchantement, et oncques depuis il ne s'est reproduit. Vinum l&tificat cor hominis.

Ce petit détail d'hygiène m'a paru utile à consigner, en ce qu'il indique aux voyageurs européens le meilleur régime à suivre au désert pour s'y bien

porter, même en temps de khamsin. Une vie sobre mais tonique y est indispensable, et j'y regarde le vin, pris même à très-faible dose , comme le préservatif de bien des maux. Boire avec excès, c'est boire l'hébétement et la mort. Boire avec modération, c'est boire la vie, la santé du corps et de l'esprit. Aussi les poètes, et les sages eux-mêmes, depuis Homère et Salomon, ont-ils tous chanté le vin, célébré sa puissance et sa vertu. Pindare seul a chanté l'eau, mais la Grèce entière a protesté par la bouche d'Anacréon. Dans la jeunesse, on abuse du vin comme on abuse de tout ; plus tard on en use avec réflexion, avec science, si j'ose ainsi parler, et c'est alors seulement qu'on apprend à en connaître tous les mérites, tous les bienfaits ; c'est alors qu'on jouit poétiquement par les yeux avant que nul autre sens ne soit matériellement affecté ; qu'on aime à voir étinceler dans le cristal le rubis liquide, la topaze et l'or où le soleil a déposé ses plus purs

rayons. Tout se transfigure à travers ce prisme magique : le passé s'évanouit dans la nuit de l'oubli ; le présent s'anime et s'enchanté ; l'avenir apparaît, aux regards les plus désenchantés, souriant et rose comme l'aurore du plus beau jour.

Egli è il vero oro potabile, Ghe mandar suole in esilio Ogni
maie inrimediale ;

Ègli è d'Elena il Nepente, Che fa stare il mondo allegro

Da i pensieri

Foschi e neri Sempre sciolto e sempre esente 1 .

Le 13.

On entra dès le matin dans un bois d'arbres, d'abord petits et clair-sérés, mais qui vont grossissant et se rapprochant à mesure qu'on y pénètre, jusqu'à prendre des proportions colossales. Les pins et les mimosas sont les plus nombreux et les plus épais. Beaucoup, surtout à l'entrée du bois, sont cassés en deux par les vents, et leurs troncs démantelés, desséchés, blanchis par le soleil, se dressent comme des spectres à travers la verdure. Le sol, couvert d'un sable fin, est jonché de leurs ruines ; mais la nature, poursuivant son travail incessant, les décompose à la longue pour engraisser la terre et nourrir de leur substance ceux qu'épargnent les ouragans. Ainsi partout , et dans tous les ordres, dans le règne végétal comme ailleurs, la vie naît de la mort, qui n'est elle-même qu'une métamorphose et une autre forme de la vie universelle.

Nous marchions vite et gaiement sous ces beaux ombrages. J'avais à côté de moi maître Georges,

Redi. Bacco in Toscana

dont le vaillant baudet ne se laissait pas dépasser d'une semelle par mon dromadaire. Quoique cet honnête chrétien ne parlât qu'arabe, ainsi que je crois l'avoir dit, et que je ne sois pas fort dans cette langue, nous avons fini par composer pour notre usage particulier un langage incompréhensible pour tout le monde, mais à la faveur duquel nous faisions à nous deux la conversation sans le secours d'aucun trucheman. Je ne saurais assez dire combien cet excellent homme se montra, durant tout le voyage, attentif, soigneux, et quels bons offices il nous rendit. A son âge pourtant (il avait soixante ans passés), c'était une rude corvée que de quitter ses habitudes, son intérieur, une fille qu'il chérissait, pour affronter pendant quinze jours, et par pure obligeance, les fatigues, les privations, les dangers du désert. Je ne connais pas beaucoup d'hommes en Europe qui fussent sortis comme lui de cette difficile épreuve. Sa complaisance ne se démentit pas un instant; j'admire encore, en y pensant, la douceur de son commerce et l'inaltérable égalité de son humeur. J'en dois dire autant des deux domestiques d'Tanni, qui, Gasparo excepté, nous furent beaucoup plus utiles que les noires, et firent preuve en toute occasion d'un dévouement absolu.

Nous sortîmes trop tôt du bois pour rentrer dans une plaine c

rencontres, sans parler d'un camp d'Arabes pasteurs qu'il nous fallut traverser. Les tentes, ou, pour mieux dire, les huttes étaient en paille. Des enfants nus jouaient dans la poussière. Des femmes tiraient de l'eau d'un puits et nous en offrirent au passage dans des garahs, calebasses du pays taillées en coupe. J'ignore où pouvaient être alors les hommes, mais je n'en vis pas un

seul. De fort beaux troupeaux étaient répandus autour du camp et pâturaient au loin dans la campagne; nous ne pûmes cependant nous procurer du lait, soit que l'heure de les traire fût passée, soit que les bergers y missent de la mauvaise volonté. J'eus ainsi comme une représentation à mon dam du supplice de Tantale.

Après avoir gravi une côte assez douce, nous redescendîmes à un nouveau puits situé, celui-là, dans la solitude, et non loin duquel les tentes furent dressées pour la nuit, quoiqu'il fût de bonne heure encore. Le ciel avait été voilé pendant toute la journée, le soleil invisible, et la chaleur fort tempérée. Les pluies, sans aucun doute, avaient déjà dû commencer dans les régions équatoriales, peut-être même en Abyssinie, et leur influence rafraîchis* santé se faisait sentir jusqu'ici. Quelques semaines encore, tout le pays serait inondé. Vers le soir, le ciel se découvrit, et la lune, ce jour-là dans son plein, était si limpide, si lumineuse, qu'elle éteignait autour d'elle les étoiles les plus brillantes, et répan-

dait sur le désert des clartés vraiment radieuses. Les chameliers avaient allumé à cent pas des tentes un grand feu d'herbes sèches et d'épines, autour duquel ils bivouaquaient. Us avaient eu, comme les précédents» leur part des moutons dont les cheiks nous avaient gratifiés, et, comme tous les habitants de ces contrées, ils en mangeaient la chair crue et toute saignante, sans sel, sans poivre, sans aucune espèce de condiment, et sans même la laver : la partie la plus délicate est pour eux l'intérieur de l'animal, et ils en font disparaître en un instant les derniers viscères. C'est horrible & dire, plus horrible à voir, mais c'est ainsi.

On sait que les Abyssiniens en usent de même, et des voyageurs accoutumés à cette cuisine m'ont affirmé qu'elle est supé-

rieure à toutes les autres. Il ne faut pas désespérer de l'atteindre un jour : les biftecks anglais s'en rapprochent déjà beaucoup. Nous sommes en général disposés dans notre orgueil européen à juger sévèrement les peuples dont les mœurs diffèrent des nôtres, et nous ne pouvons, à l'égard des Abyssiniens en particulier, nous défendre d'une prévention fâcheuse, quand nous nous les représentons dévorant des viandes crues à la façon des cannibales. Cette coutume un peu barbare, j'en conviens, n'exclut cependant chez eux ni des sentiments humains, généreux quelquefois, ni même des idées poétiques. Parlez par exemple des perles à

îlk JOURNAL DU DÉSERT.

un Abyssinien, il vous répondra qu'elles se trouvent au fond de lacs solitaires, et que ce sont les œufs du phénix fécondés par un rayon de soleil.

Pour en revenir à la chair crue, Bruce, qui fut le premier à faire mention de cet usage abyssin, ne trouva que des incrédules : * Comment peut-on manger de la viande crue? » disait-on en se récriant de dégoût; absolument comme cette marquise parisienne du même temps qui demandait avec naïveté : «.Comment peut-on être Persan? ■ Bruce, ayant appris qu'un gentilhomme de ses voisins s'était fort moqué de lui à ce sujet, lui rendit visite accompagné d'un domestique qui portait deux épées d'une main et dans l'autre une côtelette crue sur un plat d'argent. Le voyageur donna au railleur l'alternative ou de manger la côtelette telle quelle, ou de lui rendre raison de ses plaisanteries. L'histoire ajoute que le mauvais plaisant préféra la côtelette.

Autant les Bicharis m'avaient paru taciturnes et

peu communicatifs même entre eux , autant les
Soukria étaient causeurs, pour ne pas dire bavards.
Tous les soirs ils se réunissaient autour du feu, non
pour dormir, ce à quoi pourtant les autorisait bien
le climat. J., ajournée, mais pour se raconter des
choses de vue. Le mot qui revenait le plus
dans leurs entretiens était moya, eau
:s récits roulaient presque tous sur

des aventures de voyage, sur les événements et les accidents
du désert ; voilà pourquoi l'eau, qui est la grande affaire du désert
et du voyage, jouait un si grand rôle dans leurs conversations.
Ils étaient de l'avis de Pindare qui a chanté l'eau dans ses
Olympiques, et auraient volontiers, après lui, s'ils avaient su le
grec, entonné sa fameuse hymne aquatique : *Ἀπὶ ῥοῦ ὕδατος
ὁ Σωπ, l'eau est excellente. Sur quoi un helléniste de ma connaissance
fit un jour ce savant jeu de mots : Οἶνος ἔστιν ἡ «πὺς τῆς
c'est le vin dans un dictionnaire.

Le 14.

Quelle fut ma surprise, en sortant de ma tente, de voir le camp
envahi par une nombreuse et brillante société ! Qu'y venait-elle
faire et d'où venait-elle? Voici le mot de l'énigme : Nous étions
près de Soukh- Aboussine, un gros village, une ville si vous voulez,
de construction toute récente et qui se trouvait sur notre route.
Or, maître Georges y avait fait annoncer d'avance notre arrivée
sans nous en rien dire, et le gouverneur de la ville, Ali-Aga,

un kachef turc au service du pacha d'Egypte, nous venait chercher poliment avec Abd-el-Kerim, fils du grand cheik Achmed-Aboussine que j'ai déjà nommé et avec lequel nous ferons plus tard connaissance. Des soldats turcs, arnautes ou kurdes, les accompagnaient Tout ce monde était monté sur des dromadaires, et

Ton en avait amené pour nous deux fort beaux dont la selle était couverte d'un éclatant faroua, une peau de mouton teinte en rouge ou en bleu, qui ne se prépare ainsi qu'en Caramanie, coûte par conséquent fort cher et constitue la suprême élégance des cavaliers arabes.

Nous fîmes servir le café et nous offrîmes la pipe à nos deux hôtes, très-différents l'un de l'autre par la figure, la taille et le costume. Le Turc était blanc/ petit et revêtu de l'uniforme étroit et presque européen, au tarbousch près, des officiers égyptiens ; l'Arabe, au contraire, était quasi noir, très-grand, portait une ample robe blanche et un turban de même couleur. Il serait difficile d'imaginer un contraste plus complet et plus frappant. Leur humeur n'était pas moins dissemblable : Ali- Aga était réservé, sérieux, silencieux et d'une politesse cérémonieuse ; Abd-el-Kerim était familier, grand causeur, gros rieur, un bon vivant dans toute la force du mot. A peine en selle, on partit de toute la vitesse des dromadaires, et après une course au désert, j'allais dire au clocher, d'une heure environ, on atteignit la ville et l'on mit pied à terre à l'habitation du kachef. Un déjeuner copieux nous y attendait; mais avant d'y faire honneur, je veux en quelques traits vous esquisser cette habitation à la fois rustique et militaire.

Figurez-vous une enceinte irrégulière de trois à

quatre cents pas de tour, et défendue de tous les côtés par des massifs d'épines sèches absolument infranchissables. Plusieurs tentes rondes et coniques construites en chaume s'élevaient çà et là dans cette enceinte, séparées par des cours et affectées chacune à un usage spécial : celle-ci servait de cuisine, celle-là d'arsenal, une autre de poudrière , une autre encore de harem, je le supposai du moins d'après le mystère qui régnait alentour, et quoique le maître du logis, en bon musulman , ne dît pas un mot qui pût le faire soupçonner. Chacune des cours avait également ses habitants particuliers : des dromadaires étaient accroupis dans l'une, des chevaux et des ânes remplissaient l'autre, des moutons une troisième ; une quatrième, enfin, servait de basse-cour, et les coqs y chantaient tout le long du jour. Il régnait partout, je m'empresse de le reconnaître, un ordre relatif et une propreté irréprochable. Située à l'entrée du clos et meublée d'angarebs* une tente beaucoup plus vaste et beaucoup plus longue que les autres, mais en paille comme elles, formait le divan du kachef : c'est là qu'il se tenait, mangeait, recevait, expédiait ses affaires ; c'est là aussi que nous fûmes introduits et que le déjeuner était préparé.

Sur la terre nue était étendue, en guise de lapis, une peau de bœuf teinte en rouge et tannée en Abyssinie; le repas était servi dessus, etcjnonntnt

place autour du plateau de cuivre où sont posés les mets. On avait invité, pour nous faire honneur, le cheik de la ville et l'officier de la douane. Ce mot de douane vous étonne en plein désert ; sa présence en pareil lieu vous sera bientôt expliquée. Il existait entre ces deux derniers çonviveà la même différence qu'entre Ali-Kachef et le fils d'Aboussine : l'agent du fisc était Turco-Égyptien

comme le premier, c'est-à-dire aussi blanc que le Cheik-el-Beled était noir. Je fais grâce du menu, qui fut excellent et qui, naturellement, commença par le mouton classique ; mais je ne saurais passer sous silence une compote, vraiment exquise, de misch-misch, abricots secs fort goûtés des Turcs. Au pilau, qui termine toujours le repas, l'amphitryon nous donna une représentation de sa dextérité à pétrir le riz entre ses doigts avant de le porter à sa bouche. J'avais grand' peur qu'il ne m'offrît, selon la politesse orientale, cette affreuse bouillie : les dieux détournèrent de moi cette épreuve. J'ajoute, comme un trait de mœurs caractéristique et pittoresque, que le repas fut exclusivement servi et très-bien servi par des soldats avec le sabre au côté et les pistolets à la ceinture.

Si j'ai donné à Soukh-Aboussine le titre de ville, c'est par pure politesse , car ce n'est pas même un village, c'est un camp. Les toulkouls ou tentes dont il est formé sont en paille comme celle du kachef , et toutes aussi sont de forme conique pour laisser.

couler l'eau dans la saison des pluies. C'est la même architecture que nous avons déjà vue à Milkenab, à Filih , et que nous retrouverons sur d'autres points du Soudan. Ces tentes sont disséminées au hasard , sans ordre, sans plan et sans même être , comme ailleurs, environnées d'enclos. Si l'on pénètre dans l'intérieur, on y trouve pour tout mobilier une natte, un escabeau à trois pieds et quelques grossiers ustensiles en bois. C'est le ménage réduit à sa plus simple expression. La population fixe de cet établissement de nouvelle création est peu considérable, si l'on en juge par le petit nombre des huttes qui lui servent d'habitation. Elle est exclusivement composée de Soukria qui ont une origine commune avec les tribus arabes que nous avons rencontrées

à partir de la mer Rouge, et dont ils ne se distinguent en rien, si ce n'est qu'étant plus près de l'équateur, leur peau brune a une teinte encore plus foncée. Du reste, mêmes habitudes, mêmes armes, même nudité à la toba près, même religion ou plutôt même irréligion.

Le peu de femmes que nous avons aperçues jusqu'à présent étaient voilées et couvertes de larges robes de coton bleu ; ici nous les voyons dépouiller et leur voile et leur robe pour aller nueç comme les hommes. Leur unique vêtement , si c'en est un, est un pagne en cuir découpé en lanières minces, déliées comme des fils , très-flexibles par conséquent ,

très-épaisses, très-serrées, et qui, tombant de la taille au-dessus du genou, suivent toutes les ondulations du corps , sans en cacher les contours. Cette ceinture , nommée raat , est ornée de gros glands qui pendent jusqu'à terre, de verroteries de diverses couleurs et d'amulettes enfermées, comme celles des hommes , dans de gros étuis de cuir. Les filles y suspendent , en outre , des coquillages qui sont le symbole et le signe extérieur de leur virginité. Ces femmes sont très-bien faites et déploient dans tous leurs mouvements une souplesse , une liberté que rien n'a jamais gênées. Leurs formes sont irréprochables, leurs membres parfaitement attachés, et leur tête repose fièrement sur un cou presque toujours gracieux. Les traits de leur visage n'ont pas moins d'harmonie : les yeux sont vifs et bien fendus, les dents blanches et bien rangées, les lèvres minces, le nez droit ; il n'y a dans tout cela, sauf la couleur, rien qui sente la négresse, et leurs cheveux même seraient doux au toucher si elles n'avaient la mauvaise habitude de les gommer pour les faire tenir en trois grosses touffes de chaque côté et derrière la tête. Quant à leur nudité , elle ne

produit pas l'effet que produirait en pareil cas celle des blanches : la sombre couleur de leur peau est un premier voile jeté sur elles par la nature ; et d'ailleurs l'habitude émousse tous les aiguillons.

Soukh, en arabe, veut dire marché, et ce point du

désert a été, en effet, choisi par le cheik Aboussine pour servir de marché aux tribus qui reconnaissent son autorité sous la suzeraineté de l'Egypte, bien entendu. Le régime politique des cheiks rappelle , à beaucoup d'égards, l'ancien système féodal. Le gouvernement central ne connaît qu'eux et les rend responsables soit des contributions établies par lui sur les tribus, soit des réquisitions dont il les frappe, soit enfin de tous les dommages et intérêts qu'elles peuvent avoir à supporter. C'est toujours aux cheiks qu'il s'en prend, et c'est aux cheiks à payer d'abord, sauf à s'indemniser ensuite et à se faire rembourser par qui de droit leurs avances forcées. Une tribu in* solvable mettrait son cheik en déconfiture.

Le marché de Soukh-Aboussine se tient tous les lundis et attire chaque semaine trois à quatre mille Arabes. Le principal article dont on y traite est la gomme, très-commune dans tout le Soudan, et qu'on recueille d'une espèce d'acacia par un procédé analogue à celui qu'emploient les résiniers des Landes pour extraire le suc résineux des pins. La gomme la plus pure et la plus estimée vient du Kordofan. L'Abyssinie en fournit également*. Vous comprenez maintenant que la douane ait ici des agents pour faire acquitter les droits auxquels sont soumises non-seulement les marchandises du dehors , mais encore celles de l'intérieur, lesquelles payent jusqu'à douze pour cent en passant d'un point £ l'autre

du territoire , absolument comme cela se pratiquait chez nous de province à province sous l'ancien régime.

Le suppôt du fisc est également là pour présider à la perception du tribut exigé des populations et qui alors , ainsi que je l'ai déjà dit , se payait en esclaves immédiatement incorporés dans l'armée du Soudan. Le kachef et sa compagnie devaient, au besoin , prêter main-forte au pouvoir fiscal. Il était de plus , dans ce moment , chargé de rassembler et de diriger sur la frontière abyssinienne des hommes, des vivres , des munitions et jusqu'à des pièces de campagne susceptibles d'être transportées à dos de chameau. On s'obstinait à voir dans les Abvssins des agresseurs et à les traiter comme tels, tandis qu'au contraire leurs justes représailles avaient été provoquées par l'impudente razzia dont j'ai donné plus haut les détails 1 . Tous les mahométans de ces frontières m'ont paru d'ailleurs très-prévenus et trèsanimés contre les Abyssins ; d'abord parce que ce sont des voisins ; ensuite parce que ce sont des chrétiens, et enfin parce qu'ils sont sous le coup d'un ancien anathème fulminé contre eux par Mahomet.

1 . Cette guerre n'a pas eu de suite , Oubié ayant été détrôné quelque temps après par Cassa, qui l'a fait périr en 1 855, pour s'emparer de ses États. Je ne saurais mieux faire que de renvoyer ici le lecteur au savant travail de M. de Circourt, que j'ai déjà cité précédemment.

JOURNAL DU DÉSERT. 23;i

Leur ayant envoyé des missionnaires pour leur annoncer la religion nouvelle, ces missionnaires revinrent sans avoir fait une seule conversion. Sur quoi le Prophète dit avec mépris qu'il aurait dû s'attendre à ce résultat, puisque, après tout, ce n'étaient

que des Abesch , c'est-à-dire des sang-mêlé. Et c'est de ce mot insultant d'Abesch, ou plus correctement Habesch , qu'on fait dériver le nom d'Abyssinie.

Mais on sent bien que ce n'était ni le cas ni le lieu d'engager une polémique avec Ali-Aga au sujet des Abyssiniens et des griefs trop fondés qu'ils avaient en ce moment contre les autorités égyptiennes de Kassala. Militaire et officier subalterne (on sait déjà qu'un kachef n'est qu'un capitaine), il ne lui appartenait pas de discuter les ordres qu'il avait reçus; son premier, son unique devoir était de les exécuter en vertu de l'obéissance passive qui fait de l'homme de guerre une machine sans volonté propre, et par conséquent sans initiative comme sans responsabilité.

Je partageai mon temps ce jour-là entre le village, que je parcourus dans tous les sens avec la minutieuse curiosité du voyageur, et le divan champêtre du kachef, où je passai plusieurs heures couché sur un angareb. Beaucoup de gens allaient et venaient, ceux-ci pour leurs affaires , ceux-là pour nous voir et dire qu'ils nous avaient vus. Le jovial Abd-el- Kérim me tenait volontiers compagnie, et, en ma-

nière de passe-temps, s'amusait à me faire répéter des mots arabes : quand je les estropiais, il riait à gorge déployée, et témoignait sa satisfaction d'une façon non moins bruyante quand j'avais réussi à les bien prononcer. Il pouvait être un bon professeur d'arabe ; mais à coup sûr il n'était fort ni sur la géographie ni sur l'histoire : il n'avait jamais entendu parler de Paris, et ce nom, que nous croyons si grand dans tout l'univers , arrivait à ses oreilles pour la première fois. Or, notez que c'était un homme de trente ans ; que fils , héritier de l'un des plus grands chçiks du

Soudan , c'était un personnage, presque un prince, et maintenant courez après la gloire si vous voulez.

Il fallut au mogreb faire honneur à un diner encore plus copieux que le déjeuner, et auquel assistaient les mêmes convives. La caravane était arrivée depuis longtemps, et nos tentes avaient été dressées à l'entrée du village ; je me retirai dans la mienne après dîner pour y passer la nuit, ayant besoin de solitude, de silence et de liberté.

Dès le matin , deux jeunes bohémiennes vinrent chercher fortune à notre camp. L'une portait une robe rouge, l'autre une robe bleue, et toutes les deux étaient chargées de bijoux d'argent ; elles en

avaient au cou , aux bras, aux chevilles et jusque dans les cheveux. Ni Tune ni l'autre n'étaient voilées, et l'on reconnaissait dans leur teint cuivré , dans leurs yeux brillants et mobiles , leur nez légèrement busqué, leurs lèvres rouges, leurs dents éblouissantes, mais trop pointues, en un mot, dans tous les traits de leur visage et dans toute leur personne, le type indélébile de leur race. Elles exerçaient dans le pays le métier de danseuses, sans compter plusieurs autres, et devaient faire, les jours de marché , des recettes de plus d'un genre. Elles restèrent accroupies près de nos tentes une grande partie de la matinée, plongées dans un silence et dans une immobilité complète. Tout près d'elles , et comme pour purifier, pour sanctifier l'air qu'elles respiraient, un der- viche voyageur, couvert d'amulettes et de chapelets en sautoir, était venu s'accroupir à son tour, attendant patiemment comme elles, et sans les solliciter , les effets de notre libéralité. Nous n'eûmes garde de tromper leur espoir : .en échange de nos largesses, les deux aventurières nous baisèrent la main, et le saint

homme nous combla de bénédictions. Ainsi le poison et le contre-poison nous étaient servis à la fois.

Les chameaux qu'Ali -Aga nous avait procurés pour continuer notre voyage ne devaient être prêts que le lendemain. Force était donc de prendre encore un jour de repos. Deux routes conduisent de

Soukh-Aboussine à Khartoum : Tune , fort courte , se ferait en six jours, si le manque absolu d'eau ne la rendait impraticable aux chameaux chargés; on ne pourrait la faire qu'à la légère , sur des dromadaires assez bons marcheurs pour abrégér le temps en allant nuit et jour. Il nous fallait donc faire le tour par Aboukharah , qui est beaucoup plus au sud que Khartoum, et ce circuit allonge le voyage de plus de moitié. Quant à Gadarif, qui se trouvait sur notre itinéraire primitif et dont nous n'étions qu'à deux ou trois lieues, nous le laissions de côté sans y passer. J'ai dit plusieurs fois combien il est difficile d'obtenir des Arabes et des Turcs un renseignement exact; j'en eus ici une nouvelle preuve. Il me fut impossible de savoir précisément si Gadarif est le nom général du pays ou le nom particulier d'un village. C'est probablement l'un et l'autre.

Cette journée de repos se passa comme la précédente, à causer, à muser, à manger. Je ne dus pas subir moins de trois repas complets, dont un seul aurait suffi pour deux jours. Le premier devoir de l'hospitalité , pour un Turc comme pour un Arabe , est de faire mourir ses hôtes d'indigestion. A l'exception de maître Georges, dont la sobriété ne se démentit pas, tous les convives avaient un appétit vorace, insatiable, et me dégoûtaient de l'intempérance en m'en offrant le spectacle. Cependant l'araki ne parut ni avant, ni pendant, ni après les

repas; abstinence assez rare sous la tente d'un Turc pour être signalée en passant. Tout Turc qu'il était et bien différent de son compatriote le mudir de Kassala , Ali-Aga fit bien les choses ; il les fit même trop bien, car nous apprîmes par maître Georges qu'il avait payé de ses deniers le loyer de nos chameaux jusqu'à Aboukharah. Nous ne souffrîmes point cet excès de munificence, et le remboursant de force, nous lui reprochâmes poliment d'avoir dépassé, à notre égard, les bornes de l'hospitalité : « Je n'ai fait que mon devoir, répondit-il avec humilité ; vous êtes grands , et je suis petit. » L'Orient est tout entier dans cette réponse.

Le 1C.

Ali-Aga avait voulu payer le loyer de nos chameaux ; Abd-el-Kérim fit mieux encore : il nous fit présent à chacun d'un dromadaire, et nous les trouvâmes tout sellés à la porte du divan au moment du départ. Notre premier mouvement fut de ne les point accepter ; mais alors il fallait renoncer à partir, vu qu'il ne s'en fût pas trouvé d'autres pour les remplacer. Et puis ils étaient offerts de si bonne grâce, qu'il n'y avait pas moyen de les refuser. Quel puritanisme n'eût été désarmé par la bonne humeur d'un si joyeux compagnon ? Ce n'en fut pas moins pour nous une contrariété. En Orient, tout cadeau

appelle entre égaux la réciprocité : or, nous n'avions rien avec nous qui pût être offert en échange au fils d'Àboussihe. Je lui en exprimai mes regrets par l'intermédiaire de maître Georges, me promettant bien d'acquitter ma dette envers lui à la première occasion. Par malheur, cette occasion ne se présenta. pas; je lui destinai un fusil de chasse qu'il me fut impossible de lui faire

parvenir. Il en fut de même de deux petits souvenirs à l'adresse de maître Georges et de sa fille , qui ne les reçurent jamais.

Tous les deux , je le crains , comme aussi beaucoup d'autres, qui m'ont comblé comme eux de bons procédés, et auxquels l'éloignement, joint à la difficulté des communications, ne m'a pas permis de donner de mes nouvelles, ont dû, et cette idée m'a souvent contristé, mal interpréter mon silence , me croire oublieux, ingrat. Dieu m'est témoin que je ne suis ni l'un ni l'autre. Non, certes, non : l'ingratitude est à mes yeux plus qu'un vice , c'est une bassesse. Quiconque m'a rendu quelque bon office, n'importe en quel pays, n'importe à quelle époque, a sa place dans mes souvenirs et des droits immortels à ma reconnaissance. Je voudrais que chacun d'eux pût lire ces lignes, afin qu'aucun ne doutât de moi, et que tous fussent bien convaincus que, si les apparences m'accusent quelquefois, je ne mérite en réalité de leur part ni reproche ni soupçon : leur

noir à tous est, en dépit du temps et de l'espace , gravé dans mon cœur en traits ineffaçables.

Abd-el-Kérim et le kachef nous accompagnèrent à cheval, et en leur faisant nos adieux nous primes aussi congé de l'excellent maître Georges dont la mission était terminée, puisque nous avions des chameaux jusqu'au Nil Bleu, et dont le paisible, le bienveillant visage me manqua longtemps. Il s'en retournait chez lui en compagnie de Saleh, l'un des deux domestiques nubiens dont Gozzika nous avait fait accompagner. L'autre nous avait quittés quelques jours auparavant à l'île des éléphants. Ils emportèrent tous les deux un témoignage effectif et bien mérité de notre satisfaction, Saleh surtout, demeuré avec nous plus longtemps et dont le dromadaire, déjà malade en partant de Kassala,

était mort pendant la nuit. Heureusement qu'il en avait un de re-change. Ce n'en fut pas moins une perte sèche pour son maître, et notre dette envers lui s'en accrut d'autant. Si j'emploie ce mot pour la seconde fois, c'est qu'il est consacré par l'usage : toute dette suppose une libération ; mais celles-là ne s'acquittent jamais ; et fussent-elles payées au double, au triple, au centuple, elles restent encore intactes. Lorsque j'énumère tous les services que nous a rendus ce généreux Grec, tous les sacrifices qu'il s'est imposés pour nous, je trouve que ce que nous avons fait pour lui dans la suite est bien peu de

chose , comparé à une hospitalité si active, si efficace, si persévérante.

Le soldat parti avec nous de Kassala nous quitta également ici , soit qu'il appartint à la compagnie d'Ali-Aga, soit qu'il s'y fût enrôlé par occasion. Il ne resta donc avec nous que Hassan qui, l'on s'en souvient, allait chercher du service à Khartoum, et le marchand Ismaïl, à qui la sûreté de notre compagnie plaisait plus que notre compagnie elle-même, car il ne la cultivait ni ne la recherchait même pas. Tout ce qu'il voulait de nous , c'était de confondre son chameau avec les nôtres, et sa marchandise avec nos bagages, bien certain qu'il n'avait à craindre de cette manière aucun des dangers que son isolement lui aurait inévitablement fait courir. Il s'était d'ailleurs, dès le début, familiarisé avec nos gens, marchait, causait, mangeait, faisait vie commune avec eux. Il avait reconnu là tout de suite, à ce qu'il paraît, son milieu naturel. Nous n'avions eu donc avec lui jusqu'alors, et nous n'eûmes dans la suite aucune relation. Pour compléter l'énumération de la caravane ainsi réduite , je dois mentionner le léopard qui, monté sur son chameau, supportait à merveille et avec une louable égalité

d'humeur les fatigues du voyage , et avait fait l'étonnement , l'admiration de Soukh-Aboussine , après y avoir jeté d'abord l'épouvante.

A quelque distance delà ville, on rencontra un

premier, puis un second puits, où les animaux burent tous abondamment. Pendant cette opération, qui dura longtemps, parce que le chameau boit fort lentement et prend pour cela ses aises en véritable sybarite , j'eus tout le loisir d'observer les femmes venues de la ville pour puiser de l'eau. Au pague ou raat près, elles étaient pour la plupart dans l'état d'Eve sortant des mains du Créateur; mais aguerries par l'habitude, aussi étrangères à la pudeur qu'à la coquetterie , elles ne paraissaient nullement embarrassées devant nous de leur déshabillé, et ne supposaient même pas qu'il pût nous faire la moindre impression. Je dois avouer qu'elles n'en faisaient pas beaucoup sur moi, non qu'elles fussent laides, presque toutes, au contraire, étaient belles, et auraient pu dire, comme l'épouse du Cantique des Cantiques : *Nigra sum, sed formosa*; mais l'œil se blase vite au spectacle de cette exhibition banale, et l'on y devient bientôt tout à fait indifférent. Je comprends que les jeunes filles de Sparte se montrassent impunément nues dans les gymnases et les jeux publics. En introduisant cette coutume dans sa législation, Lycurgue eut sans doute une visée morale : il voulait par là éteindre à leur naissance les embrasements de la volupté. Il n'ignorait pas la puissance du mystère, et savait bien que ce qu'on ne fait qu'entrevoir ou seulement deviner agit plus fort sur l'imagination , cette terrible auxiliaire des

sens, que ce qu'on voit complètement. Le connu pâlit et s'efface devant l'inconnu ; si beau que soit ce qu'on voit, il y a

quelque chose de bien plus beau, c'est ce qu'on ne voit pas, car l'invisible participe de l'infini, qui ouvre la porte à tous les rêves. La noire Africaine est chaste dans sa nudité comme Tétait la blanche fille de Lacédémone ; ce qui l'est beaucoup moins, ce sont ces réticences de toilette artificieusement calculées pour provoquer, guider, entraîner le regard en ayant l'air de l'arrêter; c'est un costume fort peu gracieux d'ailleurs, dont l'ampleur exorbitante et fallacieuse simule des formes démesurées, impossibles, et qui exige tant d'étoffe pour exagérer les hanches que , suivant l'heureuse expression d'un prélat français, il n'en reste pas pour le corsage. Dante adressait les mêmes reproches aux dames de son époque. Un temps viendra, s'écrie-t-il avec indignation dans le Purgatoire *,

Nel quai sarà in pergamo interdetto

Aile sfacciate donne fiorentine

L'andar mostrando con le poppe il petto. - Quai barbare fur mai, quai saracine,

Cui bisognasse. per farle ir coverte,

spirituali, o altre discipline ?

On passa toute la journée dans un désert d'herbes

Chant XXIII

jaunes et flottantes comme des épis avant la moisson, et si hautes, que les chameaux y disparaissaient en quelques endroits. Ces longues herbes sont pleines d'embûches : les serpents y

abondent, et les bêtes féroces n'y sont pas moins nombreuses. M'étant écarté de la caravane et cheminant dans un épais fourré, mon dromadaire, qui s'y frayait un passage avec difficulté, fit en arrière un bond si violent, si brusque, que je faillis en être désarçonné ; au même instant j'entendis un long frôlement, dans les herbes et je les vis ondoyer avec force. Nous nous étions trouvés face & face avec un lion qui dormait là tranquillement, et qui, réveillé en sursaut par notre approche, eut aussi peur de mon dromadaire que mon dromadaire avait eu peur de lui. Je n'avais sous la main aucune arme pour me défendre contre ce terrible ennemi, s'il se fût élancé sur moi, et la caravane était trop loin pour me porter secours. Jamais position ne fut plus critique. Mais je ne tardai pas à me rassurer ; bien loin de m'attaquer, le lion ne songea qu'à la retraite, et, nonobstant sa dignité royale, il l'opéra avec tant de précipitation, que je le perdis de vue en un moment. Une large traînée d'herbes violemment agitées m'indiqua seule pendant quelque temps la route qu'il suivait dans sa fuite, et que je me donnai bien garde de suivre après lui.

On a d'énormes préjugés en Europe sur le lion,

comme en général sur tous les animaux du désert. Les voyageurs ont si bien menti, si bien soutenu, par esprit de corps sans doute, les fables les uns des autres, qu'elles ont fini par s'accréditer. Pour ne parler que du lion, il a été dès l'antiquité, témoin l'histoire d'Androclès, et il est encore aujourd'hui le sujet de légendes acceptées par la crédulité, consacrées par l'ignorance, et qui n'ont de réalité que dans l'imagination des inventeurs. Sa prétendue générosité est la plus niaise des impostures : le bon sens en fait justice non moins que l'expérience. Son courage n'est que l'aveugle impulsion de la faim, comme celui des autres car-

nassiers; à peine est-il repu qu'il tombe dans l'apathie, et des chasseurs compétents autant que véridiques, versés dans ses habitudes et dans ses mœurs, m'ont cité de ce potentat du désert des actes de lâcheté dont rougirait une hyène elle-même. Observez-le dans les ménageries : il est de tous les animaux de son espèce celui qu'on dompte avec le plus de facilité et qui se soumet le plus complètement. Les Carter, les Vanburg, tous les dompteurs de bêtes vous le diraient, si vous preniez la peine de les interroger et qu'il leur convint d'être sincères. Toute usurpation établie est si difficile à ébranler, que le lion n'en reste pas moins, de par Ésope et La Fontaine, le roi des animaux.

Puisque nous voici en train de faire la guerre aux

préjugés zoologiques répandus dans le monde, il en est un dont il faut également faire justice : il s'agit cette fois de l'hyène, dont le nom, revenu si souvent dans cette relation, est synonyme en Europe de férocité. On dit d'un homme de sang : c C'est une hyène, » et l'on croit avoir atteint les bornes de l'hyperbole; on n'a fait qu'atteindre celles de l'erreur. Rien n'est plus faux que cette comparaison. Dites :

c C'est un tigre! » à la bonne heure, vu que le tigre verse le sang pour l'amour du sang, et déchire indistinctement tout ce qui s'offre à sa fureur. Il n'en est pas ainsi de l'hyène. C'est un animal timide, voire pusillanime, qui n'attaque jamais l'homme, et qui, ainsi que le chacal, est réputé ignoble parce qu'il se repaît comme lui de chairs mortes et déterre les cadavres. Ainsi donc, traiter un homme d'hyène, c'est l'accuser de lâcheté plus que de cruauté ; c'est dire qu'il s'acharne aux proies faciles, aux proies immondes, et que ses appétits sont bas.

Je n'entends pas dire qu'il n'existe dans le genre humain aucun être de cette espèce ; il en existe au contraire beaucoup : le monde en est plein. Il n'est pas un animal dans la création qui ne s'incarne en quelque homme et n'y revive avec ses instincts ; trop heureux encore quand on n'en retrouve pas plusieurs à la fois dans un même individu. Diderot l'a remarqué avant moi et l'a exprimé

beaucoup mieux que je ne saurais le faire : « Il y a rhomme-loup, l'homme-tigre, l'homme-renard, l'homme-pourceau , l'homme-mouton , et celui-là est le plus commun ; il y a l'homme-anguille : serrez-le tant qu'il vous plaira , il vous échappera ; l'homme-brochet qui dévore tout ; l'homme-serpent qui se replie en façons diverses; l'hommeours qui ne me déplaît pas; l'homme-aigle qui plane au haut des deux; l'homme-corbeau, etc.... Rien de plus rare qu'un homme qui soit de toute pièce ; aucun de nous qui ne tienne un peu de son analogue animal. »

Pour en revenir à l'hyène, on a entrepris récemment sa réhabilitation par un jeu ou un abus 'de l'esprit contraire à la vérité, non en lui restituant , comme je viens de le faire, son caractère naturel, mais en faisant de sa poltronnerie le type de la gentillesse.

Diderot eût dit que l'auteur de cette réhabilitation était l'homme-hyène dans la véritable acception du mot « Les facéties de ce genre sont aujourd'hui fort à la mode : un sculpteur connu a été plus loin : il a réhabilité, dans un groupe que vous pouvez aller voir dans son atelier, les amours de la truie, et, renchérisant sur l'artiste, bien des gens des deux sexes, qu'il serait trop facile de nommer, vont plus loin encore, ils les imitent.

Cette matinée fut signalée par un accident assez

commun dans ces grands herbages : en faisant le café pendant une halte, celui de nos domestiques dont c'était la spécialité, mit le feu par mégarde aux herbes sèches dont la plaine était couverte , et qui s'allumèrent avec la rapidité de l'éclair. L'incendie, gagnant de proche en proche, envahit en quelques minutes une immense étendue. Il brûla toute la journée, et, le soir, ayant campé sur un point élevé du désert, nous jouîmes d'un spectacle admirable. Une nappe de feu se déroulait sous nos pieds sans obstacle et sans limite. On ne saurait imaginer rien d'aussi' terrible, mais rien d'aussi sublime. Le ciel était presque aussi rouge que la terre : un jour sombre et sinistre éclatait au sein de la nuit. Le rugissement lointain des bêtes féroces chassées de leurs repaires par les flammes s'élevait par intervalles au milieu du silence, et si l'on n'entendait pas le sifflement des serpents épouvantés, c'est que la distance rem péchait d'arriver jusqu'à nous. Pour peu que le vent eût poussé la flamme de notre côté, il nous eût fallu, comme eux, la fuir au plus vite; mais le temps était calme; pas un souffle n'attisait l'incendie qui se propageait de lui-même, parce qu'il rencontrait toujours devant lui quelque chose à dévorer. Il a dû marcher ainsi des nuits et des jours, jusqu'à ce qu'il n'ait plus trouvé d'aliments.

Ce grand spectacle, dont nous étions involontai-

rement les auteurs , m'en rappela un du même genre dont j'étais innocent, et auquel j'avais assisté bien des aimées auparavant dans les monts de la Sibylle, la région la plus sauvage des Marches romaines. En bivouaquant sur une montagne, des pâtres y avaient mis le feu, et cet incendie, alimenté, non par des herbes, mais par des forêts, brûlait déjà depuis trente jours quand le hasard du voyage m'en rendit témoin ; il brûla plusieurs

semaines encore, et s'éteignit de lui-même lorsqu'il eut réduit en cendres tout ce qui était à sa portée. On eût dit un immense volcan allumé tout d'un coup par la nature, et dont les laves ardentes menaçaient le pays d'une conflagration universelle. Qu'on se figure les cris de détresse, de désolation, partis de ce vaste bûcher; les gémissements des oiseaux dont les nids brûlaient, ceux des animaux de toute espèce qui fuyaient pêle-mêle leurs forêts natales et dont les petits, trop faibles pour les suivre, expiraient au milieu des flammes. J'avais là comme un avant-goût, une représentation anticipée de la future destruction du globe, s'il est vrai, ainsi que le prétendent les volcaniens, qu'il doive un jour périr par le feu.

Mais revenons au Soudan.

Mon attention fut distraite de la mer incandescente sur laquelle erraient mes yeux, par un chant lointain venu du côté opposé, puis par un murmure

de voix d'abord vagues, confuses, mais de plus en plus rapprochées et plus distinctes. Tout bruit, quel qu'il soit, surtout un bruit humain, est toujours au désert, et pendant la nuit, quelque chose de si nouveau, de si imprévu, que mon oreille se tendit fortement pour saisir la cause de ceux qui l'avaient frappée. Tout me fut expliqué en voyant arriver une nombreuse caravane d'indigènes armés de lances, et qui, en passant, échangèrent avec nos chameliers, connus d'eux sans doute, des cris de reconnaissance, de bruyantes démonstrations d'amitié. Ils pouvaient être une cinquantaine, et chacun d'eux conduisait deux ou trois chameaux chargés de gomme, de doura et autres marchandises destinées au marché de Soukh-Aboussine, qui précisément se tenait le lendemain. A la vue de la plaine embrasée, les Soukria poussèrent un

hourra général comme si c'eût été un feu de joie allumé pour une grande fantasia. Ils se mirent ensuite à chanter en chœur, quelques-uns même à danser comme . des sauvages pendant que leurs compagnons battaient la mesure dans leurs mains. Ils n'en furent pas moins obligés de faire un long détour afin d'aller chercher les parties de la plaine non encore envahies ou déjà abandonnées par l'incendie.

Je m'attendais pour cette nuit à la visite des serpents et autres animaux féroces pourchassés par le feu ; mais il paraît qu'ils s'étaient tous enfuis dans

une direction contraire à la nôtre, car il n'en vint aucun, non-obstant les transes du marchand Ismaïl et du soldat Hassan, qui, bien que tous deux du pays, étaient saisis d'une terreur panique, pour ne

pas dire burlesque.

Même plaine que la veille, mêmes herbes d'abord, puis nudité complète. Point de lion; point de caravane; pas un visage humain; mais en revanche beaucoup d'autres rencontres. Ce furent d'abord de grands vols d'oies sauvages qui fuyaient les régions atteintes déjà par les pluies pour chercher les pays secs ; elles nous saluaient à l'envi, en passant sur nos têtes, d'un cri rauque et discordant, qui, pour avoir sauvé le Capitole, n'en est pas plus harmonieux. Vinrent ensuite des troupes de gazelles qui sautaient, gambadaient dans le désert avec toute la grâce, toute l'ivresse de la liberté. Mais la prudence présidait à leurs joyeux ébats , et leur vigilance constamment éveillée n'était jamais en défaut. Faisions-nous un pas pour nous rapprocher d'elles , le troupeau tout entier prenait des ailes , et disparaissait comme

une nuée de flèches dans les profondeurs du désert. Puis ce fut le tour des autruches, encore plus farouches que les gazelles , et dont la course littéralement ailée défie les chevaux les plus rapides. C'est pourtant à cheval qu'on les chasse ; mais il est bien rare qu'on

les atteigne , à moins qu'une extrême fatigue ne les ait réduites aux abois. Tantôt isolées, tantôt par troupes de cinq ou six, elles passaient devant nous avec vélocité, en allongeant encore leur cou déjà si long pour courir plus vite, mais jamais assez près pour qu'on pût les viser.

Ces diverses rencontres jetèrent 1 dans cette journée un vif intérêt et la firent couler si vite , quoiqu'elle fût très-chaude, que j'en fus moi-même étonné : le soir était venu que je me croyais à peine à midi. Il y avait bien longtemps que nous campions en rase campagne et que, sauf le massif isolé de Kassala, je n'avais pas aperçu, même de loin, l'ombre d'une montagne, d'un rocher, le plus petit accident de terrain. Je fus agréablement surpris ce soir-là, en découvrant plusieurs pyramides de granit , pareilles à celles que nous avions rencontrées le mois précédent sur le territoire des Bicharis et des Adendoas. Quelques-unes étaient renversées, et leurs ruines entassées les unes sur les autres accusaient, à ne s'y pas méprendre, l'action d'un tremblement de terre. Les autres, plus solides sur leur base, ou secouées moins violemment, étaient restées debout, comme, dans une ville agitée par ces terribles oscillations du sol, un clocher résiste tandis qu'un autre s'écroule. On campa au pied d'une de ces pyramides abîmées sur elles-mêmes et dont les décombres, quoique bouleversés, sont restés amoncelés

les uns sur les autres sans qu'un seul bloc s'en soit détaché pour rouler même à quelques pas. De fortes ronces végètent dans les interstices du granit, et une demi-douzaine d'arbres assez maigres sont dispersés alentour.

Quand la nuit fut tout à fait venue, on aperçut à l'horizon une lueur d'abord assez pâle, mais de plus en plus vive, à mesure que les ténèbres devenaient plus profondes. En l'observant avec attention, on reconnut que c'était un feu pareil à celui que nous avions allumé la veille, le même peut-être, qui gagnait du pays et nous suivait ou nous tournait comme la marée montante pousse devant elle, de côté et d'autre , des courants avancés qui rejoignent ensuite leurs bras divergents, pour fermer la retraite aux fuyards.

Le 18.

Ma tente était des plus simples , faite en grosse toile blanche , doublée de la même étoffe et de forme circulaire. Son principal avantage était de se tendre très-facilement et de s'abattre encore plus vite. Je l'avais achetée à Djeddah, ainsi que je l'ai dit précédemment, et elle provenait d'un pèlerin à qui elle avait servi au dernier pèlerinage du mont Arafat. Son mobilier, lorsqu'elle était dressée , se bornait à un lit, c'est-à-dire un matelas, à quelques objets de toilette indispensables, à un coffre plein

d'effets de première nécessité. Un épais tapis de feutre couvrait le sol et en neutralisait au besoin l'humidité. Or, en me levant pour partir, je trouvai ce tapis percé» d'énormes trous, des trous à passer la tête. Les termites l'avaient attaqué pendant la nuit, et en quelques heures en avaient fait un lambeau.

Ces terribles névroptères, qui ne sont autres que des fourmis blanches , sont très-répandus dans le Soudan, où ils exercent de grands ravages. Bois, étoffes, provisions, tout ce qui est à leur portée est incontinent dévoré, et l'on est obligé de suspendre à des cordes les objets qu'on veut soustraire à leur voracité. Ces bêtes féroces en miniature expédieraient un homme comme un tapis, pour peu qu'il se laissât faire. Les Indes et l'Amérique du Sud sont infestées de ce fléau destructeur; le midi de l'Europe lui-même n'en est pas exempt, et partout il est encore plus redoutable qu'il n'est redouté, quoiqu'il le soit beaucoup. Mais quelle leçon pour l'humanité! que peut une fourmi seule ? Absolument rien ; mais en associant leurs efforts, une réunion de ces insectes, isolément si faibles , arrive à des résultats vraiment prodigieux. Il en est de même de l'homme au sein de la création : un individu, réduit à ses propres moyens , n'abattrait pas un arbuste ; une masse d'individus associés pour un but commun se joue de toutes les résistances de la nature ,

complit des miracles de force, de puissance, qui étonnent l'imagination.

Le hedjin dont Abd[^]el-Kérim m'avait fait présent était loin d'être un animal de prix; c'était une bête forte, solide, dure à la fatigue, et avec cela d'une extrême docilité. On ne pouvait rien monter de plus sûr : je ne lui ai jamais vu faire un faux pas. Je devais sans nul doute à ma barbe blanche le choix qu'on avait fait de lui. Le premier jour je l'avais essayé, et ménagé le second à cause de l'excessive chaleur ; je comptais ce troisième jour le pousser un peu plus pour l'éprouver, voir enfin ce dont il était capable et quel fond on pouvait faire sur lui. Je le mis donc au grand trot en partant, et l'y maintins trois grandes heures sans le

laisser respirer un instant. Il soutint parfaitement cette épreuve, quoiqu'il fût encore plus chaud que la veille, et nous fîmes ainsi d'une seule traite, sans qu'il en parût le moins du monde étonné, six grandes lieues de pays, que je peux bien, sans exagération, estimer à trentesix kilomètres. J'avais pris naturellement une énorme avance sur la caravane, au risque de m'égarer, car j'étais entièrement seul. On ne nous avait point donné de guide à Soukh-[^]boussine ; un des chameliers, qui connaissait bien le pays , devait nous en servir ; mais. comme il était à pied, il ne me servait à rien, à moins que je ne me résignasse à l'intolérable ennui de suivre pas à pas la caravane. Je la lais-

sais donc d'ordinaire prendre les devants, et ne partais que longtemps après elle , lorsqu'elle était au moment de disparaître à l'horizon. Ce matin-là je m'étais risqué à la précéder seul, parce que la route était bien frayée, et que j'avais devant moi des points de repère, grâce auxquels je ne pouvais me perdre.

Ces points de reconnaissance étaient des pyramides de granit semblables aux précédentes. Une d'elles , écroulée sur elle-même et environnée d'arbres touffus, m'offrait un excellent abri pour attendre la caravane, et je passai là plusieurs heures enseveli dans une ombre épaisse , seul avec mon dromadaire couché et ruminant à côté de moi. Cespyramides si communes de la mer Rouge au Nil, et si arlistement taillées par la nature, ont donné, selon toute probabilité, aux anciens Éthiopiens , la première idée de leur architecture tumulaire , laquelle avait , comme chacun le sait , adopté cette forme dès l'antiquité la plus reculée ; et cette conjecture est si peu aventurée, que nous avons vu partout les Bédouins placer leurs cimetières à l'ombre de ces pyramides. De Méroë , où cette architecture a laissé des monuments encore

nombreux, ainsi que nous le verrons plus tard, elle a passé en Nubie, puis en Egypte, où elle avait pris, surtout à Memphis, des proportions gigantesques. On retrouverait de même le sombre dôme des forêts du Nord dans la voûte élancée et mystérieuse des

256 JOURNAL DU DÉEERT.

cathédrales gothiques. A y regarder de près, toutes les branches de l'art humain ont leur type et leur source dans les œuvres primordiales du grand architecte de l'univers.

Les chameliers , et celui-là même destiné à nous servir de kabir, nous avaient parlé, mais vaguement et sans en préciser la place, suivant l'usage constant des Arabes , d'un château que nous trouverions sur notre route , et où des irréguliers tenaient garnison . Je l'avais cherché des yeux toute la matinée sans rien découvrir qui lui ressemblât , et je ne fus pas plus heureux dans l'après-midi. Point de château , partant point de soldats. La solitude de la journée ne fut troublée ni par un homme ni par une bête ; l'ombre d'une gazelle ou d'une autruche ne pointa pas même & l'horizon. Vers le soir, on atteignit une chaîne granitique d'une médiocre élévation, peu pittoresque, et dont on côtoya le pied jusqu'à la couchée, à travers un labyrinthe d'épines si serrées, hérissées de pointes si aiguës, qu'on ne s'y frayait qu'à grand'peine un passage dans l'obscurité naissante. Il semble que Dante ait vu ces formidables ronces du désert, lorsqu'il dit dans *l'Enfer* :

' % Non frondi verdi, ma di color fosco, Non rami schietti, ma nodosi e*nvolti, Non pomi v'eran, ma stecchi con toscò, Non han sì aspri sterpi, ne sì folti

Quelle fiere selvaggie che in odio hanno Tra Ceciaa e Corneto i luoghi colti \

Tandis que je me débattais de mon mieux contre ces terribles dards qui me déchiraient les mains et la figure, Hassan marchait devant moi, en chantant, pour tromper les ennuis du voyage ou pour se donner du cœur , sinon pour se rassurer contre les ténèbres; car, tout soldat qu'il était, ou du moins avait été et devait être encore , le courage n'était pas sa vertu dominante. On vint enfin camper au bord de , plusieurs puits creusés au pied de la montagne , et qui ont cela de singulier , que chacun d'eux donne une eau différente : l'une est excellente à boire, une autre est saumâtre, une troisième est savonneuse et n'est bonne que pour les animaux. A quelque distance se trouve un village où nous envoyâmes aux provisions, vu que nos vivres étaient bas, et d'où l'on rapporta, après une longue attente, du doura pour nos dromadaires, du lait et un mouton pour nous. Le malheureux animal ne fit que paraître et disparaître : tout ce qu'en laissa Gasparo , et c'étaient les trois quarts , fut en un clin d'oeil dévoré cru et saignant par nos Bédouins.

J'allais oublier de dire que le nom de ce village (est Ralàah : or , ce mot signifie château , et voilà ce

}. Inferno, chant XIII,

château fantastique que les chameliers avaient fait toute la journée miroiter à nos yeux. Quant aux soldats, j'ignore s'il s'en trouvait dans ce lieu perdu ; tout ce que je puis dire , c'est qu'il n'en parut aucun:

Le 19.

Nous eûmes de grand matin la visite d'un cheik en voyage. Comme tous les Arabes de condition que nous avons eu l'occasion de rencontrer dans ces déserts, celui-là portait un turban blanc qui faisait ressortir la couleur sombre de son visage , et une robe blanche , très-longue , très-ample et très-propre. H était parent du grand-cheik Aboussine , et par conséquent de son fils Àbd-el-Kérim : à ce titre il avait droit à nos égards, et nous eûmes pour lui toutes les attentions que le lieu comportait. Nous l'invitâmes, en attendant la pipe et le café , à prendre place sur notre tapis, ce qui est considéré comme une grande civilité et ne s'accorde qu'à des égaux. Il reçut nos politesses avec cette aisance , cette gentilhommérie , si j'ose ainsi dire , particulières à tous les Arabes , quel que soit leur état ; mais sa conversation m'intéressa peu. Nous lui dûmes cependant, chose rare, un renseignement précis : il nous dit qu'en marchant bien, nous pourrions être rendus à Aboukharah dès le lendemain ; mais qu'avec dès chameaux chargés nous n'y serions que le surlendemain vers le

mogreb ; et la chose advint comme il l'avait annoncée.

Cette journée m'offrit si peu d'intérêt que j'en fais grâce au lecteur. Coupée sur un seul point par un bois d'acacias , lequel est , comme tous ceux du désert, jonché de nombreux cadavres végétaux, la plaine se prolongea jusqu'au soir, et l'on n'y rencontra qu'une caravane pur sang chargée de calebasses et de garahs. On jouit par forme de compensation d'un couchant admirable. Une nuée de feu flottait sur le désert, et, avant de s'enfoncer sous terre, le soleil, d'un rouge mat et sans rayonnement, apparut longtemps à l'horizon, non comme l'astre même de la lumière , mais comme une planète incendiée. Les pourpres célestes pâlirent par degré , passèrent du violet le plus vif au plus sombre

azur , et en quelques instants le crépuscule eut fait place à la nuit. Les tentes furent dressées en rase campagne ; et au hurlement lointain d'une hyène affamée qui rôdait à distance, Ismall et Hassan nous donnèrent, comme Ta van t- veille, le spectacle de leurs terreurs. Les malheureux étaient tous les matins si pâles , si défaits , qu'on devinait leur insomnie au premier coup d'œil.

Le 20.

Toujours la même plaine, à cette différence près, qu'elle est coupée transversalement, d'espace en

espace, par des zones de bois séparées les unes des autres par des zones de sable nu. Je cheminai toute la journée en avant de la caravane avec Saïd , un grand nègre à notre service, dont la vue était beaucoup plus perçante que la mienne, et qui m'accompagnait armé d'un long fusil. Nous traversâmes plusieurs troupeaux sans pouvoir nous procurer du lait, vu qu'à notre approche tous les bergers, petits et grands, se sauvaient au fond des bois de toute la vitesse de leurs jambes. Nous nous perdîmes quelquefois, ou déviâmes du moins delà ligne droite; mais les cris des chameliers, et au besoin un coup de feu tiré par nos gens, nous y faisaient bientôt rentrer. . Le soir, la caravane entière s'égara : le doura nous manquait pour les dromadaires, et l'on nous avait annoncé un village où nous en trouverions, et dont le nom n'est pas consigné dans mon journal. Mais en cherchant ce village dont la position n'était pas connue exactement du guide , on fit tant de tours et de détours qu'il ne fut plus possible de s'orienter. Quelle direction prendre au milieu de l'obscurité ? Personne n'en savait rien, et nos dromadaires risquaient fort de jeûner, lorsque les aboiements lointains des chiens, puis les vagissements des enfants, nous signalèrent , au moment où nous désespérions de l'at-

teindre , ce village si longtemps cherché. Nous allâmes camper auprès, et les dromadaires ne jeûnèrent pas. A quelque distance coulait le Rahat, ou

Ragat, un des affluents du Nil Bleu, au sein duquel il se perd en face de la ville d'Ouled-Médeny, appelée ainsi du nom d'un saint musulman qui y a son tombeau. Bien qu'on ne vît pas la rivière, nous en étions assez rapprochés pour qu'on y pût aller faire de l'eau , car nos outres et nos barils étaient vides.

Le 21.

Les mêmes alternatives de bois et de sable continuèrent tout le jour, et, comme nous l'avait prédit à Kalâah le parent d'Abousine, nous étions rendus à Aboukarah [avant le mogreb. Nous établîmes notre camp à cent pas de la ville, au bord d'une falaise en terre qui tombait à pic dans le Nil Bleu. A la première vue, on comprend pourquoi une telle épithète a été donnée à ce fleuve, Bahr-el-Azrek, et il la mérite parfaitement : il est d'un aussi beau bleu que

le Rhône sous les ponts de Genève, mais il est loin d'être aussi limpide ; l'onde en est opaque et le fond tout à fait invisible. On était alors à l'époque des plus basses eaux : une partie de son lit était à sec et couvert d'une vase durcie par le soleil jusqu'à figurer la pierre. Des îles et des grèves blanches, que la crue devait bientôt envahir, s'étendaient au loin et tranchaient fortement sur l'azur foncé des flots. Leur cours est fort lent, du moins dans cette saison ; ils glissent plus qu'ils ne coulent, sans faire aucun bruit, et ce silence a quelque chose de morne.

Le Nil Bleu descend, comme on le sait, des mon-* tagnes centrales de l'Abyssinie. U passa longtemps pour le vrai Nil , et son

origine était un mystère. Les Romains disaient, pour indiquer une entreprise impossible, qu'autant valait chercher la tête du Nil : Invertir* capvt Nili. Cette expression proverbiale prouve à quel point la chose leur semblait impraticable. Le monde moderne vécut tout entier sur cette idée jusqu'au xviu e siècle, où Bruce découvrit enfin, en 1771, cette source mystérieuse. Il est certain aujourd'hui qu'un missionnaire portugais l'avait trouvée avant lui ; mais la politique du Portugal, qui alors avait des comptoirs sur la côte d'Abyssinie, était d'ensevelir dans un silence absolu tout ce qui avait rapport à cette contrée , de peur d'éveiller l'attention et en même temps la concurrence des autres États commerçants de l'Europe. La découverte du missionnaire fut donc tenue secrète, et la gloire du succès resta tout entière à Bruce qui n'en jouit pas avec modestie, car il se décerne à lui-même, dans les termes les plus dithyrambiques, un brevet d'immortalité.

Sa gloire est, à ce qu'il parait, fort menacée en ce moment. Des voyageurs avancent que ce qu'il a pris pour le fleuve principal n'en est qu'un affluent , et que la tête du Nil Bieu doit être cherchée plus haut, aux sources de l'Umo. U y a bien longtemps d'ailleurs que le Nil Bleu a cessé d'être le véri-

table Nil] , dont il n'est plus qu'un tributaire et qui, sous le nom de Nil Blanc, Bahr-el-Abiad, Tient de bien plus loin , c'est-à-dire du quatrième ou cinquième degré de latitude australe, si non de plus loin encore au sud. Peut-être aussi le Nil Blanc» dont la source est encore inconnue, n'est-il lui-, même qu'un affluent du Nil définitif qui, sous le

nom de Myslad , arrive de l'ouest, et naîtrait aux mêmes régions que le Niger. Hérodote disait déjà

de son temps que le Nil venait de l'occident. Il résulte de toutes ces obscurités que le proverbe latin a toute sa force encore aujourd'hui.

Pour en revenir au Nil Bleu, au bord duquel nous voilà enfin campés, son cours, depuis sa source jusqu'à Khartoum, où il se perd dans le Nil Blanc, est de quatre à cinq cents lieues , deux cent cinquante en Abyssinie et le reste dans le Soudan. Il entre dans ce dernier pays par le Berl&t, le traverse ainsi que le Fazogl et tout l'ancien royaume de Sennâr, devenus tous deux depuis une trentaine d'années provinces égyptiennes. Il est peuplé d'hipopotames, de crocodiles en grand nombre. Les éléphants, les girafes, les zèbres, les rhinocéros fréquentent ses deux rives , sans parler des lions , des léopards et des panthères, même des panthères noires, qu'on y rencontre quelquefois et qui , de tous les animaux du désert, sont les plus agiles, les plus indomptables et les plus terribles.

Le désert est toujours le même et toujours varié. J'avais joui , deux jours auparavant , d'un couchant d'or ; je jouis ce soir-là d'un couchant d'argent. Enveloppé d'une gaze transparente et vaporeuse, le soleil était blanc, sans rayons ; son disque rond , net . comme la lune , souffrait qu'on le regardât fixement avec impunité. Le fleuve perdait à distance sa couleur bleue, et brillait au loin comme une lame étincelante. Le soleil, qui se trouvait juste au-dessus de lui, s'abîma dans son sein, et la brume argentée qui couvrait la nature se dissipa presque immédiatement pour laisser paraître une à une toutes les étoiles. La ville, jusqu'alors plongée dans le silence, en sortit aux premières ombres et se réveilla au bruit des chants et des instruments , instruments barbares, chants de sauvages, mais qui n'en étaient que mieux appropriés

au lieu, et de loin ne manquaient pas d'une certaine harmonie. Cela valait toujours bien le rugissement des hyènes, et le sommeil vint pour moi sur les ailes de ces fantasias du désert.

Le 22.

Les chiens errants rôdèrent autour du camp dès que la nuit fut venue, aboyant, hurlant, se battant comme des hommes , et je ne réussis à m'en débarrasser que par une ruse de guerre qui eut un plein succès : je leur fis voir le léopard, et sa vue suffit pour mettre en fuite la meute affamée qui

nous assiégeait, sans qu'il fût nécessaire de le lâcher contre elle. Le jour nous amena une autre visite, celle d'une autruche apprivoisée, mais très-méchante, qui se promenait librement aux environs de la ville, et qui venait faire connaissance avec nous, disposée à voler tout ce qui se trouvait à sa convenance , même de l'argent , car chacun vous dira qu'elle digère les métaux : encore une fable à reléguer avec tant d'autres. On n'en dira pas moins toujours un estomac d'autruche. On affirme, avec la même vérité, que, pressée par le chasseur et réduite aux abois, l'autruche met la tête sous son aile et se croit invisible parce qu'elle ne voit rien. Cette facétie serait bien mieux applicable aux amoureux qui, ne voyant qu'eux dans le monde , s'imaginent n'être vus ni devinés par personne.

Ce fut ensuite le tour d'un derviche coiffé d'un bonnet rouge, lequel entra d'un air si délibéré dans la tente où nous déjeunions, s'assit sur notre tapis avec tant de familiarité, que, justement choqués de son impudence, nous ne le mimes pas précisément à la porte, cela ne se fait pas en pays musulman, mais ne lui adressâmes ni une parole ni un regard, et ne fîmes pas plus attention à

lui que s'il n'eût pas été là. Vint après un vieil officier turc en retraite, nommé Ali-Aga comme notre ami de Soukh-Aboussiue, et comme lui kachef ou capitaine. C'était le plus naïf et le meilleur des hommes.

Sttfl JOURNAL DU DÉSERT.

Il nous engagea à le suivre dans sa maison, où nous serions plus au frais que sous nos tentes pendant la chaleur du jour, et nous nous rendîmes de grand coeur à son invitation. Chargé d'une femme et de deux enfants, sa pension lui était si mal payée, qu'il vivait dans un dénûment à peu près complet, et telle était sa pauvreté, qu'avec la meilleure volonté possible il ne put nous offrir qu'une pastèque. Nous lui prouvâmes le prix que nous y attachions en n'en laissant que l'écorce. Il dtna avec nous, et, tout mahométan qu'il était, notre marsalla le scandalisa si peu, qu'il en but plus que nous ne l'aurions voulu, vu la pénurie de notre cave.

La ville d'Àboukharah, dont le nom vient d'une espèce de mimosa appelé Kharah, est bâtie si près du fleuve, qu'il doit y entrer à l'époque des grandes eaux. Pour donner le nom de ville à ce qu'on appelle ainsi dans cette partie du Soudan, je dois faire violence à toutes mes idées européennes, et le lecteur en doit faire autant -s'il veut se rendre un compte tant soit peu exact de la réalité des choses : les derniers villages des derniers pays de l'Europe sont des capitales, comparés à ces prétendues villes. Ici, comme ailleurs, les maisons, hors un très-petit «s eu terre, sont en nattes, sans rées par de grands espaces vides, 'une a l'autre, on enfonce dans le heville. Quelques arbres ça et là

dispersés jettent un peu d'ombre dans ces rues brûlantes, si ce sont là des rues. Un très~beau palmier doum s'élève devant la mosquée.

Non loin de là une natle carrée, soutenue aux quatre coins par de longues perches, abritait un troupeau d'enfants noirs et absolument nus, accroupis dans la poussière autour d'un vieux magister en turban sale, en robe délabrée, qui, à grands coups de férule, leur apprenait à lire et à écrire, sur de petites planchettes appropriées à cet usage, des versets du Koran. Ceci représentait l'école, et, si élémentaire qu'elle soit r il faut dire à sa louange que bon nombre de localités européennes n'en pourraient pas offrir autant. Le bazar, puisque bazar il y a, n'est pas moins primitif : du blé , du doura et au* très denrées de première nécessité , sont exposés en plein air sur de grossiers tréteaux. Quelque chose de jaune et de gras, qui tenait à la fois du suif et du beurre, attira mon attention, sans qu'il me fût possible de deviner ce que cela pouvait être : c'était la parfumerie de l'endroit, soit, en d'autres termes, de la graisse de chameau dont les élégants oignent leurs cheveux. Qu'auriez~vous dit, ô Gorgibus! si Gathos et Madelon , de précieuse mémoire, avaient joint un pareil cosmétique à toutes les pommades dont elles se pommadaient et se graissaient le «i*seau?

A deux heures en remontant le fleuve , juste à

l'embouchure du Bagat, est Ouled-Médeny , une ville moins rustique et plus considérable, de qui celle-ci dépend et dont le gouverneur est une manière de mudir. Nous n'y allâmes point nous- mêmes, mais nous y envoyâmes uu des nôtres : voici pourquoi. Notre intention était, on s'en souvient, de continuer par eau notre voyage jusqu'à Khartoum; mais il n'y avait pas une seule

barque à Àboukharah. On nous dit, et vous allez voir l'exactitude de ce renseignement, que nous en trouverions à Ouled- Médeny autant que nous en voudrions. Nous y avons en conséquence dépêché dès le matin un de nos domestiques avec une lettre pour le gouverneur, le priant de nous en envoyer une pour Khartoum, Notre messenger fit la route à baudet, et nous rapporta le soir une réponse fort peu satisfaisante. Le gouverneur nous répondait poliment qu'il n'avait pas une seule barque, et que d'ailleurs en eût-il , elles ne nous seraient d'aucune utilité, vu que les basses eaux suspendaient la navigation du fleuve, force était donc de nous retourner d'un autre côté.

Cette circonstance avait été prévue et m'étonna peu, car au premier regard jeté sur le fleuve, on tait pas navigable. Il avait été conboussine que, le cas échéant, les ious avaient amenés jusqu'ici nous on jusqu'à Khartoum , au moins à

JOURNAL BU DÉSERT, 26t)

Rifa'ah, ville ou village situé à quelques Heures seulement d'Aboukharah. Là nous devions trouver des chameaux en abondance, ce lieu étant la résidence du grand-cheik Aboussine, à qui son fils Abd-el- Kérîm avait annoncé notre arrivée par un exprès. Il paraît que cette combinaison n'était pas du goût de nos chameliers, car ils étaient repartis sans tambour ni trompette, c'est-à-dire, en bon français, qu'ils s'étaient sauvés. Les Bédouins ont tous une répugnance invincible à s'éloigner* de chez eux à de grandes distances. Malgré l'amour du gain dont on les dit possédés , l'amour de leur tente est encore plus puissant sur eux. Nos Soukria venaient bien de le prouver en préférant un retour immédiat dans leurs foyers au bénéfice d'un nouveau marché. Notre position n'en devenait pas moins critique, attendu que le gouver-

nement égyptien avait rais en réquisition tous les chameaux du pays pour la frontière abyssinienne, et qu'il n'y avait pas moyen , nous disait-on, de s'en procurer un seul.

Que faire en pareille conjoncture ? Nous tîmes conseil avec Ali-Aga, et nous invitâmes à y assister le cheik El-Beled, lequel arriva sur-le-champ, avec le kaïmakan , officier turc qui remplissait les fonctions de gouverneur militaire. Plusieurs soldats irréguliers les accompagnaient armés de falots, car il était nuit close. Il fut décidé, après mûre délibération, que deux de ces derniers seraient envoyés à

la poursuite des fuyards et qu'ils les ramèneraient, de gré ou de force, eux et leurs chameaux. Je ne comptais pas beaucoup sur le succès d'une mesure si tardivement prise; mais comme, après tout, elle ne compromettait rien et que d'ailleurs je n'avais dans le moment rien de mieux à proposer, je laissai, pour ce soir, les choses suivre leur cours, sauf à prendre le lendemain un parti plus efficace, fallût- . il même, à défaut de chameaux, se rabattre sur des Anes. Les soldats partirent sur l'heure , quoiqu'il ne fat pas loin de minuit, et le conseil se sépara après force salamalecs de la part des autorités.

Les soldats, qui avaient on étaient censés avoir couru après nos chameliers, revinrent le matin sans les avoir rejoints, cela par plusieurs raisons, dont la première est qu'ils ne les avaient pas poursuivis.

En revanche ils ramenèrent sept chameaux qu'ils avaient raccolès, Dieu sait par quels moyens, et dont

les propriétaires les avaient suivis de fort mauvaise
Grâce. Sent chameaux ne nous suffisaient pas;
eu toujours de dix à douze; on
<ur les charger un peu plus que
mi l'étaient fort peu, vn la Ion-
tes. La chose était d'autant plus
iaît cette fois d'une traite de quel-
ques heures , et que nos provisions ayant beaucoup diminué ,
nos bagages se trouvaient allégés d'autant.

Nous allâmes remercier le kaïmakan à qui nous devons cette heureuse solution, puisque c'était par ses ordres que les soldats avaient exécuté la razzia dont nous profitions. Nous le trouvâmes dans une tente de paille élevée au milieu de la ville. Il s'en trouvait en face une autre qui servait de corps de garde aux irréguliers : toutes deux avaient une apparence très-misérable. Entouré de quelques officiers aussi mal équipés que les soldats, et revêtu de l'ancien costume, le kaïmakan, espèce de colonel ou lieutenant-colonel, était gravement accroupi sur un angareb, et fumait sa pipe avec cette dignité extérieure particulière aux Turcs. Ce qui me frappa tout d'abord fut un gros garçon de quatre à cinq ans qui trottnait dans la tente entièrement nu, et que le kaïmakan nous présenta comme son fils : or ce fils était d'un noir très-foncé, tandis que le père, Àrnaute ou Macédonien, était parfaitement blanc ; d'où l'on pouvait conclure que, tout Turc qu'il était, il n'avait aucun préjugé sur le croisement des couleurs; mais celle du produit était si foncée, si compromettante, qu'il était permis

d'en tirer, quant à la mère, une conclusion absolument opposée. Je doute, malgré l'inviolabilité du harem, et sans vouloir médire du sexe africain, qu'une

seule goutte de sang blanc soit jamais entrée dans les veines de ce petit moricaud.

Les choses se passèrent suivant toutes les règles du cérémonial : on servit le café; on offrit des pipes, et la conversation s'engagea . Le kaïmakan ou quelqu'un des officiers présents (ma mémoire est infidèle sur ce point) avait été en garnison à Sennâr, où j'aurais eu quelque velléité de pousser une pointe, si le Nil Bleu eût été navigable. Cette ville, ancienne capitale du royaume qu'elle avait baptisé et dont l'île de Méroë faisait partie tout entière sous les anciens Meks, est située à une trentaine de lieues au sud en remontant le fleuve, sous le

douzième degré de latitude , juste à moitié chemin de la frontière abyssinienne. Résidence autrefois de la dynastie indigène des Foundgis, elle n'est plus aujourd'hui qu'une insignifiante bourgade, sans commerce, sans intérêt, et réduite à un quart tout au plus de sa population première. Cette décadence qui date de la conquête de Méhémet-Ali, a été et est encore accélérée par la politique égyptienne , qui attire et concentre à Khartoum, ville toute moderne créée par le conquérant, la population, le commerce, l'activité, toute la vie en un mot du Soudan oriental. Sennâr, ainsi déchue , est tombée au-dessous même de Taka, et relève administrativement, comme elle, de la nouvelle métropole du i désert. Le temps et la politique aidant, on peut pr[^]-

voir qu'elle tombera plus bas encore, et disparaîtra à son tour dans les sables, comme a disparu Méroë. Je ne sais quel arrange-

ment de ménage ne permettait pas à la caravane de partir avant le mogreb. Nous résolûmes, l'Anglais et moi, de prendre les devants sur elle et de l'abandonner aux soins d'un serviteur de confiance. Après avoir fait nos adieux au bonhomme Ali, qui pleurait d'attendrissement, nous partîmes donc, à l'Asr, seuls avec Hassan. Le drôle s'était procuré par son industrie ou fait prêter un dromadaire par un ancien camarade en garnison dans la ville. Partis à la légère et bien montés tous les trois, nous espérions atteindre Rifa'ah à la nuit tombante. Il est vrai que Hassaq ne connaissait pas mieux le chemin que nous, quoiqu'il se vantât du contraire. Aucun des nouveaux chameliers n'avait voulu nous servir de guide : tous étaient de si mauvaise humeur qu'ils avaient refusé formellement de se séparer de leurs chameaux. La route, du reste, était facile à trouver : Rifa'ah étant sur le fleuve comme Aboukharah, on n'avait qu'à ne le jamais perdre de vue pour ne pas s'égarer. Par malheur, Hassan, qui marchait devant en éclaireur, inclina trop sur la droite dès la sortie de la ville, et quand je m'aperçus de son erreur, nous étions déjà bien loin du fleuve et fort avant dans les terres. Un Bédouin, que nous rencontrâmes à la nuit tombante, ne fit que nous éloigner encore plus du but , en

bous donnant un faux renseignement, non qu'il eût l'intention de nous tromper, mais parce qu'il se trompa lui-même : voici comment. Non loin de Rifa'ah, dans l'intérieur du pays, se trouve un autre village nommé Maki. Nous voyant marcher dans la direction de ce dernier village, et prenant sans doute un nom pour l'autre à cause de leur ressemblance et de la manière incorrecte dont le véritable fut prononcé, le Bédouin nous envoya à celui où nous n'avions que faire et que nous n'atteignîmes même pas. Bref, quand la nuit nous surprit, nous étions tout à fait égarés.

Pour comble de disgrâce, j'avais perdu ma zemzimie, dont la courroie s'était rompue, et nous n'avions pas une goutte d'eau.

Nous voilà donc marchant au hasard tantôt d'un côté , tantôt de l'autre, craignant de nous perdre tout à fait en allant à droite, de nous perdre encore plus en allant à gauche, et privés de tout moyen de nous orienter. Enfin nous crûmes apercevoir et nous distinguâmes bientôt en effet une lueur lointaine qui ne pouvait manquer de partir d'un village, (Tan camp, d'un bivouac, d'un lieu habité quelconque, et tous trois de lancer incontinent nos montures dans cette direction aussi vite que le permettaient l'obscurité et les hautes herbes dont la plaine était jonchée. Quel mécompte ! Cette lueur vague, deve* nue en approchant une clarté vive, n'était qu'un feu de chaume semblable à celui que nous avions allumé

nous-mêmes quelques jours auparavant, comme

tant d'autres en allument dans ces déserts. Il tei-

gnait l'horizon de reflets rougeâtres et lançait quel* quefois dans l'air des gerbes d'étincelles d'un effet magique. Sî le vent l'eût poussé de notre côté, il nous eût bientôt atteints ; heureusement il le poussait en sens contraire et nous fûmes préservés de ce danger. Assez d'autres nous environnaient, comme on va le voir tout à l'heure.

Une nuit passée à la belle étoile n'avait rien de bien effrayant sous un si beau ciel, par une température si douce, et ce n'eût pas été la première : il ne nous restait d'ailleurs à prendre aucun autre parti. Nous nous disposions donc à mettre pied à terre, lorsque le dromadaire de Hassan fit un bond si prodigieux, que son cavalier mordit là poussiers. Il venait d'apercevoir au coin

d'un buisson je ne sais quelle bête féroce, un lion peut-être, peut-être un léopard ou seulement une hyène, qui s'éloigna lentement en faisant craquer les herbes sèches sur son passage, telle était notre sécurité en partant d'Aboufeharah, que nous savions pas même eu l'idée de prendre un fusil. L'inquiétude était assurément très-légitime ; mais l'épouvante de Hassan passait toutes les bornes. La révélation de ce nouveau péril, auquel il faut ajouter celui des reptiles venimeux, aggravait cruellement notre position. Comment songer à dormir par terre ou du moins sur nos tapis de

voyage, avec la perspective d'être réveillés en sursaut par la dent d'un serpent ou la griffe d'une panthère? Comment, d'un autre côté, demeurer toute la nuit immobiles sur nos dromadaires, et comment nos dromadaires eux-mêmes résisteraient-ils au besoin de se coucher?

Tout en me posant, sans les résoudre, ces questions insolubles, je ne pouvais rester insensible à la grandeur du spectacle dont j'étais environné. Partout, autour de moi, le désert avec sa solitude et son silence inflexibles, son mystère, les dangers qu'il recèle ; partout l'inconnu rendu plus redoutable encore par les ténèbres. Sur ma tête les nocturnes magnificences d'un firmament radieux, étincelant de soleils sans nombre et dont l'inaltérable sérénité semblait prendre en pitié nos alarmes. Il n'est pas jusqu'à cet incendie allumé par des mains inconnues et brûlant en liberté dans l'espace, qui n'ajoutât un prestige de plus aux sombres beautés de cette nuit splendide et terrible.

La voix de Hassan interrompit brusquement la rêverie où j'étais tombé. Il venait d'entendre un aboiement dans le lointain. Était-ce un chacal? était-ce un chien ? On prête, on tend l'oreille ;

l'aboïement se fait entendre de nouveau, et l'on reconnaît cette fois, à ne s'y pas méprendre, la voix d'un chien : or, un chien suppose un troupeau ; tout troupeau suppose un berger, et, si nous avions

le bonheur d'en rencontrer un qui nous guidât ou nous mît seulement dans la bonne voie, nous étions sauvés. Comme si nos dromadaires eussent partagé nos inquiétudes et nos espérances, ils se dirigèrent d'eux-mêmes avec une rapidité toute spontanée vers l'aboïement qui nous servait de but et que l'oreille distinguait à peine encore, loin, bien loin de nous. Nous nous arrêtions de temps en temps pour nous assurer que nous n'étions pas dupes d'une illusion, et que la voix libératrice retentissait encore. Mais à mesure qu'on avançait elle était plus distincte, et il ne fut bientôt plus possible de douter de sa réalité. A notre approche, les aboiements redoublèrent. Le vigilant gardien du troupeau signalait aux bergers l'arrivée d'étrangers, sinon d'ennemis. En avançant davantage, nous découvrîmes un feu qui, cette fois, était bien celui d'un bivouac, et que semblaient nous voiler à demi les herbes ou les broussailles. Enfin nous atteignîmes un enclos environné de hautes épines aussi impénétrables aux hommes qu'aux animaux. Le feu qui avait attiré nos regards brûlait au milieu. Nous fûmes reçus là, non plus seulement par les aboiements du chien, mais par le chien lui-même, qui ne se piquait assurément pas d'hospitalité. Mais de bergers, pas l'ombre, et pas davantage de troupeau. Ce lieu pourtant devait être habité. Nous appelons, pas de réponse. Nous appelons encore, même silence. IL était clair qu'on se

défiât de nous et qu'on nous examinait avant de . (aire acte de présence. Qui sait, après tout, si nous n'étions pas le ghoul ou voleurs du désert?

Une voix invisible partie de l'intérieur finit par se faire entendre et nous demanda qui nous étions. Hassan fit en deux mots notre histoire. A l'instant un massif d'épines, qui servait déport, s'ouvrit comme de lui-même pour nous livrer passage, et se referma sur nous aussitôt- A la peur avait succédé l'hospitalité. Nous nous trouvions tout d'un coup et par enchantement au sein d'une famille nomade dont le chef prît mon dromadaire par la bride et me conduisit près du foyer, dès que j'en fus descendu. C'était un homme de petite taille, assez grêle, comme le sont beaucoup de Bédouins, et qui ressemblait singulièrement au vieux kabir qui nous avait conduits de Souakin à Kassala. Il se nommait comme lui Haajed, et portait une espèce de sarrau bleu sans manches. Ses fils et ses domestiques allaient et venaient en silence ; les femmes, dont on entendait «percevoir, étalent retirées dans une l'extrémité de l'enclos. Un grand neaux couchés rumaient tranquilles épines. Les nôtres prirent place ; et reçurent avant leur tour une doura. Cette bucolique arabe n'était ■ la flamme ondoiyante et pétillante

Dès que nous fûmes établis au coin du feu sur nop lapis, notre hôte fit traire ses chammes, et l'on nous apporta plusieurs garahs de lait écumant. Nous y trempâmes quelques biscuits que nous avions avec nous, et peu de temps après on nous servit, dans un grand plat de bois, la bellila que les femmes avaient préparée pour nous. Ce mets primitif, en usage chez les Bédouins, est une pâte de maïs assez insipide et qui ressemble à la polenta des paysans piémontais. Hamed, en sa qualité de chef de famille, man-

gea seul avec nous ; ses fils mangèrent ensuite, après quoi le plat retourna dans la tente pour le souper des femmes. Aucune ne parut, mais on était si près d'elles qu'on pouvait entendre tout ce qu'elles disaient. Peu à peu leurs voix s'éteignirent et le silence se fit dans le harem. Les hommes se couchèrent autour du feu disposé pour toute la nuit; nous en fîmes autant l'Anglais et moi; Hassan, fort heureux d'être à l'abri des bêtes féroces, imita notre exemple , et l'on n'entendit bientôt plus que le sifflement du vent dans les grandes herbes du désert.

J'ai dit que la nuit était splendide. Et attendant que le sommeil vînt me fermer les yeux, je les promenais avec ravissement sur l'espace étoilé, et je me disais, en le contemplant, qu'à l'origine de l'humanité, les hoûîmes encore enfants avaient dû le prendre pour ce qu'il paraît être, c'est-à-dire

pour un dôme bleu fixé dans l'air par des clous d'argent, ou, comme le dit un trouvère du moyen Age,

Pour un crible immense A travers lequel Brille la puissance Du Père Éternel.

Il a fallu et il faut encore, même aujourd'hui que le moindre écolier en sait plus en astronomie que les plus grands hommes de l'antiquité, un effort de l'esprit, un laborieux travail de l'intelligence pour s'élever des apparences aux réalités, pour se persuader que ces clous brillants sont des soleils, que ces soleils sont des mondes, que ces mondes sont habités comme le nôtre en vertu des lois de l'analogie, et que le mouvement aussi bien que la vie règne dans l'immensité.

Ce mouvement admis, et comment ne pas l'admettre quand tout le proclame d'une manière si victorieuse ? l'esprit tombe

dans un étonnement encore plus profond. Quelle complication et pourtant quell» régularité! quelle harmonie! Chaque corps céleste a son mouvement propre , et de plus un mouvement général qui le lie à l'ensemble ; en sorte .qu'on peut dire mathématiquement qu'ils agissent les uns sur les autres, et que l'action de chacun en particulier se fait sentir de proche en

proche sur la masse entière. L'économie de notre système planétaire autorise à supposer, toujours en vertu des lois de l'analogie, que chaque soleil est le centre d'un système semblable, et il est probable que tous ces systèmes roulent et gravitent les uns autour des autres jusqu'aux bornes de l'infini. |

Supposez, si une telle hypothèse est possible, une machine humaine où se reproduisent en infiniment petit les combinaisons profondes de cet immense et sublime engrenage; supposez, de plus, que notre existence dépende de l'inaltérable régularité d'une machine si compliquée, nous vivrions dans une perpétuelle appréhension, tant les chances d'un dérangement seraient multipliées, tant, par conséquent, le danger d'une catastrophe serait imminent* Le même danger existe, et bien plus terrible encore, dans les gigantesques évolutions de la mécanique céleste : le moindre trouble dans l'ordre établi entraînerait une série de cataclysmes dont l'idée seule fait frémir. Mais cette idée ne nous vient pas; et de même qu'en voyant coucher le soleil nous sommes sûrs qu'il se lèvera le lendemain, nous contemplons le firmament avec une foi que rien n'ébranle. Je dis foi, car aucun autre mot n'est applicable au sentiment que la vue ou la notion de l'harmonie universelle fait naître en nous. Des chocs ont eu lieu cependant, et quel choc que celui d'un monde contre un monde ! J)fô soleils

2* < t JOURNAL DU DÉSERT.

Arrivés en ligne droite à Rifaki, un village en nattes comme tous les autres, nous nous reposâmes, pour laisser souffler nos montures, sous un vaste acacia, où l'habitant de la hutte la plus voisine nous apporta avec empressement du lait en abondance et un garah A! abri. L'abri est le gaspacho des Arabes, la première chose qu'à défaut de sorbet on offre au voyageur. C'est une espèce d'oublié faite de la plus fine farine et mince comme du papier; on l'émiette dans l'eau qu'elle rafraîchit, et cela fait un excellent breuvage. On y mêle quelquefois du sucre, des épices, mais je la préfère dans son état naturel. De là à Rifa'ah, on compte deux grandes heures de marche, et ce vaste espace était couvert de troupeaux qui allaient boire au fleuve. En approchant du but, ce but si longtemps désiré et atteint si tardivement, nous rencontrâmes une troupe de gens à cheval et à dromadaire qui venaient au-devant de nous. Tous étaient bien vêtus, bien montés, témoignèrent à notre vue une joie extraordinaire et nous firent de grandes civilités. Qui donc étaient ces inconnus si polis? C'était un petit-fils du cheik Aboussine, accompagné de nombreux serviteurs, et que son grand-père envoyait à notre rencontre. Le cheik lui-même nous attendait à cheval à l'entrée du village, et la vive satisfaction que lui causa notre arri-

vée prouvait assez combien notre retard l'avait inquiété.

Partie au mogreb d'Aboukharah, notre petite caravane était arrivée à Rifa'ah pendant la nuit. Ne nous y trouvant pas, contre leur attente, nos domestiques avaient pris l'alarme et l'avaient communiquée au cheik. Qu'étions-nous devenus, et à quoi donc attribuer un si long retard ? Peut-être avions-nous été dépouillés, assassinés par les voleurs du désert; or, comme le cheik est res-

ponsable de tous les crimes commis dans les tribus de sa domination, l'inquiétude d'Aboussine était extrême et bien légitime. Il était payé pour s'alarmer. Peu de temps auparavant, deux voyageurs français ayant été pillés sur son territoire, il avait été condamné personnellement, par le gouvernement égyptien, à une indemnité de cent mille francs, qu'il leur avait parfaitement payés, sauf à se les faire rembourser par les coupables, voire par les innocents. Aussi, à la première nouvelle de notre disparition, avait-il mis en campagne toute sa maison; ses fils eux-mêmes étaient partis pour nous chercher dans toutes les directions. Pendant ce temps, nous dormions tranquillement dans le clos hospitalier de Hamed.

Achmet-Aboussine était un grand vieillard de soixante à soixante-dix ans, vêtu de blanc de la tête aux pieds, moins noir que son fils Abd-el-Ké- rim, dont nous lui dûmes naturellement et sincèrement tout le bien imaginable. Réservé dans son langage, distingué dans ses manières, toute sa personne

respirait la gravité, la noblesse, et cette dignité native particulière à la race arabe. Il nous conduisit dans une vaste tente verte qu'il avait fait dresser pour nous au «bord du Nil Bleu, et qui, pourvue d'angarebs, était bien plus commode que les nôtres pour passer la journée. Le sorbet fut apporté de sa maison par des esclaves, et Von nous servit bientôt après le kounafa, sorte de vermicelle préparé au sucre, et qui est le plat classique des Arabes aisés, comme la bellila est celui des pauvres. Est-il besoin d'ajouter que des provisions de toute nature* moutons, pain, œufs, et jusqu'à des sucreries, affluèrent à notre camp ?

Je n'ai rien à dire de Rifa'ah, sinon qu'étant la résidence d'un cheik important, ce village a une certaine tournure que n'ont pas

les autres. Les maisons en pisé n'y sont pas rares, et de ce nombre sont naturellement celles d'Aboussine et de Ba famille. Elles forment un quartier à part* d'une physionomie aristocratique, une manière de faubourg Saint-Germain. Voilà pour le dehors. Quant au dedans, je n'en puis rien dire, par la raison que je n'y a pas pénétré* Le cheik passa presque toute la journée dans notre tente, sans nous engager à le suivre chez lui. Nous eûmes également la visite d'un ancien kachef turc, destitué je ne sais pourquoi, et qui nous fit, lui, les honneurs de sa maison, l'une des plus apparentes et des mieux bâties du quartier

noble. Les autres habitations sont en chaume, enceintes d'enclos épineux et plantés de beaux acacias, ce qui en fait, au point de vue pittoresque, de trèsjolis intérieurs. Le fleuve a ici le même aspect qu'à Aboukharah ; il est tout aussi bleu, tout aussi lent, tout aussi muet. Il y a peu de temps encore que les éléphants Tenaient s'y abreuver en grand nombre ; mais l'accroissement de la population les a peu à peu chassés, car cet animal, inoffensif autant qu'intelligent, affectionne les lieux solitaires, et l'on n'en voit plus du tout dans les environs.

Nous étions arrivés vers midi, et la journée fut très-chaude ; nous la passâmes tout entière sous la tente, tantôt seuls, tantôt dans la compagnie du kachef et du cheik. J'appris de ce dernier qu'il avait sous son autorité quinze tribus, dont les SoukriaS composent la plus nombreuse. Il est en relation quotidienne avec le pacha de Khartoum, un jour pour une affaire, un jour pour une autre, et ils ont constamment maille à partir ensemble: Aboussine était en ce moment particulièrement irrité, et, de plus, dans un extrême embarras. Le gouvernement égyptien exigeait de lui, dans un délai très-court, trois mille chameaux destinés à l'expé-

dition projetée dès lors contre l'Àbyssinie, et qui ne s'est pas exécutée. Il lui semblait impossible de réunir dans ces tribus, pour le terme fixé, tin si grand nombre d'animaux; et cette affaire hii donnait un grand

souci. Il ne nous en fournit pas moins pour Khartoum , et gratuitement, comme cela sied & un vrai cheik arabe , tous les chameaux dont nous avons besoin, et notre dé(irt fut fixé au lendemain matin. La soirée fut aussi fraîche que la journée avait été brûlante; délivré des visites officielles et officieuses, même de l'Anglais, et rendu enfin à moimême, je la passai tout entière au bord de la rivière, couché sur un angareb et jouissant en liberté de la solitude, du silence dont j'avais été trop longtemps privé.

Le 25.

Cheik-Aboussine voulut nous faire la conduite et nous accompagna plusieurs milles, monté sur un beau dromadaire et suivi de ses fils, petits-fils et d'une douzaine d'hommes de sa maison, tous montés comme lui. Le kachef à cheval faisait partie du cortège. Quand Yint le moment de la séparation, tout le monde mit pied à terre, et, pour couronner les adieux qui furent longs, nous nous jetâmes, le cheik et moi , dans les bras l'un de l'autre comme des amis de vingt ans. Telles sont ces mœurs arabes, qu'on aime et qu'on respecte quand on les a connues. Depuis le Grand-Chérif de la Mekke jusqu'au cheik des Soukrias, tous deux Arabes de la vieille roche, je n'ai eu qu'à me louer de cette nation, qui a conservé jusqu'à nos jours,

• JpUJWÀL DU DÉSERT. 289

même sous la brutale domination des Turcs, es sentiments chevaleresques, les vertus simples et primitives, qui ont fait la

gloire et la grandeur de ses ancêtres, ' r

Aboussine nous avait donné pour guide un grand beau jeune homme de vingt-deux à vingt-cinq ans, presque entièrement noir, tout à fait nu, et qui brandissait sa lance avec la vigueur, la fierté d'un athlète du désert. Les chameliers l'appelaient Soukri. Il devait se présenter partout au nom du cheik, et partout réclamer pour nous les services et les égards que cette haute protection nous assurait. Nous éprouvâmes, dès la première couchée, la puissance de ce talisman. Nous étant arrêtés de bonne heure, après* une journée insignifiante, au village de Berinko pour y passer la nuit, le cheik El-Beled s'empressa de nous envoyer des angarebs, du lait, des moutons, et il vint en personne se mettre à notre disposition. Ce village ressemble d'ailleurs à tous les autres, avec cette différence que les chaumières sont Mties au milieu d'un bois de mimosas, où nous passâmes la soirée la plus fraîche et la nuit la plus paisible.

Le 26.

Je fis une longue halte au milieu du jour sous un bouquet d'arbres isolés et entrelacés si étroitement

les uns dans les autres, qu'il était impossible au

moindre rayon de soleil d'en percer l'épais réseau. A cent pas coulait silencieusement le Nil, étincelant à cette heure comme une large bordure d'argent. A peine étais-je plongé dans l'ombre de cette oasis en miniature, qu'un immense troupeau de chameaux, presque tous bruns et à long poil, arriva de l'intérieur pour s'abreuver au fleuve. Soukri, qui était avec moi, alla droit aux bergers et revint peu d'instant après avec un énorme garah de lait de chamelle, qu'il déposa devant moi d'un air triomphant.

Rien ne pouvait m'être plus agréable, et il lui resta, comme de juste, une bonne part de sa conquête. Le lait de chamelle, plus salé que celui de vache, a une vertu rafraîchissante parfaitement appropriée au climat, et nulle boisson n'est plus salubre. C'est un nouveau service ajouté à tous ceux que rend dans le désert cet animal providentiel, qui nonseulement transporte à travers les sables l'homme et ses trésors, mais encore le nourrit de sa chair et l'abreuve de son lait.

Je m'intéressais pluà à lui depuis que je montais un dromadaire à moi, et j'étudiais ses mœurs avec plus d'attention. Et d'abord je commence par protester contre l'opinion courante qui le déclare affreux; moi je le trouve superbe avec sa charpente solide, sa membrure puissante, son long cou de serpent, et même sa bosse qui sert à mieux fixer les fardeaux. C'est l'image de la force active en

même temps que de la résistance patiente. Il est beau de la beauté qui lui convient ; non comme une création de luxe destinée aux mollesses de l'oisiveté, mais comme un instrument de peine et de travail. Toutefois , le chameau est plus délicat, et il exige plus de ménagement qu'on ne pourrait le croire. L'excessive ardeur du soleil lui est contraire , et il est sujet à une maladie particulière, dont voici les symptômes : le bât ou la selle Tont41\$ blessé gravement, sa bosse s'écoule et se fond au point de disparaître entièrement, et la mort s'ensuit inévitablement. Pris au début, le mal peut être arrêté par la cautérisation, que les Bédouins pratiquent au moyen d'un fer rouge. La douleur arrache au patient, pendant l'opération, des cris effroyables, et il est à remarquer que cet animal si doux, si inoffensif, pousse, à la moindre

contrariété, des mugissements qu'on prendrait pour ceux d'une bête féroce.

On a tout dit sur sa sobriété et sur la façon héroïque dont il supporte la soif; mais voici deux faits d'observation assez curieux et tout à fait contradictoires. Il manifeste si peu de répugnance pour les eaux bourbeuses, qu'il semble les préférer aux plus limpides , tandis que d'un autre côté il faut lui servir le doura sur une natte, car il ne le mangerait point par terre. Bien différent du cheval, qui s'associe étroitement à l'homme, s'identifie avec lui, pour

ainsi dire, jusqu'à vivre de sa vie et ne faire qu'un avec lui, le chameau n'a pas l'air de reconnaître son maître, pas même celui qui lui donne à manger, et ne fait aucune différence entre eux et le premier venu. J'ai monté mon hedjin plusieurs semaines de suite sans qu'il se soit établi entre nous la moindre intimité, et s'il m'obéissait quand je voulais le faire abattre, puis relever, il eût obéi de même à n'importe qui. Chaque ordre de ce genre se formule par une façon particulière de faire claquer la langue ou de pousser la respiration, et l'animal exécute aussitôt le commandement avec la ponctualité d'une machine. On ne peut donc objecter qu'il manque de mémoire. Il en manque si peu, qu'il est rancunier, et se venge comme l'éléphant des mauvais traitements. On en a vu, après plusieurs jours, saisir avec les dents l'homme qui les avait violentés et le fouler aux pieds jusqu'à ce qu'il fût mort.

Il en est des chameaux comme des hommes : il existe parmi eux de bons et de mauvais caractères. Il y en a qui mordent, et leur morsure est très-mauvaise ; il y en a qui donnent des coups de pieds, soit par derrière, soit par devant et même de côté ; il y

en a enfin qui ne se laissent charger et décharger qu'après une lutte obstinée et recommençant tous les jours*

Un simple licou suffit ordinairement pour les conduire. On mate la résistance des récalcitrants en

leur passant dans le nez une boucle ou une simple ficelle ; ce procédé réduit les plus rebelles. Il est cependant des cas et des temps où ils sont tout à fait indomptables : c'est la saison du rut. Ils sont alors sujets à des accès de vertige que rien ne peut maîtriser, et ils emportent quelquefois leur cavalier au fond du désert, à des distances si énormes qu'il n'est plus possible de le rejoindre , et qu'il périt infailliblement ou de faim ou de soif. Ce danger n'est pas le moins redoutable de ceux que l'on court dans ces incommensurables solitudes.

Si les chameaux ne reconnaissent parleur maître, les Bédouins ont, en revanche, la prétention de reconnaître leurs chameaux entre mille autres, seulement à la trace de leurs pas. On cite à cet égard des traits de perspicacité vraiment merveilleux et qui passeraient toute croyance, si l'on n'en était témoin tous les jours. L'habitant du désert égale en sagacité l'habitant des savanes. A force de fixer leurs sens et toutes les facultés de leur esprit sur un point unique , ils arrivent l'un et l'autre à des résultats qui tiennent du prodige. L'homme civilisé leur est incontestablement inférieur dans l'observation des phénomènes naturels , et s'il peut plus à l'aide de ses instruments, il peut beaucoup moins, réduit à lui-même. Jetez tout nus dans le désert le premier savant de l'Institut et le dernier Bédouin du Soudan, vous verrez celui des deux

le mieux d'affaire; à quoi Ton peut ajouter que, tombé seul au milieu d'une ville européenne, le Bédouin, soyez-en sûr, n'y sera pas longtemps embarrassé. D'où l'on doit conclure que, dans l'état de civilisation, l'homme intrinsèque s'amointrit au profit de l'homme relatif, c'est-à-dire, en d'autres termes, que la puissance passe de l'individu naturel à l'individu social , et que , toutes choses allant du simple au composé , l'être isolé s'absorbe et disparaît dans l'être collectif.

La- caravane avait pris sur moi une avance considérable ; deux heures d'un trot soutenu me la firent rejoindre près du village d'Ouad-Raouah , près duquel on campa. Les choses s'y passèrent comme la veille à Berinko : angarebs, lait et moutons arrivèrent immédiatement ; seulement le cheik El-Beled ne vint pas lui-même et fut remplacé par un soldat turc irrégulier, qui ne cherchait évidemment qu'à souper, et dont toutes les allures étaient celles d'un écornifleur ; il y en a partout , au Soudan comme à Paris. Monsieur le maire , je veux dire le cheik El- Beled, était retenu chez lui par un accident arrivé le matin dans son village, je crois même dans sa famille : une jeune fille, piquée au pied par un scorpion , était morte quelques heures après. On peut juger par ce fait combien ce hideux reptile est venimeux sous les tropiques. Nouveau danger à ajouter à tant d'autres, et tout le monde allant

pieds nus , je m'étonne que les catastrophes de ce genre tfe soient pas plus fréquentes. Le scorpion est encore un de ces animaux sur lesquels s'est exercée l'imagination des voyageurs , voire des naturalistes : son prétendu suicide a sa place marquée parmi les fables soologiques qui défrayent les conversations, les livres et les académies.

Le 27.

La première étape de ce jour fut a répétition de la précédente , à cela près que je n'étais pas seul et que nous étions, l'Anglais et moi, tout à fait rapprochés du Nil Bleu, dont l'eau silencieuse , plus que jamais digne de son nom, coulait à nos pieds comme un fleuve d'outre-mer. Moins touffus que la veille , les arbres étaient plus nombreux, et le site était par* faite'ment solitaire , bien qu'on fût dans le voisinage d'un village nommé Ghagré : pas un habitant ne parut; pas un troupeau, pas un seul chameau ne vint à la rivière. Nous avions avec nous le domestique chargé du café, celui-là même qui, en le préparant, avait mis le feu au désert douze jours auparavant. Il commit ici la même maladresse ; mais cette fois l'incendie, concentré entre le fleuve et une dune de sable qui suit son cours, ne s'étendit pas plus loin. Quand nous partîmes, il décroissait déjà sensiblement.

A une heure de là, toujours au bogfl flu Nil, est

le village de Katrané : la chaleur était excessive, nous étions mal en train , et nous fîmes, dans ce Village , une nouvelle étape chez un vieil officier turc établi là avec une poignée d'irréguliers en qualité de gouverneur. Sa tente n'était, comme toutes les autres , qu'une hutte en paille, et le sol en était couvert d'un sable très-fin , très-blanc , qui donnait à cet intérieur militaire un air de propreté agréable à l'œil. Je m'y reposai volontiers pendant quelques heures. A défaut de la pipe et du café, qui ne se trouvaient là ni l'un ni l'autre, on nous servit l'abri et du lait à profusion. Il n'y a pas grand'chose à tirer de tous ces Turcs ; mais ce sont d'assez bonnes gens ; ils se montraient tels du moins avec nous. Vis-à-vis des indigènes, c'est autre chose; ils vivent chez eux en pays conquis : or, on sait ce que cela suppose de la part

des soldats de tous les pays , à plus forte raison quand ce sont des Ottomans.

On marcha fort avant dans la soirée, et les tentes furent dressées qu'il était nuit close, à quelque distance d'un nouveau village appelé Seïlad. Je ne voulus pas , vu l'heure avancée , que Soukri allât cette fois déranger le cheik Ei-Beled, dont nous n'avions que faire, ayant en abondance toutes les provisions qu'il aurait pu nous apporter; et, quant aux angarebs , c'était un luxe que nos tapis rendaient inutile. Nous fûmes en revanche, et par forme de L dédommagement, régalez d'une bruyante fantasia

qui semblait partir de tous les points du village à la fois, et à laquelle se joignirent , une bonne partie de la nuit, les aboiements des chiens , le braiment des ânes, et jusqu'au mugissement des chameaux.

Le 28.

Depuis trois jours que nous avons quitté Rifa'ah, le pays n'avait pas changé d'aspect. C'était toujours la même plaine, tantôt sablonneuse, tantôt solide; ici couverte d'herbes desséchées , là tout à fait nue , sauf un arbre isolé de loin en loin. D'un côté on

aperçoit le fleuve par échappées ; de l'autre la vue s'étend à l'infini sans être limitée par le moindre accident de terrain ; et ce paysage uniforme se prolonge ainsi jusqu'à Khartoum. Quoique les villages soient assez rapprochés les uns des autres, ainsi qu'on a pu le voir, on ne s'en douterait pas à la solitude dont on est constamment environné. A l'exception du troupeau de chamelles dont j'ai parlé plus haut, je ne fis pas en trois jours une seule rencontre d'un village à l'autre, et dans les villages même la population était presque toujours invisible. De Seïlad, nous ne fîmes

qu'un saut jusqu'à Ēlifouh, un très-grand village bâti en terre et où le chaume est l'exception. Nous descendîmes à la porte du cheik El-Beled, dont la maison ceinte d'un mur et précédée d'une vaste cour avait un certain aire

Nous entrâmes tout droit sans nous faire annoncer, suivant l'usage du pays, dans une pièce élevée de quelques marches au-dessus du sol , obscure pour être plus fraîche , et qui servait de divan au maître de la maison. Il nous y eut bientôt rejoints, et nous voilà établis chez lui coiprae si nous étions d'anciennes connaissances. L'hospitalité Ait complète, je dirai même qu'elle le fut trop, car il nous fallut subir un copieux déjeuner suivi de près par un dîner plus copieux encore. Si sobres qu'ils soient pour leur compte personnel, les Arabes n'admettent pas cette vertu chez leurs hôtes : on les blesse beaucoup en la pratiquant à leur table. Le cheik, dont j'ai l'indignité d'avoir oublié le nom , ce qui est de ma part un acte d'ingratitude, était lié d'amitié avec Ali-Kachef, notre ami de Soukh-Aboussine. Or, en vertu du principe qui veut que les amis de nos amis soient nos amis, nous fûmes intimes dès la première heure. Je me hâte d'ajouter, à la louange du cheik, que ce ricochet d'amitié ne fut pas la cause déterminante de son hospitalité; il avait déjà fait ses preuves à cet égard avant même que le nom de notre ami commun eût été prononcé.

Le muezzin chantait Y Asr du haut de son minaret champêtre quand nous repartîmes d'Ēlifoun , avec l'espoir d'aller coucher à Khartoum. La chaleur était encore extrême, et, sur les indications du cheik Ēl-Beled, nous devions faire un détour pour visiter,

en passant, les ruines de Soba. Cette ville, Tune des plus anciennes de l'empire de Méroé, existait encore plusieurs siècles après l'établissement du christianisme dans ces contrées; un

évêque, si je ne me trompe, portait son nom. Nous en retrouvâmes le site , non les ruines, car il n'en reste absolument rien que de grands tas de briques rouges brisées en mille pièces et ensevelies sous les sables. On y avait récemment déterré un sphynx et quelques statues de pierre dans le mauvais style égyptien.

Cette reconnaissance archéologique, d'ailleurs peu intéressante, eut un résultat fâcheux. Notre guide Soukri , dérangé par cette expédition de la route qu'il connaissait, ne put jamais la retrouver, et quand vint la nuit, une nuit très-noire, il nous égara complètement dans une plaine où l'on erra pendant plusieurs heures sans qu'il fût possible de s'orienter. Nous y fussions restés jusqu'au matin à tourner et retourner sur nous-mêmes, si des fusées n'eussent éclaté tout d'un coup à l'horizon. Un feu d'artifice au désert ! Voilà certes un spectacle inattendu. Ces feux ne pouvaient partir que de Khartoum, dont nous ne devons pas être loin, et qui célébrait sans doute quelque grande fantasia. On se dirigea droit sur le point signalé par ces fusées providentielles, et pour cela il nous fallut revenir sur nos pas, car, grâce à nos tours et détours, nous avions de beaucoup dépassé le but.

Nous étions seuls, l'Anglais et moi, avec Soukri ; il s'agissait de rejoindre la caravane qui, ayant sur nous l'avance de plusieurs heures, et ne s'étant pas égarée, devait être arrivée depuis longtemps à Khartoum. En allant droit devant nous, nous devions trouver le fleuve, dont la ville occupe la rive opposée. Nous trouvâmes d'abord un village plongé dans l'obscurité et dans un profond silence. Tout le monde dormait, et personne ne se dérangerait pour nous renseigner. Soukri eut beau appeler, crier, tempêter, toutes les buttes restèrent closes , et d'autant plus closes, que ses cris n'étaient propres qu'à effrayer les habitants. Une jeune fille

cependant , « étrange rencontre à pareille heure ! répondit à notre appel. Venant je ne sais d'où, elle nous aborda sans peur, et, j'aime à le croire, sans reproche. Mais elle ne put nous donner aucun des renseignements que nous réclamions d'elle, et se contenta de nous offrir un garah d'eau fraîche qu'elle tenait à la main. Quant à vous en dire davantage sur cette apparition nocturne , la chose ne m'est pas possible : les ténèbres étaient si profondes que, si je l'entendais, je ne la voyais pas. La voix seule disait que c'était ie femme jeune , même une jeune te était voilé pour moi, quoiqu'elle lement pas du tout, nuit m'avait saisi, et j'étais très-fa- ■à à terre pour me reposer quelque

peu, : avant de continuer nos recherches, et je fis allumer par Soukri un grand feu d'herbes sèches, faute de bois. La flamme de ce bivouac improvisé lit ce que n'avaient pu faire les cris redoublés du kabir : elle nous attira la visite d'un soldat turc en garnison dans ce village , et de qui nous apprîmes tout ce que nous voulions savoir. Nous n'étions qu'à une très-faible distance du Nil Bleu , qui seul nous séparait de Khartoum, et les fusées qui nous avaient guidés partaient bien en effet de cette ville , où l'on célébrait de grandes fantasias officielles , en l'honneur des fiançailles ou accordailles du fils aine d'Abbas-Pacha avec une fille du Sultan , âgée alors de quatre à cinq ans. Quant à la caravane, elle était campée au bord du fleuve, à un mille au plus audessus du village. Nous l'eûmes bientôt rejointe. Arrivée là au mogreb, elle nous avait attendus pour passer la rivière et faire son entrée à Khartoum. Gomme il était près de minuit, force était de remettre la chose au lendemain. Nous trouvâmes les tentes dressées, mais la marmite renversée. Persuadé qu'on devait dîner et coucher à Khartoum, Gasparo ne s'était pourvu de rien , pas même de bois ou de charbon pour faire du feu, et il était assis mélancolique-

ment sur ses fourneaux éteints, comme Marius sur les ruines de Cartilage. Une pastèque nous tint lieu de souper.

La rive opposée est bordée de» sakies, roues à cha-

pelets destinées à l'arrosage des jardins de Khartoum ; l'obscurité ne permettait pas de les apercevoir, mais on les entendait tourner en exhalant dans l'espace des gémissements plaintifs; car telle est, pour parler le langage d'un poète allemand, telle est la misère étendue aujourd'hui sur l'antique terre des Pharaons, que tout y gémit, tout jusqu'aux sakies. Un bruit plus alarmant était celui des crocodiles qui prenaient leurs ébats pendant la nuit, et faisaient rejaillir l'onde autour d'eux. Nous touchions presque au fleuve, et, retiré dans ma tente, je me demandais, non sans une sourde appréhension, ce qui arriverait de nous si, changeant tout à coup d'élément en vertu de leur nature amphibie, ces terribles voisins venaient faire une promenade nocturne dans notre camp.

Ce n'est pas que sur terre le crocodile soit trèsagressif ni très-entreprenant : il évite l'homme plus qu'il ne l'attaque, et le bruit l'éloigné au lieu de l'attirer. Il est bien plus redoutable dans l'eau. Une scène émouvante et sanglante s'était passée dans ces parages, peu de jours auparavant. Un crocodile énorme ayant saisi par derrière un enfant qui se baignait, le père de la victime s'était jeté à la nage aussitôt et précipité sur le gigantesque reptile avec une résolution sidésespérée, qu'après une effroyable lutte tantôt à la surface, tantôt au fond de la rivière, il l'avait contraint à lâcher prise et avait ramené

son fils au rivage. Chose vraiment miraculeuse, après un pareil combat, les blessures du père étaient sans gravité; mais celles de

l'enfant lais* salent peu d'espoir de sauver sa vie. Rien de semblable ne nous advint : le reste de la nuit s'écoula sans visite et sans accident, sinon sans une certaine inquiétude.

Le 29.

Réveillé de grand matin par des salves d'artillerie et des fanfares de musique militaire, en l'honneur des réjouissances officielles dont Khartoum était le théâtre, je vis passer et repasser devant moi, en sortant de ma tente, plusieurs crocodiles qui élevaient au-dessus des flots leur horrible gueule :

monstrum horrendum, informe, ingens on ne

peut ajouter qu'ils étaient privés de la lumière, oui lumen ademptum, car ils me voyaient parfaite* ment; mais, au lieu de nager de mon côté, ils plongeaient le plus souvent au fond de l'eau comme pour éviter ma vue. Une balle envoyée à l'un d'eux s'aplatit et rebondit sur sa carapace comme sur une plaque d'acier, sans que le monstre s'eri fût seulement aperçu.

La grève où nous étions campés est nue, sablonneuse, d'une aridité complète, et, quoiqu'il fût encore de bonne heure, la chaleur était écrasante; impossible de tenir sous la tente : mais où trouver

un autre abri? Nous nous hâtâmes, l'Anglais et moi, d'en aller chercher un sur l'autre rive du fleuve, couverte en face d'arbres magnifiques. Un bateau plat nous y conduisit en quelques minutes, et, tandis que nos dromadaires allaient passer plus bas la rivière, moitié à la nage, moitié à gué, nous les attendîmes sous les (rais ombrages d'un jardin arrosé d'eaux courantes et impénétrables aux feux du soleil, Éden sans prix, comparé surtout à la

zone torride du bord opposé. En l'absence du propriétaire, un certain Iousef-Effendi , son jardinier nous fit l'accueil le moins empressé, pour ne pas dire le plus disgracieux, et nous mit presque à la porte de ce paradis de verdure ; ce qui nous prouva que nous étions à deux pas d'une ville, et ne nous donna pas une haute idée de l'hospitalité du maître : tel maître, tel valet. Nos montures se faisaient démesurément attendre, l'impatience nous gagna et nous partîmes à pied pour Khartoum, nonobstant la chaleur et la poussière. Heureusement que le voyage ne fut pas long : en moins d'un quart d'heure nous y étions rendus, et ce fut pour moi une surprise agréable ; je pensais en être beaucoup plus loin.

Il y avait vingt-trois jours que j'étais parti de Kassala. Il y en avait cinquante que je m'étais embarqué à Djeddah et n'avais pas quitté le désert. J'en avais déjà précédemment passé vingt dans les déserts d'A-

rabie ; j'en devais passer encore autant dans ceux de Nubie, et ces quatre-vingts jours à dromadaire ou sous la lente comptent parmi les plus calmes, les mieux remplis, les plus heureux de toute ma vie. On pourrait croire, quand on ne l'a pas vu , que le désert est monotone et que les heures s'y traînent lentement. C'est le contraire qui a lieu. Tous ceux qui y ont séjourné, ou seulement voyagé, savent quelle variété infinie offre son apparente uniformité, et avec quelle rapidité surprenante le temps y fuit. Jamais, quant & moi, il ne m'a paru si court, et ce volume est là tout entier pour rendre témoignage des impressions de toute nature et toujours nouvelles que sa fréquentation prolongée a produites sur moi. Et cependant j'ai fait ce voyage dans des

conditions peu favorables : d'abord, dans l'âge mûr et à-dire quand moi la vivace dans la jeu blasés, si j'o:

bien despay:

déjà obscure à fait, et cet crêpe autoui rais-je pas, .

sortais alors apens que j va

bassesse unie à la cupidité, et où, liguées, acharnées contre moi, toutes les furies de l'ingratitude, de la haine, de la calomnie, du mensonge, avaient conspiré ma ruine , et , après l'avoir consommée, m'auraient détruit moi-même entièrement, si Dieu ne m'eût donné la force qui résiste, la patience qui attend, qui supporte, le courage et le calme qui, à la longue, triomphent de tout. J'allais donc, en ce temps-là, comme Pétrarque,

Gridando pace, pace, pace:

or, cette paix du cœur si ardemment désirée et cherchée si loin, je l'avais trouvée au désert.

Ce qu'en effet on éprouve tout d'abord au désert, c'est un grand apaisement : les passions s'y éteignent comme par enchantement, le souvenir même s'en efface, et, dégagée de cet alliage étranger, l'âme s'élève par degrés à une sérénité inconnue partout ailleurs. Le désert est le véritable Léthé, le sanctuaire de l'oubli. Échappé avec joie à cette vie artificielle du monde où tout est factice, où tant de liens enchaînent les natures les plus fortes ; où la puérilité la plus inepte le dispute à l'égoïsme le plus féroce; où enfin le préjugé, la routine consacrent les usurpations les plus étranges, on se ressaisit soi-même, on se replie dans son for intime, et, face à face avec la nature, absorbé en die pour

ainsi dire, en présence de Dieu, on se sent plus homme en se sentant plus libre ; on se sent plus fort parce qu'on est seul ; on se retrempe , on se régénère dans cette mélancolie grave, austère, inséparable des grandes solitudes. Et quel silence comparé aux bruits grossiers des villes! En mettant pour la .première fois le pied dans le désert, on éprouve un saisissement involontaire ; mais on s'acclimate vite dans ce redoutable empire des sables; on en prend possession comme d'une conquête, et à l'inquiétude vague dont on était d'abord agité» succède un sentiment d'orgueil, de domination, car on est roi de l'espace et l'on jouit pleinement, avec une entière sécurité, de cette royauté sans limites.

Un site vous plaît-il, vous y dressez votre tente, et vous restez là des jours, des mois, des années, toute votre vie, si cela vous convient, sans que personne vienne vous dire : « Ce sol est à moi. » Ce sol est à tout le monde ; il est à celui qui s'en empare, sans que nul songe à en disputer la possession au premier occupant. Il résulte de là une liberté de droit et de fait, bien différente des mille entraves qui gênent dans tous ses mouvements l'homme de la civilisation. La société a tellement empiété partout sur l'individu, qu'elle l'a peu à peu dépouillé de tous ses droits en échange d'une protection qui dégénère en tyrannie , et l'a tellement absorbé,

broyé, qu'elle l'annihile entièrement, et qu'il n'y a plus d'hommes dans les États civilisés, mais de la poussière humaine. Rien de pareil au désert. L'individu y existe par lui-même et pour lui-même ; il se meut dans son cercle d'action avec indépendance, sans qu'il soit condamné aux sacrifices perpétuels de sa personnalité, et cela au profit de fictions sociales qui ne sont en réalité que la plus dure, la plus étroite des servitudes.

Aussi respire-t-on avec ivresse cet air libre, et s'y sent-on vivre d'une vie toute nouvelle. Cette vie a tant de charme,! qu'on ne s'en détache qu'à grand* peine une fois qu'on l'a connue, et qu'on la regrette toujours. Beaucoup d'Européens n'ont jamais pu y renoncer ni s'accommoder plus tard de l'état social. Je les comprends si bien que j'ai été plus d'une fois tenté d'imiter leur exemple et de terminer mes jours dans ces fières solitudes. Si je les avais visitées plus jeune et avant que ma vue fût éteinte, je ne les aurais jamais quittées. Heureux qui de bonne heure s'est fait homme du désert ! il s'est épargné par là bien des douleurs , bien des mécomptes!

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/cinquantejoursaoodidigoo>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.